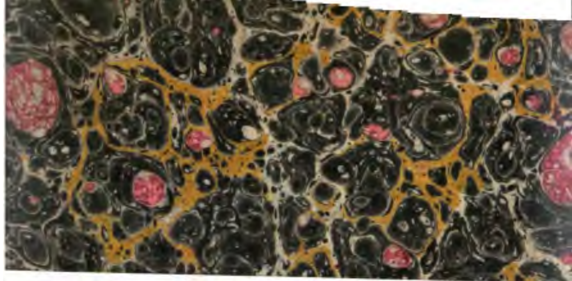
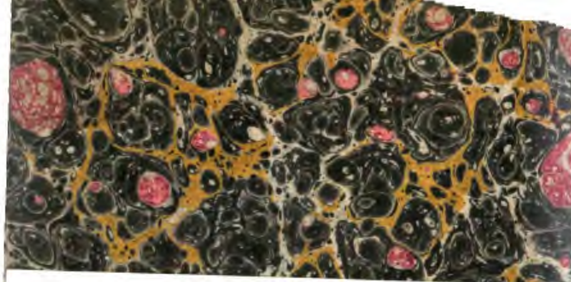


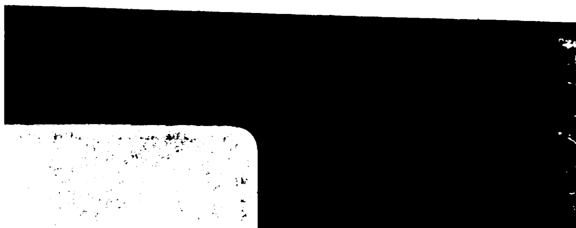

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA








TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. JAMES FENIMORE COOPER,

AMÉRICAIN.

L'ESPION.

IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD,

A ANGERS.

L'ESPION,

ROMAN AMÉRICAIN

FONDÉ SUR QUELQUES ÉVÉNEMENS ÉPISODIQUES

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE,

ET DESTINÉ A PEINDRE LES SITES ET LES MŒURS

DES ÉTATS-UNIS.

Par M. James Fenimore Cooper.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par M. A.-J.-B. Defauconpret,

TRADUCTEUR DES ROMANS HISTORIQUES DE SIR WALTER SCOTT.

« Existe-t-il un homme dont l'ame soit assez insensible pour ne s'être jamais dit à lui-même : Voici mon pays, mon pays natal ! »

Sir WALTER SCOTT.

Troisième Édition.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

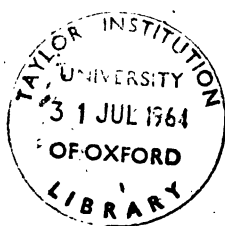
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1828



PRÉFACE.

Plusieurs raisons doivent engager l'Américain qui compose un roman à choisir son pays pour le lieu de la scène ; il en est plus encore qui doivent l'en détourner. Pour commencer par *le pour* : c'est un chemin nouveau qui n'est pas encore frayé, et qui aura du moins tout le charme de la nouveauté. Une seule plume, de quelque célébrité, s'est exercée jusqu'à présent parmi nous dans ce genre d'ouvrage ; et, attendu que l'auteur est mort, et que l'approbation ou la censure du public ne peuvent plus ni flatter son espoir, ni éveiller ses craintes, ses compatriotes commencent à découvrir son mérite (1) ; mais cette considération aurait

(1) Charles Brookden Brown, romancier américain, né à Philadelphie, vécut long-temps obscur et ignoré. Il est mort en 1815, à l'âge de trente-cinq ans. — Tr.

dû faire partie des raisons *contre*, et nous oublions que c'est *le pour* que nous examinons dans ce moment. La singularité même de la circonstance offre quelque chance pour attirer l'attention des étrangers sur l'ouvrage; et notre littérature est comme notre vin, qui gagne beaucoup à voyager. Ensuite le patriotisme ardent du pays assure le débit des plus humbles productions qui traitent un sujet national, ainsi que le prouvera bientôt, — nous en avons la conviction intime, — le livre de recettes et dépenses de notre éditeur. Fasse le ciel que ce ne soit pas, comme l'ouvrage lui-même, — une fiction! Et enfin on peut supposer avec raison, qu'un auteur réussirait beaucoup mieux à tracer des caractères et à décrire des scènes qu'il a eu constamment sous les yeux, qu'à peindre des pays où il n'a fait que passer.

Maintenant voyons *le contre*, et commençons par réfuter tous les argumens en faveur de la mesure. Il n'y a eu jusqu'à présent qu'un seul écrivain de ce genre. Il est vrai; mais le nouveau candidat qui aspire aux mê-

mes honneurs littéraires sera comparé à ce modèle unique, et malheureusement ce n'est pas le rival qu'on choisirait de préférence. Ensuite, quoique les critiques demandent, et demandent avec instance, des ouvrages qui peignent les mœurs américaines, nous craignons bien qu'ils ne veuillent parler que des mœurs des Indiens, et nous tremblons que le même goût qui trouve la scène de la caverne, dans *Edgar Huntly* (1), charmante parce qu'il s'y trouve un Américain, un sauvage, un chat et un tomahawk, réunis d'une manière qui n'a jamais pu et qui ne pourra jamais se rencontrer, ne puisse digérer des descriptions où l'amour est autre chose qu'une passion brutale, le patriotisme autre chose qu'un trafic, et qui peignent des hommes et des femmes n'ayant pas de laine sur la tête (2); observation qui ne blessera pas, du moins nous osons l'espérer,

---

(1) Roman de C. B. Brown. — Tr.

(2) Tout le monde sait qu'on donne le nom de *laine* aux cheveux épais et crépus des nègres — Tr.

notre excellent ami M. César Thompson (1), personnage qui sans doute est bien connu du petit nombre de ceux qui lisent cette introduction; car personne ne jette les yeux sur une préface que lorsqu'il n'a pu parvenir à deviner, d'après l'ouvrage même, ce que l'auteur a voulu dire. Quant au motif qui est basé sur l'espoir de trouver un appui dans l'esprit national, nous devons avouer, et cet aveu nous fait presque rougir, que l'opinion que les étrangers se forment de notre patriotisme est beaucoup plus près de la vérité que nous n'affections de le croire quelques lignes plus haut. Enfin, et c'est la dernière raison qui nous reste à réfuter, y a-t-il tant d'avantages à placer le lieu de la scène en Amérique? Nous avons à craindre que d'autres ne connaissent tout aussi bien leurs demeures que nous-mêmes, et cette familiarité même engendrera nécessairement le mépris. De plus, si nous faisons quelque

---

(1) Nègre qui joue un grand rôle dans *l'Espion*. — Tr.

erreur, tout le monde pourra s'en apercevoir.

Tout bien considéré, il nous semble que la lune serait l'endroit le plus convenable pour y placer la scène d'un roman moderne *fashionable*; car alors il n'y aurait qu'un bien petit nombre de personnes qui pourraient contester la fidélité de ces portraits; et si seulement nous avions pu nous procurer les noms de quelques endroits célèbres dans cette planète, nous nous serions sans doute hasardés à tenter l'épreuve. Il est vrai que lorsque nous communiquâmes cette idée au modèle de notre ami César, il déclara positivement qu'il ne poserait pas plus longtemps si son portrait devait être transporté dans une région aussi païenne. Nous combattîmes les préjugés du nègre avec assez de persévérance, jusqu'à ce que nous découvrîmes que notre vieil ami soupçonnait que la lune était quelque part du côté de la Guinée, et qu'il avait de l'astre des nuits à peu près l'opinion que les Européens ont de nos états, que ce n'était pas une résidence convenable pour un homme comme il faut.

Mais il est encore une autre classe de critiques dont nous ambitionnons le plus les suffrages, et dont nous nous attendons cependant à éprouver le plus la censure, — nous voulons parler de nos belles compatriotes. Il est des personnes assez hardies pour dire que les femmes aiment la nouveauté, et c'est une opinion que nous nous abstiendrons de combattre par égard pour notre réputation de discernement. Le fait est qu'une femme est toute sensibilité, et que cette sensibilité ne peut trouver d'aliment que dans l'imagination. Des châteaux entourés de fossés, de ponts-levis, une sorte de nature classique, voilà ce qu'il faut à ces têtes romanesques. Les destinations artificielles de la vie ont pour elles un charme particulier, et il en est plus d'une qui trouve que le plus grand mérite qu'un homme puisse avoir, c'est de savoir s'élever au sommet de l'échelle sociale. Aussi combien de laquais français, de barbiers hollandais, et de tailleurs anglais qui doivent leurs lettres de noblesse à la crédulité des beautés américaines; et nous en voyons parfois quelques-

unes emportées par une espèce de vertige dans le tourbillon causé par le passage de l'un de ces météores aristocratiques sur les plaines de notre confédération. En bonne conscience, nous voyons qu'un roman où il y a un lord en vaut deux où il n'y en a pas, aux yeux mêmes du sexe le plus noble, je veux dire de nous autres hommes. La charité nous défend de vouloir faire entendre qu'aucun de nos patriotes partage le désir de l'autre sexe, — d'attirer sur soi les regards de la faveur royale, et nous nous garderons bien surtout d'insinuer que ce désir est presque toujours en proportion de la violence qu'ils mettent à dénigrer les institutions de leurs ancêtres. Il y a toujours une réaction dans les sentimens de l'homme, et ce n'est que lorsqu'il désespère de pouvoir atteindre les raisins, que le renard d'Ésope dit qu'ils sont verts.

Loin de nous cependant l'idée de vouloir jeter le gant à nos belles compatriotes, dont l'opinion seule doit assurer notre triomphe ou notre chute; nous voulons seulement

dire que si nous n'avons point mis de lord ni de château dans l'ouvrage, c'est qu'il ne s'en trouve pas dans le pays. Nous avons bien entendu dire qu'il y avait un seigneur à cinquante milles de chez nous, et nous fîmes ce long trajet pour le voir, bien décidés à modeler sur lui notre héros; mais lorsque nous rapportâmes son portrait, la petite lutine qui posait pour celui de Fanny, déclara qu'elle n'en voudrait pas quand même il serait roi. Alors nous fîmes jusqu'à cent milles, pour voir dans l'est un château renommé; mais, à notre grande surprise, il y manquait tant de carreaux, et c'était, sous tous les rapports, un endroit si peu habitable, qu'il y aurait eu vraiment conscience à y loger une famille pendant les froids de l'hiver. Bref, nous fûmes obligés de laisser la jeune fille aux cheveux roux se choisir elle-même un amant, et de loger les Wharthons dans un *cottage* commode, mais sans prétention. Nous répétons que nous n'entendons pas faire la plus légère injure aux belles; elles sont ce que nous aimons le mieux, — après nous-mêmes, — après notre

livre, — notre argent — et quelques autres objets. Nous savons que ce sont les meilleures créatures du monde, et nous voudrions, pour l'amour de l'une d'elles, être un lord et avoir un château par-dessus le marché (1).

Nous n'affirmons pas positivement que la totalité de notre histoire soit vraie, mais nous croyons pouvoir le dire, sans nous compromettre, d'une grande partie; et nous sommes certains que toutes les passions qui sont décrites dans ces volumes ont existé et existent encore. Qu'il nous soit permis de dire aux lecteurs que c'est plus qu'ils ne trouvent dans tous les volumes qu'ils lisent. Nous irons même plus loin, et nous dirons où elles ont existé : c'est dans le comté de West-Chester, de l'île de New-York, l'un

---

(1) L'auteur se moque ici malicieusement des préjugés aristocratiques qui ont survécu à la domination anglaise en Amérique. Les familles les plus *républicaines* de ce pays n'oublient pas leur généalogie. — Ed.

des États-Unis d'Amérique, belle partie du globe, d'où nous envoyons nos complimens à tous ceux qui lisent notre ouvrage, — et nos amitiés à tous ceux qui l'achètent.

New-York, 1822.

L'ESPION,

ROMAN AMÉRICAIN

FONDÉ SUR QUELQUES ÉVÉNEMENS ÉPISODIQUES

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE PREMIER.

« Et quoique au milieu de ce calme de l'esprit, quelques traits hautains et impérieux pussent faire découvrir une ame jadis violente, c'était un feu terrestre que le rayon intellectuel du sang-froid faisait disparaître, comme les feux de l'Etna s'obscurcissent devant le jour naissant. »

TH. CAMPBELL. *Gertrude de Wyoming.*

VERS la fin de l'année 1780, un voyageur isolé traversait une des nombreuses petites vallées de West-Chester. Le vent d'est, chargé de froides vapeurs, et augmentant de violence à chaque instant, annonçait inévitablement l'approche d'un orage qu'on pou-

vait s'attendre à voir, suivant la coutume, durer plusieurs jours. L'œil expérimenté du voyageur cherchait en vain, à travers l'obscurité du soir, quelque abri convenable où il pût obtenir les secours qu'exigeaient son âge et ses projets, pendant que son voyage serait interrompu par la pluie, qui, sous la forme d'un épais brouillard, commençait déjà à se mêler avec l'atmosphère. Cependant rien ne s'offrait à ses yeux, si ce n'est les demeures étroites et incommodes de la plus basse classe des habitans; et dans ce voisinage immédiat, il ne jugeait ni prudent ni politique de se fier à eux.

Après que les Anglais se furent emparés de l'île de New-York, le comté de West-Chester était devenu une sorte de champ-clos dans lequel les deux partis se livrèrent plusieurs combats pendant le reste de la guerre de la révolution. Une grande partie des habitans, dominés par la crainte ou par un reste d'attachement pour la mère patrie, affichaient une neutralité qui n'était pas toujours dans leur cœur. Les villes les plus voisines de la mer étaient, comme on peut bien

le penser, plus particulièrement sous l'autorité de la couronne, tandis que celles de l'intérieur, enhardies par le voisinage des troupes continentales, laissaient percer leurs opinions révolutionnaires, et le droit qu'elles avaient de se gouverner elles-mêmes. Cependant bien des gens portaient un masque que le temps n'a pas même encore fait tomber; tel individu est descendu dans le tombeau, accusé par ses concitoyens d'avoir été l'ennemi de leur liberté, tandis qu'il avait été en secret un des agens les plus utiles des chefs de la révolution; et, d'une autre part, si l'on faisait une perquisition bien exacte chez tel patriote qui semblait soutenir les droits de son pays avec le zèle le plus ardent, on y trouverait une sauve-garde royale cachée sous un monceau de guinées anglaises.

Au bruit de la marche du noble coursier que montait le voyageur, la maîtresse de la ferme devant laquelle il passait alors ouvrit avec précaution la porte de sa demeure pour regarder cet étranger, et peut-être détournait-elle la tête pour communiquer le résultat de ses observations à son mari, qui,

placé dans la partie de derrière du bâtiment, se disposait à chercher, si le cas l'exigeait, l'endroit où il se cachait ordinairement dans les bois voisins. La vallée était située vers le milieu de la longueur du comté, et était assez proche des deux armées pour que la restitution de ce qui avait été volé ne fût pas un événement rare dans ces environs. Il est vrai qu'on ne retrouvait pas toujours les mêmes objets ; mais à défaut de justice légale, on avait recours en général à une substitution sommaire, qui rendait le montant de ses pertes à celui qui les avait éprouvées, avec une assez bonne addition pour l'indemniser de l'usage temporaire qu'on avait eu de ce qui lui appartenait.

Le passage d'un étranger dont l'apparence avait quelque chose d'équivoque, et monté sur un coursier qui, quoique ses harnais n'eussent rien de militaire, offrait quelque chose de la tournure fière et hardie de son cavalier, donna lieu à diverses conjectures parmi les habitans de quelques maisons, qui étaient à le regarder, et excita même un sentiment d'alarme dans le cœur de quel-

ques-uns à qui leur conscience donnait une inquiétude plus qu'ordinaire.

Éprouvant quelque lassitude par suite de l'exercice qu'il avait pris pendant une journée de fatigue inusitée, et désirant se procurer sans délai un abri contre la violence croissante de l'orage, dont de grosses gouttes d'eau chassées par le vent commençaient à changer le caractère, le voyageur se détermina, comme par nécessité, à demander à être admis dans la première maison qu'il trouverait. L'occasion ne se fit pas attendre long-temps, et, franchissant une barrière délabrée, il frappa fortement à la porte d'une habitation dont l'extérieur était fort humble, sans descendre de cheval. Une femme de moyen âge, dont la physionomie n'était pas plus prévenante que sa demeure, se présenta pour lui répondre. Epouvantée en voyant, à la clarté d'un grand feu de bois, un homme à cheval si inopinément près du seuil de la porte, elle la referma à moitié, et, avec une expression de terreur mêlée d'une curiosité naturelle, lui demanda ce qu'il voulait.

Quoique la porte ne fût pas assez ouverte pour qu'il fût possible de bien examiner l'intérieur de la maison, le cavalier en avait vu assez pour que ses yeux empressés cherchassent encore à pénétrer dans les ténèbres pour chercher une demeure dont l'aspect promît davantage. Ne pouvant en apercevoir, ce fut avec une répugnance mal déguisée qu'il fit connaître ses désirs et ses besoins. La femme l'écouta avec un air de mauvaise volonté évident, et avant qu'il eût fini, elle l'interrompit avec un ton de confiance renaissante, en lui disant avec aigreur et volubilité:

— Je ne puis dire que je me soucie de loger un étranger dans ces temps difficiles. Je suis seule à la maison, ou, ce qui est la même chose, il n'y a que mon vieux maître avec moi. Mais à un demi-mille plus loin sur la route, il y a une grande maison où vous serez bien reçu, et sans rien payer même. Cela vous conviendra mieux et à moi aussi, parce que, comme je l'ai déjà dit, Harvey n'y est point. Je voudrais qu'il suivît mes avis, et qu'il cessât de courir le pays; il est à présent en passe de faire son chemin dans

le monde ; il devrait discontinuer sa vie errante et devenir plus rangé. Mais Harvey Birch n'en veut faire qu'à sa tête, et après tout il mourra en vagabond.

Dès que l'étranger avait entendu dire qu'il trouverait une autre maison à un demi-mille plus loin, il s'était enveloppé de son manteau, et, tournant la bride de son cheval, il se disposait à partir sans chercher à pousser plus loin la conversation, mais le nom qui venait d'être prononcé le fit tressaillir.

— Quoi! s'écria-t-il comme involontairement, est-ce donc ici l'habitation d'Harvey Birch ? Il allait en dire davantage, mais il se retint et garda le silence.

— Je ne sais trop, répondit la femme, si l'on peut dire que ce soit son habitation, puisqu'il ne l'habite jamais, ou du moins si rarement, que c'est tout au plus si l'on peut se rappeler sa figure. Ce n'est pas tous les jours qu'il juge à propos de la montrer à son vieux père ou à moi. Mais que m'importe qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas ? je ne m'en soucie guère. — Vous aurez soin de prendre le premier chemin à gauche. —

C'est comme je vous le dis, je ne m'en soucie pas. A ces mots elle ferma brusquement sa porte, et le voyageur, charmé de pouvoir espérer un meilleur gîte, s'empressa de marcher dans la direction indiquée. Il restait encore assez de jour pour qu'il pût remarquer les améliorations qui avaient eu lieu dans la culture des terres autour du bâtiment dont il s'approchait. C'était une maison construite en pierres, longue, peu élevée, et ayant une petite aile à chaque extrémité. Un péristyle à colonnes qui en ornait la façade, le bon état de tous les bâtimens, les haies bien entretenues qui entouraient le jardin, tout annonçait que les propriétaires étaient d'un rang au-dessus des fermiers ordinaires du pays. Après avoir conduit son cheval derrière un angle de la muraille, où il était, jusqu'à un certain point, à l'abri du vent et de la pluie, il frappa à la porte sans hésiter. Un vieux nègre vint l'ouvrir aussitôt. Dès que celui-ci eût appris que c'était un voyageur qui demandait l'hospitalité, il ne crut pas avoir besoin de consulter ses maîtres, et, après avoir jeté un re-

gard attentif sur l'étranger, à la clarté d'une lumière qu'il tenait à la main, il le fit entrer dans un salon très-propre, où l'on avait allumé du feu pour combattre un vent d'est piquant et le froid d'une soirée d'octobre. Après avoir remis sa valise au vieux nègre, et avoir répété sa demande d'hospitalité à un vieillard qui se leva pour le recevoir, il salua trois dames qui travaillaient à l'aiguille, et commença à se débarrasser d'une partie de son costume de voyage.

Lorsqu'il eut ôté un mouchoir placé sur sa cravate, un manteau et une redingote de drap bleu, l'étranger présenta à l'examen de la famille réunie un homme de grande taille, ayant un air très-gracieux, et paraissant avoir cinquante ans. Sa physionomie annonçait le sang-froid et la dignité; son nez droit avait presque la forme grecque; ses yeux étaient doux, pensifs et presque mélancoliques; sa bouche et la partie inférieure de son visage annonçaient un caractère ferme et résolu; ses vêtemens de voyage étaient simples, mais de drap fin, et semblables à ceux que portait la classe la plus

aisée de ses concitoyens. La manière dont ses cheveux étaient arrangés lui donnait un air militaire que ne démentaient pas sa taille droite et son port majestueux. Toutes ses manières paraissaient si décidément celles d'un homme comme il faut, que, lorsqu'il eut fini de se débarrasser de ses vêtemens additionnels, les dames et le maître de la maison se levèrent pour recevoir les nouveaux complimens qu'il leur adressa, et y répondirent de la manière la plus obligeante.

Le maître de la maison paraissait avoir quelques années de plus que l'étranger, et ses manières aussi bien que son costume prouvaient qu'il avait vu le monde.

Les dames étaient une demoiselle de quarante ans et deux jeunes personnes qui ne paraissaient pas avoir atteint la moitié de ce nombre d'années. La plus âgée des trois avait perdu sa fraîcheur ; mais de grands yeux, de beaux cheveux, un air de douceur et d'amabilité, donnaient à sa physionomie un charme qui manque souvent à des figures beaucoup plus jeunes. Les deux sœurs, car leur ressemblance annonçait ce degré de

parenté entre elles, brillaient de tout l'éclat de la jeunesse, et les roses, qui appartiennent si éminemment aux belles du West-Chester, brillaient sur leurs joues, et donnaient à leurs yeux d'un bleu foncé cet éclat si doux qui indique l'innocence et le bonheur. Toutes trois avaient cet air de délicatesse qui distingue le beau sexe de ce pays, et, de même que le vieillard, montraient par leurs manières qu'elles appartenaient à une classe supérieure.

Après avoir offert à son hôte un verre d'un excellent vin de Madère, M. Wharton reprit sa place près du feu, un autre verre à la main. Après un moment de silence, comme s'il eût consulté sa politesse, il leva les yeux sur l'étranger, et lui demanda d'un air formel :

— À la santé de qui vais-je avoir l'honneur de boire?

L'étranger s'était également assis, et avait les yeux fixés sur le feu tandis que M. Wharton lui parlait. Les levant lentement sur son hôte, avec un regard qui semblait lire dans son ame, il répondit en le saluant à son

tour, tandis qu'un léger coloris se répandait sur ses joues pâles :

— M. Harper.

— Eh bien, M. Harper, reprit le maître de la maison avec la précision formelle du temps, je bois à votre santé, et j'espère que vous ne souffrirez aucun inconvénient de la pluie que vous avez essuyée.

Une inclination de tête fut la seule réponse qu'obtint ce compliment, et M. Harper parut se livrer entièrement à ses réflexions.

Les deux sœurs avaient repris leur ouvrage, et leur tante, miss Jeannette Peyton, s'était retirée afin de veiller aux préparatifs indispensables pour satisfaire l'appétit d'un voyageur qui n'était pas attendu. Il s'ensuivit quelques instans de silence, pendant lesquels M. Harper semblait jouir du changement de sa situation. M. Wharton le rompit le premier pour demander à son hôte, du même ton poli, mais formel, si la fumée du tabac l'incommodait, et, ayant reçu une réponse négative, il reprit la pipe qu'il avait quittée lors de son arrivée.

Il était évident que M. Wharton désirait entrer en conversation ; mais il était retenu, soit par la crainte de se compromettre devant un homme dont il ne connaissait pas les opinions, soit par la surprise que lui causait la taciturnité affectée de son hôte. Enfin, un mouvement que fit M. Harper en levant les yeux sur la compagnie qui était dans la chambre, l'encouragea à reprendre la parole.

— Il m'est difficile à présent, dit-il en évitant d'abord avec soin les sujets de conversation qu'il désirait amener, de me procurer la qualité de tabac à laquelle j'étais accoutumé.

— J'aurais cru, dit M. Harper avec sa gravité ordinaire, qu'on aurait pu en trouver de la première qualité dans les boutiques de New-York.

— Sans doute, répondit M. Wharton en hésitant, et en levant d'abord sur son hôte des yeux que le regard pénétrant de celui-ci lui fit baisser aussitôt, on ne doit pas en manquer dans cette ville, mais, quelque innocent que puisse être le motif de nos

communications avec New-York, la guerre les rend trop dangereuses pour en courir le risque, pour une semblable bagatelle.

La boîte dans laquelle M. Warthon avait pris de quoi remplir sa pipe était ouverte à quelques pouces du coude de M. Harper, qui en choisit une feuille, et la porta à sa bouche d'une manière fort naturelle, mais qui remplit d'alarme sur-le-champ son compagnon. Cependant, sans faire l'observation qu'il était de première qualité, le voyageur soulagea son hôte en retombant dans ses réflexions; et M. Wharton, ne voulant pas perdre l'avantage qu'il avait gagné, reprit la parole en faisant un effort de vigueur plus qu'ordinaire.

— Je voudrais de tout mon cœur, dit-il, que cette guerre, contre nature, fût terminée, et que nous n'eussions plus que des amis et des frères.

— Rien n'est plus à désirer, dit Harper avec emphase en fixant encore ses yeux sur le visage de son hôte.

— Je n'ai entendu parler d'aucun mouvement important depuis l'arrivée de nos nou-

veaux alliés, dit M. Wharton en secouant les cendres de sa pipe, et en tournant le dos à l'étranger, sous prétexte de recevoir un charbon de sa fille.

— Je crois que rien n'en est encore parvenu aux oreilles du public, dit Harper en croisant les jambes de l'air du plus grand *sang-froid*.

— Croit-on qu'on soit à la veille de prendre quelques mesures importantes? continua M. Wharton toujours occupé avec sa fille, mais s'interrompant un instant, sans y faire attention, dans l'attente d'une réponse.

— Dit-on qu'il en soit question? dit M. Harper, évitant de faire une réponse directe, et prenant jusqu'à un certain point le ton d'indifférence affectée de son hôte.

— Oh! on ne dit rien de bien particulier, répondit Wharton; mais, comme vous le savez, Monsieur, il est naturel de s'attendre à quelque chose, d'après les forces que Rochambeau vient d'amener.

Harper ne répliqua que par un mouvement de tête, qui semblait annoncer qu'il

partageait cette opinion. M. Wharton renoua l'entretien en disant :

— On a plus d'activité du côté du sud ; Gates et Cornwallis paraissent vouloir décider la question.

Le voyageur fronça les sourcils, et un air de mélancolie se peignit un instant sur son front ; son œil étincela un moment d'un rayon de feu qui annonçait une source cachée de sentiment profond ; mais à peine la plus jeune des deux sœurs avait-elle eu le temps d'en remarquer et d'en admirer l'expression, qu'elle se dissipa, et fit place à ce calme habituel qui était le caractère distinctif de la physionomie de l'étranger, et à cet air de dignité imposante, qui est une preuve si évidente de l'empire de la raison.

La sœur aînée fit un ou deux mouvemens sur sa chaise avant de se hasarder à dire, d'un ton presque de triomphe : — Le général Gates a été moins heureux avec le comte Cornwallis qu'avec le général Burgoyne.

— Mais le général Gates est Anglais, Sara, dit sa jeune sœur avec vivacité. Et rou-

gissant jusqu'au blanc des yeux d'avoir osé se mêler à la conversation, elle se remit à son ouvrage, espérant qu'on ne ferait aucune remarque sur son observation.

Le voyageur avait successivement tourné les yeux sur chacune des deux sœurs, tandis qu'elles parlaient, et un mouvement presque imperceptible des muscles de sa bouche avait annoncé en lui une nouvelle émotion.

— Oserai-je vous demander, dit-il à la plus jeune du ton le plus poli, quelle conséquence vous tirez de ce fait?

Frances rougit encore davantage à cet appel direct, fait à son opinion, sur un sujet dont *elle* avait imprudemment parlé en présence d'un étranger; mais, se trouvant obligée de répondre, elle dit, après avoir hésité quelques instans, et non sans balbutier un peu :

— Oh! Monsieur, aucune. Seulement ma sœur et moi nous différons quelquefois d'opinion à l'égard de la prouesse des Anglais. Elle prononça ces paroles avec un sourire expressif qui annonçait autant d'innocence

que de candeur, et qui répondait aux sentimens cachés de celui qui venait de lui parler.

— Et quels sont les points sur lesquels vous différez? demanda Harper, répondant à son regard animé par un sourire d'une douceur presque paternelle.

— Sara regarde les Anglais comme invincibles, et je n'ai pas tout-à-fait la même confiance en leurs prouesses.

Le voyageur l'écouta de cet air d'indulgence satisfaite, qui aime à contempler l'ardeur de la jeunesse unie à l'innocence; mais il ne répondit rien, et, fixant ses yeux sur les tisons qui brûlaient dans la cheminée, il retomba dans sa première taciturnité.

M. Wharton s'était inutilement efforcé de découvrir quels étaient les sentimens politiques de son hôte. Il n'y avait rien de repoussant dans la physionomie de M. Harper, mais on n'y voyait rien de communicatif: il était évident qu'il se tenait sur la réserve. On vint avertir que le souper était servi, et le maître de la maison se leva pour passer dans la salle à manger, sans connaître ce qui était le point le plus important du caractère

de son hôte, dans les circonstances où se trouvait le pays. M. Harper offrit la main à Sara Wharton, et ils sortirent ensemble du salon, suivi de Frances, un peu inquiète de savoir si elle n'avait pas blessé la sensibilité de l'hôte de son père.

L'orage était alors dans toute sa force, et la pluie, qui battait avec violence contre les murailles de la maison, faisait naître dans le cœur de tous les convives ce sentiment de satisfaction naturel à l'homme qui jouit de toutes ses aises, à l'abri des inconvéniens auxquels il aurait pu se trouver exposé, quand on entendit frapper plusieurs coups à la porte. Le vieux nègre y courut, et revint presque aussitôt annoncer à son maître qu'un second voyageur, surpris par l'orage, demandait aussi l'hospitalité pour cette nuit.

Au premier coup, frappé avec une sorte d'impatience par ce nouvel arrivant, M. Wharton s'était levé de sa chaise avec un malaise évident, et tournant les yeux avec rapidité, tantôt vers la porte, tantôt sur son hôte, il semblait craindre que cette seconde visite n'eût quelque rapport à la première. A peine

avait-il eu le temps d'ordonner au nègre, d'une voix faible, d'introduire ce nouvel étranger, que la porte s'ouvrit, et que celui-ci se présenta lui-même. Il s'arrêta un instant, en apercevant Harper, et répéta alors d'une manière plus formelle, la demande qu'il avait déjà fait faire par le domestique. L'arrivée de ce nouveau venu ne plaisait nullement à M. Wharton, ni à sa famille, mais le mauvais temps et l'incertitude des suites que pouvait avoir un refus d'hospitalité forcèrent le vieillard à l'accorder, quoiqu'à contre-cœur.

Miss Peyton fit rapporter quelques plats qui avaient déjà été desservis, et le nouvel hôte fut invité à faire honneur aux restes d'un repas que les autres convives avaient déjà terminé. Se débarrassant d'une grande redingote, il prit fort tranquillement la chaise qu'on lui offrait, et se mit gravement à satisfaire un appétit qui ne semblait pas difficile; mais, entre chaque bouchée, il jetait un regard inquiet sur Harper, dont les yeux étaient toujours fixés sur lui avec une attention marquée. Enfin, versant un verre de

vin, et faisant un signe de tête à celui qui semblait occupé à l'examiner, il dit avec un sourire qui n'était pas sans amertume : — Je bois à une plus ample connaissance, Monsieur.

La qualité du vin semblait être de son goût, car en remettant son verre sur la table, ses lèvres firent entendre un bruit qui retentit dans toute la chambre; et prenant la bouteille, il la tint un instant entre lui et la lumière, contemplant en silence la liqueur claire et brillante qu'elle contenait.

— Je crois que nous ne nous sommes jamais vus, Monsieur, dit-il avec un léger sourire, tout en observant les mouvemens du nouveau venu.

— Cela est vraisemblable, Monsieur, répondit Harper. Et, se trouvant sans doute satisfait de son examen, il se tourna vers Sara Wharton, près de laquelle il était assis, et lui dit avec beaucoup de douceur :

— Après avoir été accoutumée aux plaisirs de la ville, vous devez sans doute trouver votre résidence actuelle bien solitaire?

— On ne peut davantage. Je désire bien

vivement, ainsi que mon père, que cette cruelle guerre se termine afin que nous puissions rejoindre nos amis.

— Et vous, miss Frances, désirez-vous la paix aussi ardemment que votre sœur?

— Bien certainement, et pour beaucoup de raisons, répondit-elle en jetant un coup d'œil timide sur celui qui l'interrogeait; et, puisant un nouveau courage dans l'expression de bonté qu'elle vit sur sa physionomie, elle ajouta avec un sourire animé, plein d'intelligence et d'amabilité : — Mais je ne la désire pas aux dépens des droits de mes concitoyens.

— Des droits! répéta sa sœur avec un ton d'impatience, quels droits peuvent être plus forts que ceux d'un souverain? Quel devoir peut être plus puissant que celui d'obéir à ceux qui ont le droit naturel de commander?

— Sans doute, sans doute, dit Frances en lui prenant la main d'un air enjoué; et, se tournant vers Harper, — Je vous ait dit, Monsieur, ajouta-t-elle en souriant, que ma sœur et moi nous ne sommes pas toujours d'accord dans nos opinions politiques; mais

nous avons un arbitre impartial dans mon père, qui aime les Anglais et les Américains et qui ne prend parti ni pour les uns ni pour les autres.

— C'est la vérité, dit M. Wharton en jetant tour à tour un regard inquiet sur ses deux hôtes; j'ai des amis bien chers dans les deux armées, et, de quelque côté que se déclare la victoire, elle peut me coûter bien des larmes.

— Je suppose que vous n'avez guère de raison pour craindre qu'elle favorise les Yankees (1), dit le nouveau venu, en se versant avec beaucoup de sang-froid un autre verre de vin de la bouteille qu'il avait admirée.

— Sa majesté britannique peut avoir des troupes plus expérimentées, dit M. Wharton avec un ton de réserve timorée; mais les Américains ont obtenu de grands succès.

(1) Terme de mépris par lequel les Anglais désignaient les Américains. Nous avons déjà donné l'étymologie de ce nom qui est une corruption du mot *english* prononcé par les Indiens, etc. — Ed.

M. Harper ne parut faire aucune attention à ces observations, et se leva de table en témoignant le désir de se retirer. Un domestique fut chargé de le conduire dans sa chambre, et il le suivit, en souhaitant une bonne nuit avec politesse à toute la compagnie; mais à peine était-il parti, que le second voyageur, laissant échapper de ses mains son couteau et sa fourchette, se leva tout doucement, s'approcha de la porte par laquelle le premier venait de sortir, l'entr'ouvrit, écouta le bruit de ses pas, qui, diminuant graduellement, annonçait qu'il s'éloignait, et la referma, au milieu des regards surpris et presque effrayés de ses compagnons. Au même instant on vit disparaître la perruque rousse qui cachait de beaux cheveux noirs, une grande mouche qui lui couvrait la moitié du visage, et le dos voûté qui lui aurait fait donner cinquante ans.

— Mon père! mes sœurs! ma tante! s'écria l'étranger, devenu un beau jeune homme, ai-je enfin le bonheur de vous revoir?

— Que le ciel vous bénisse, mon cher Henry, mon cher fils! s'écria son père, sur-

pris mais enchanté, tandis que ses sœurs, la tête appuyée sur chacune de ses épaules, fondaient en larmes.

Le fidèle vieux nègre, qui avait été élevé depuis son enfance dans la maison de son maître actuel, et à qui on avait donné le nom de César, comme pour faire contraste avec son état de dégradation, fut le seul étranger témoin de la découverte du fils de M. Wharton. Il se retira après avoir pris la main que lui tendit son jeune maître, et l'avoir arrosée de ses larmes. L'autre domestique ne reparut pas dans l'appartement, mais César y rentra peu de temps après, à l'instant où le jeune capitaine anglais s'écriait :

— Mais qui est ce M. Harper ? N'ai-je pas à craindre qu'il me trahisse ?

— Non, non, non, massa (1) Harry, s'écria l'Africain en secouant la tête d'un air de confiance ; moi venir de sa chambre, lui prier Dieu ; moi l'avoir trouvé à genoux. Brave

(1) C'est ainsi que les nègres prononcent, en général, le mot Monsieur. — Ed.

homme, qui prier Dieu, pas trahir bon fils qui venir voir son vieux père. Bon pour un Skinner (1), non pour un chrétien.

M. César Thompson, comme il se nommait, César Wharton, comme on l'appelait dans le petit monde dont il était connu, n'était pas le seul qui eût si mauvaise opinion des Skinners. Il avait convenu, il avait peut-être été nécessaire aux chefs des armées américaines dans le voisinage de New-Yorck, d'employer certains agens subalternes pour exécuter leur plan de harceler l'ennemi. Ce n'était pas le moment de faire des enquêtes bien rigoureuses sur les abus, quels qu'ils fussent, et l'oppression et l'injustice étaient les suites naturelles d'un pouvoir qui n'était pas réprimé par l'autorité civile. Avec le temps il s'était formé dans la société un ordre distinct dont la seule occupation, sous le prétexte de patriotisme et d'amour de la li-

(1) Ecorcheurs. On avait donné ce nom à une troupe de volontaires républicains, tolérée plutôt qu'autorisée, attendu leurs pillages et leurs cruautés. — Ed.

berté, semblait être de soulager leurs concitoyens de tout excès de prospérité temporelle dont on pouvait les croire en jouissance.

L'aide de l'autorité militaire ne manquait pas dans l'occasion pour prêter main-forte à ces distributions salutaires des biens du *monde*, et l'on voyait souvent un petit officier de la milice de l'état, porteur d'une commission, donner sa sanction et imprimer une sorte de caractère légal aux actes les plus infames de pillage, et quelquefois même de meurtre.

Il est vrai que les Anglais employaient aussi les stimulans de la loyauté quand il se trouvait un si beau champ pour la mettre en action. Mais leurs flibustiers étaient enrôlés et leurs opérations étaient soumises à une sorte de système. Une longue expérience avait appris à leurs chefs l'efficacité d'une force concentrée, et à moins que la tradition ne fasse une grande injustice à leurs exploits, le résultat ne fit pas peu d'honneur à leur prudence. Ce corps avait reçu le nom expressif

de — Vachers (1), probablement parce que leurs exploits favoris étaient d'enlever les bestiaux des cultivateurs.

Mais César était trop loyal pour confondre desgens qui tenaient une commission de George III, avec les soldats irréguliers dont il avait vu si souvent les excès, et à la rapacité desquels il n'avait pu lui-même échapper, malgré son esclavage et sa pauvreté. Les Vachers ne reçurent donc pas la portion qui aurait dû leur appartenir dans la sévérité de la remarque du nègre, quand il dit qu'aucun chrétien, que nul être qu'un Skinner, ne pouvait trahir un bon fils qui rendait honneur à son père en venant le voir au péril de sa vie ou de sa liberté.

---

(1) *Cow-boys.*

CHAPITRE II.

« La rose d'Angleterre s'épanouissait sur les joues de Gertrude. Quoique elle fût née à l'ombre des forêts américaines, son père était venu d'Albion, poussé par l'esprit d'indépendance d'un Anglais, chercher un autre monde dans l'occident. Là, son foyer avait été embelli par le charme d'un amour mutuel, et il y coula bien des jours heureux interrompus par une cruelle calamité, quand le cœur qui répondait au sien cessa de palpiter; mais elle n'était plus, et son époux berçait sur ses genoux la fille de cette épouse chérie. »

TH. CAMPBELL. *Gertrude de Wyoming.*

Le père de M. Wharton était né en Angleterre d'une famille dont le crédit parlementaire avait obtenu une place pour un fils cadet dans la colonie de New-York. Ce jeune homme, comme tant d'autres dans la même situation, avait fini par se fixer dans le pays; il s'y maria, et envoya en Angleterre le seul fils issu de son mariage pour y recevoir son

éducation. Après avoir pris ses degrés à une des universités de la mère patrie, ce jeune homme fut laissé quelque temps dans la Grande-Bretagne pour y apprendre à connaître le monde, et jouir de l'avantage de voir la société d'Europe. Mais au bout de deux ans la mort de son père le rappela en Amérique, et le mit en possession d'un nom honorable et d'une belle fortune.

C'était la mode alors de placer les jeunes gens de certaines familles dans l'armée ou dans la marine d'Angleterre, pour assurer leur avancement. La plupart des premières places dans les colonies étaient remplies par des hommes qui suivaient la profession des armes, et il n'était pas rare de voir un vétéran quitter l'épée pour prendre l'hermine, et occuper le rang le plus élevé dans la hiérarchie judiciaire.

D'après ce système, M. Wharton avait destiné son fils à l'état militaire ; mais la faiblesse de caractère de celui-ci avait mis obstacle à l'accomplissement de ce projet.

Ce jeune homme avait passé une année à calculer les avantages que lui offraient les

différens corps de troupes dans lesquels il pouvait servir, quand la mort de son père arriva. L'aisance de sa situation, et les égards témoignés à un jeune homme qui jouissait d'une des plus belles fortunes des colonies, lui firent faire de sérieuses réflexions sur ses projets ambitieux. — L'amour décida l'affaire, et *M.* Wharton, en devenant époux, cessa de songer à se faire soldat. Pendant plusieurs années il jouit d'un bonheur parfait dans le sein de sa famille, et respecté de ses concitoyens comme un homme important et plein d'intégrité. Mais toutes ses jouissances lui furent enlevées en quelque sorte d'un seul coup. Son fils unique, le jeune homme qui a paru dans le chapitre précédent, avait pris du service dans l'armée anglaise, et était revenu dans son pays natal peu de temps avant le commencement des hostilités avec les renforts que le ministère avait jugé prudent d'envoyer dans les parties de l'Amérique septentrionale où régnait le mécontentement. Ses filles étaient arrivées à un âge où leur éducation exigeait tous les secours que peut procurer une ville. Sa femme était, depuis

plusieurs années, d'une santé chancelante; à peine avait-elle eu le temps de serrer son fils dans ses bras, et de goûter le plaisir de voir toute sa famille réunie, que la révolution éclata, et produisit un incendie qui s'étendit depuis la Géorgie jusqu'au Maine. Elle vit son fils obligé d'aller rejoindre ses drapeaux pour combattre contre des membres de sa propre famille dans les Etats du sud; ce coup fut trop douloureux pour que sa faible constitution pût y résister, et elle y succomba.

Dans aucune partie du continent américain, les mœurs anglaises et les opinions aristocratiques ne régnaient avec plus de force que dans les environs de New-York, capitale de la colonie. Il était vrai que cette colonie avait été fondée par les Hollandais; mais les mœurs et les coutumes des premiers colons s'étaient fondues peu à peu avec celles des Anglais, et celles-ci avaient fini par prévaloir. Ce qui y contribuait surtout, c'étaient les alliances fréquentes qui avaient lieu entre des officiers anglais et les familles les plus riches; de sorte qu'au com-

mencement des hostilités, la balance paraissait y pencher en faveur de l'Angleterre. Cependant le nombre de ceux qui embrassèrent la cause du peuple fut assez considérable pour qu'on y organisât un gouvernement indépendant et républicain, et l'armée de la confédération les seconda de tout son pouvoir.

La ville de New-York et le territoire adjacent ne reconnurent pourtant pas la nouvelle république, mais l'autorité royale ne se maintint dans la colonie que jusqu'où ses armes pouvaient atteindre. Dans cet état de chose, *les* loyalistes (1) adoptèrent naturellement les mesures qui s'accordaient davantage avec *l*eur caractère et leur situation. Un grand nombre prirent les armes pour la défense des anciennes lois; et, par les efforts de leur bravoure, cherchèrent à soutenir ce qu'ils regardaient comme les droits de leur souverain, et à mettre leurs propres biens à l'abri d'une sentence de confiscation. D'au-

---

(1) *Loyalisme* : loyauté dans le sens de fidélité au prince ; royalisme. — Ed.

tres quittèrent le pays et allèrent chercher dans la mère patrie un asile momentané, comme ils se plaisaient à l'espérer, contre les troubles et les dangers de la guerre. Quelques-uns, et ce n'était pas les moins prudens, restèrent sur le lieu qui les avait vus naître, avec la circonspection que leur inspirait une fortune considérable, ou peut-être cédant à l'influence de l'attachement qu'ils avaient conçu pour les scènes de leur jeunesse.

M. Wharton fut du nombre de ces derniers. Après avoir pris la précaution de placer dans les fonds d'Angleterre une somme considérable qu'il avait en argent, il resta à New-York, paraissant exclusivement occupé de l'éducation de ses filles; de quelque côté que se déclarât la victoire, il espérait, par cette conduite prudente, éviter la confiscation de ses biens; mais un de ses parens, qui occupait une des premières places dans le gouvernement de la république naissante lui ayant dit que demeurer dans une ville qui était devenu un camp anglais c'était aux yeux de ses concitoyens à peu près la même

chose que s'il avait émigré à Londres, *il* sentit que son séjour à New-York serait un crime impardonnable si les républicains triomphaient, et pour ne pas courir ce hasard, il résolut de quitter cette cité.

Il possédait une habitation convenable dans le comté de West-Chester, et comme depuis bien des années il avait l'habitude d'y aller passer les chaleurs de l'été, elle était meublée et prête à le recevoir. Sa fille aînée tenait déjà son rang dans la société des dames, mais Frances, la plus jeune, avait besoin d'une ou deux années de plus pour achever son éducation et paraître avec l'éclat convenable; du moins c'était ce que pensait miss Jeannette Peyton, et comme cette dame, sœur cadette de feue leur mère, avait quitté sa demeure dans la colonie de la Virginie avec le dévouement et l'affection de son sexe pour surveiller l'éducation de ses nièces orphelines, M. Wharton sentit que les opinions de sa belle-sœur avaient droit à un profond respect. En conséquence, et d'après son avis, les sentimens du père cédèrent à l'intérêt des enfans.

M. Wharton partit pour les Sauterelles avec un cœur déchiré par le chagrin de se séparer de tout ce qui lui restait d'une épouse qu'il avait adorée, mais obéissant à cette prudence qui plaidait fortement en faveur des biens de ce monde qu'il possédait. Pendant ce temps ses deux filles et leur tante occupèrent la belle maison qu'il avait à New-York. Le régiment auquel appartenait le capitaine Wharton faisait partie de la garnison permanente de cette ville, et la présence de son fils paraissait à M. Wharton une protection assurée pour ses deux filles, et le tranquillisait sur leur absence. Mais Henry était jeune, militaire, franc, étranger au soupçon, et jamais il ne se serait imaginé qu'un uniforme pût cacher un cœur corrompu.

Il en résulta que la maison de M. Wharton devint un rendez-vous à la mode pour les officiers de l'armée royale, de même que celles de toutes les autres familles qu'ils jugèrent dignes de leur attention. Les suites de ces visites furent heureuses pour quelques familles, funestes pour un plus grand

nombre, en faisant naître des espérances qui ne devaient jamais se réaliser, et malheureusement ruineuses pour une grande partie d'entre elles. La richesse bien connue du père, et peut-être la présence d'un frère plein d'une noble et courageuse fierté, ne laissaient rien à craindre à ce dernier égard pour les jeunes sœurs; mais il était impossible que toute l'admiration qu'on témoignait pour la taille élégante et les traits aimables de Sara Wharton, ne produisît sur elle aucun effet. Elle avait atteint la maturité précoce du climat, et le soin qu'elle avait pris de *cultiver* ses graces lui faisait accorder la palme de la beauté sur toutes les belles de New-York. Nulle d'entre elles ne promettait de lui disputer cette supériorité, à moins que ce ne fût sa jeune sœur. Mais Frances touchait à peine à sa seizième année, et toute idée de rivalité entre elles était bien loin de leur cœur. Après le plaisir de converser avec le colonel Wellmere, Sara n'en connaissait pas de plus grand que celui de contempler les charmes naissans de la jeune Hébé qui jouait autour d'elle avec toute

l'innocence de la jeunesse, avec tout l'enthousiasme d'un caractère ardent, et souvent avec la gaieté maligne qui lui était naturelle.

Soit que les galans militaires qui fréquentaient la maison n'adressassent à Frances aucun des complimens qui étaient le partage de sa sœur, au milieu de leurs discussions éternelles sur les événemens de la guerre, il est certain que leurs discours produisirent un effet tout opposé sur l'esprit des deux sœurs. C'était la mode alors, parmi les officiers anglais, de parler de leurs ennemis avec un ton de mépris, et les relations qu'ils firent des premières actions qui eurent lieu entre les républicains et les royalistes étaient toujours mêlées de sarcasmes. Sara les regardait comme autant de vérités, mais Frances était plus incrédule, et elle le devint encore davantage quand elle eut entendu un vieux général anglais rendre justice à la conduite et à la bravoure de ses ennemis, afin d'obtenir cette justice pour lui-même. Le colonel Wellmere était un de ceux qui se plaisaient le plus à exercer leur esprit aux dépens des Américains : aussi s'en fallait-

il de beaucoup qu'il fût le favori de Frances, qui ne l'écoutait qu'avec beaucoup de méfiance et un peu de ressentiment.

Un jour d'été fort chaud, le colonel et Sara étaient assis sur un sopha dans le salon, occupés d'une escarmouche d'œillades, entremêlée de quelques petits propos. Frances brodait au tambour dans un autre coin de la chambre, quand Wellmere s'écria tout à coup :

— Quelle gaieté va répandre dans la ville l'arrivée de l'armée du général Burgoyne, miss Wharton !

— Oh ! cela sera charmant, répondit Sara ; on dit qu'il se trouve à la suite de cette armée plusieurs dames fort aimables. Comme vous le dites, cela donnera une nouvelle vie à New-York.

Frances releva la tête en relevant les boucles de ses beaux cheveux blonds : — Le tout est de savoir si on lui permettra d'y venir, dit-elle d'un ton où il entrait autant de malice que de chaleur.

— Si on lui permettra ! répéta le colonel;

et qui pourrait l'en empêcher si le général le veut ainsi, ma gentille miss Fanny?

Frances était précisément à cet âge où les jeunes personnes sont le plus jalouses de leur rang dans la société, n'étant plus un ènfant, et n'étant pas encore femme. La — ma gentille miss Fanny — était un peu trop familier pour lui plaire; elle baissa les yeux sur son ouvrage, ses joues devinrent cramoisies, et elle répondit d'un ton grave:

— Le général Stark a fait autrefois prisonnière la garnison allemande; ne serait-il pas possible que le général Gates regardât les Anglais comme trop dangereux pour les laisser en liberté?

— Oh! c'étaient des Allemands, répliqua Wellmere, piqué d'être dans la nécessité de s'expliquer, des troupes mercenaires; mais quand il s'agira de régimens anglais, vous verrez un résultat tout différent.

— Il n'y a pas le moindre doute, dit Sara, sans partager le moins du monde le ressentiment du colonel contre sa sœur, mais dont le cœur tressaillit de joie en songeant au triomphe futur des armes anglaises.

— Pourriez-vous me dire, colonel, demanda Frances en souriant avec malice, et en levant de nouveau les yeux sur Wellmere, si le lord Percy, dont il est parlé dans la ballade de Chevi-Chase (1), était un des ancêtres du lord du même nom qui commandait lors de la déroute de Lexington?

— Mais en vérité, miss Frances, dit le colonel, cherchant à cacher sous le voile de la plaisanterie le dépit qui le dévorait, vous devenez une petite rebelle. Ce qu'il vous plaît d'appeler une déroute, n'était pas autre chose qu'une retraite judicieuse... une... sorte de...

— De combat — en courant, dit la jeune espiègle en appuyant sur ce dernier mot.

— Précisément, Mademoiselle. Ici le colonel fut interrompu par un éclat de rire dont l'auteur n'avait pas encore été aperçu.

Le vent venait d'ouvrir une porte de communication entre le salon dans lequel se trouvait notre trio, et une autre petite cham-

(1) *Percy* et *Douglas*. Voyez le recueil de vieilles poésies publié par l'évêque Percy. — Ed.

be. Un beau jeune homme était assis près de l'entrée, et son air souriant annonçait qu'il avait entendu avec plaisir la conversation précédente. Il se leva aussitôt, s'avança vers la porte, son chapeau à la main, et l'on vit un jeune homme de belle taille, plein de graces, ayant le teint un peu brun et des yeux noirs étincelans qui conservaient encore quelques traces de la gaieté à laquelle il venait de se livrer.

— Monsieur Dunwoodie! s'écria Sara d'un air de surprise. J'ignorais que vous fussiez dans la maison. Entrez, vous serez ici plus au frais.

— Je vous remercie, miss Sara, mais il faut que je parte. Votre frère m'avait mis en faction dans cette chambre, en me disant de l'y attendre; il y a une heure que j'y suis, et je vais tâcher de le rejoindre.

Sans entrer dans plus d'explications, il salua les trois dames avec politesse, le colonel avec un air de hauteur, et se retira.

Frances le suivit jusque dans le vestibule, et lui demanda en rougissant : — Pourquoi

nous quittez-vous, monsieur Dunwoodie? Henry ne peut tarder à rentrer.

Dunwoodie lui prit la main. — Vous l'avez admirablement persiflé, ma charmante cousine, lui dit-il. N'oubliez jamais, non jamais, le pays de votre naissance. Souvenez-vous que si vous êtes la petite-fille d'un Anglais, vous êtes la fille d'une Américaine, d'une Peyton.

— Il serait difficile que je l'oubliasse, répondit-elle en souriant; ma tante me donne d'assez fréquentes instructions sur la généalogie de la famille. — Mais pourquoi ne restez-vous pas?

— Je pars pour la Virginie, mon aimable cousine, répondit-il en lui serrant tendrement la main, et j'ai encore bien des choses à faire avant mon départ. Adieu, restez fidèle à votre patrie; soyez toujours Américaine.

La jeune fille, vive et ardente, lui envoya un baiser avec la main, tandis qu'il se retirait, et, appuyant ensuite les deux mains sur ses joues brûlantes, elle monta dans sa chambre pour y cacher sa confusion.

Placé entre les sarcasmes de miss Frances et le dédain mal déguisé d'un jeune homme, le colonel Wellmere se trouvait dans une situation désagréable devant sa maîtresse; mais n'osant se livrer en sa présence à tout son ressentiment, il se contenta de dire en se redressant d'un air d'importance : — Ce jeune homme se donne bien des airs! C'est sans doute un commis marchand, un courtaud de boutique?

L'idée de ce qu'on appelle un courtaud de boutique ne s'était jamais présentée à l'imagination de Sara avec celle de l'aimable et élégant Peyton Dunwoodie. Elle regarda le colonel d'un air surpris.

—Je parle, dit-il, de ce M. Dun... Dun...

— Dunwoodie! s'écria Sara; détrompez-vous; c'est un de nos parens, un intime ami de mon frère. Ils ont fait ici leurs premières études ensemble, et ne se sont séparés qu'en Angleterre, où l'un entra dans l'armée, et l'autre dans une école militaire française.

— Où il a dépensé beaucoup d'argent pour ne rien apprendre, dit Wellmere avec un dépit mal déguisé.

— Nous devons le désirer, du moins, dit Sara, car on assure qu'il est sur le point de joindre l'armée des rebelles. Il est arrivé ici sur un bâtiment français, et il est possible que vous le rencontriez sur le champ de bataille.

— De tout mon cœur, répliqua le colonel; je souhaite à Washington de semblables héros par centaines; et il chercha à faire tomber la conversation sur un autre sujet.

Ce fut quelques semaines après cette conversation qu'on apprit que l'armée du général Burgoyne avait mis bas les armes; et M. Wharton, voyant que la fortune se balançait entre les deux partis, au point qu'on ne pouvait dire pour lequel elle finirait par se déclarer, résolut de satisfaire entièrement ses concitoyens, et de se contenter lui-même, en faisant venir ses deux filles près de lui. Miss Peyton avait consenti à les accompagner, et depuis ce temps, jusqu'à l'époque où commence cette histoire, ils n'avaient fait qu'une seule famille.

Toutes les fois que la garnison de New-York avait fait quelques mouvemens, le ca-

pitaine Wharton l'avait accompagnée, et il avait ainsi trouvé l'occasion, sous la protection de forts détachemens en opérations dans les environs des Sauterelles, de faire à la dérobée deux ou trois courtes visites à sa famille : mais à l'époque où nous sommes arrivés, il y avait plus d'un an qu'il ne l'avait vue, et Henry, impatient d'embrasser ses parens, s'étant déguisé comme nous l'avons dit, était malheureusement arrivé chez eux le jour où il se trouvait un hôte suspect dans une maison où l'on voyait rarement des étrangers.

— Mais croyez-vous qu'il n'ait aucun soupçon? demanda Henry après avoir écouté ce que César venait de dire sur les Skinners.

— Comment pourrait-il en avoir, répondit Sara, quand votre père et vos sœurs ne vous ont pas même reconnu?

— Il y a en lui quelque chose de mystérieux, reprit le capitaine, et ses yeux se sont fixés sur moi avec trop de persévérance pour que ce fût sans intention. Il me semble même que sa figure ne m'est pas inconnue. La mort récente du major André est faite

pour donner quelques inquiétudes (1). Sir Henry nous menace de représailles pour venger sa mort; et Washington est aussi ferme que s'il avait la moitié du monde à ses ordres. Les rebelles me regarderaient en ce moment comme un sujet très-propre pour exécuter leur plan, si j'étais assez malheureux pour tomber entre leurs mains.

— Mais vous n'êtes pas un espion, mon fils! s'écria M. Wharton fort alarmé; vous n'êtes pas dans la ligne des rebelles.... je veux dire des Américains; il n'y a ici aucun motif d'espionnage.

— C'est ce qu'on pourrait contester. Les républicains ont leurs piquets dans la Plaine-Blanche; j'y ai passé déguisé, et l'on pourrait prétendre que la visite que je vous fais n'est qu'un prétexte pour couvrir d'autres projets. Rappelez-vous la manière dont vous avez été traité vous-même, il n'y a pas très-

(1) Les Américains firent pendre le major André comme espion. Voyez, sur le major André, l'ouvrage intéressant du marquis Barbé-Marbois, *Conspiration d'Arnold*, etc., etc. — Ed.

long-temps, pour m'avoir envoyé une provision de fruits pour l'hiver.

— D'accord ; mais c'était grace aux soins charitables de quelques bons voisins qui espéraient, en faisant confisquer mes biens, acheter quelques-unes de mes fermes à bon marché. D'ailleurs nous n'avons été détenus qu'un mois; et Peyton Dunwoodie a obtenu notre élargissement.

— Nous ! s'écria Henry avec étonnement; quoi ! mes sœurs ont-elles été arrêtées ? Vous ne m'en avez rien dit dans vos lettres, Frances.

— Je crois vous avoir dit, répondit Frances en rougissant, que votre ancien ami, Dunwoodie, a eu les plus grandes attentions pour mon père, et a obtenu sa mise en liberté.

— Vous m'avez dit tout cela, mais vous ne m'avez pas dit que vous aviez été vous-même dans le camp des rebelles.

— C'est pourtant la vérité, mon fils. Frances n'a jamais voulu me laisser partir seul. Jeannette et Sara sont restées aux Sauterelles pour veiller à la maison, et cette

petite fille a été ma compagne de captivité.

— Et elle en est revenue plus rebelle que jamais, dit Sara avec indignation : il semblerait pourtant que l'injustice dont notre père a été la victime aurait dû la guérir d'une semblable folie.

— Qu'avez-vous à répondre à cette accusation, Frances? dit le capitaine avec gaieté; Dunwoodie a-t-il réussi à vous faire haïr votre roi plus qu'il ne le hait lui-même?

— Dunwoodie ne hait personne, répondit Frances avec vivacité et en rougissant. D'ailleurs il vous aime, Henry, je n'en puis douter, car il me l'a dit et redit plus de cent fois.

— Oui, s'écria Henry; et, lui frappant la joue avec un sourire malin, vous a-t-il dit aussi, lui demanda-t-il en baissant la voix, qu'il aime encore davantage ma petite sœur Fanny?

— Quelle folie! dit Frances; et grace à ses soins la table fut bientôt desservie.

CHAPITRE III.

« C'était à l'époque où les champs étaient dépouillés des trésors de l'automne ; où les vents mugissans arrachaient les feuilles flétries ; à l'heure où un court crépuscule descendait lentement derrière le Lowmon, et amenait la nuit ; qu'un colporteur maigre, à visage mélancolique, sortant du tumulte de la cité, poursuivait son chemin solitaire. »

WILSON.

Un orage parti des montagnes qui bordent l'Hudson, et qui est amené par les vents de l'est, dure rarement moins de deux jours : aussi, quand les habitans des Sauterelles se rassemblèrent le lendemain pour déjeuner, la pluie battait avec force en ligne presque horizontale contre les fenêtres de la maison, et il était impossible qu'hommes ou animaux s'exposassent à la tempête. M. Harper arriva le dernier. Après avoir examiné l'état du temps, il témoigna son re-

gret à M. Wharton de se trouver dans la nécessité de recourir encore à son hospitalité. M. Wharton lui répondit avec politesse mais son inquiétude paternelle lui donna un air tout différent de la résignation de son hôte. Henry avait repris son déguisement fort à contre-cœur, mais par déférence pour les désirs de son père. Harper et lui se saluèrent en silence. Frances crut voir un sourire malin sur les lèvres du premier, quand il jeta les yeux sur son frère, en entrant dans la chambre ; mais ce sourire n'était que dans ses yeux, il ne paraissait pas avoir le pouvoir d'affecter les muscles de son visage, et il fit bientôt place à l'expression de bienveillance qui semblait le caractère habituel de sa physionomie. Les yeux de Frances se tournèrent un instant avec inquiétude sur son frère, et se reportant ensuite sur l'hôte inconnu de son père, ils rencontrèrent ceux de Harper, tandis qu'il s'acquittait envers elle, avec une grace toute particulière, d'une de ces petites politesses de table ; et le cœur de la jeune fille, qui avait commencé à palpiter avec violence, b

aussi modérément que pouvaient le permettre la jeunesse, la santé, et un naturel plein de vivacité. Tandis qu'on était encore à table, César entra, et ayant mis en silence un petit paquet à côté de son maître, il se plaça modestement derrière lui, une main appuyée sur le dossier de sa chaise, dans une attitude à demi-familière, mais profondément respectueuse.

— Qu'est-ce que cela, César? demanda M. Wharton en regardant le paquet avec une sorte d'inquiétude.

— Du tabac, maître; du bon tabac; Harvey Birch l'avoir apporté pour vous de New-York.

— Je ne me souviens pas de lui en avoir demandé, dit M. Wharton en jetant un coup d'œil à la dérobée sur Harper; mais puisqu'il l'a acheté pour moi, il est juste que je le lui paie.

M. Harper suspendit un instant son déjeuner pendant que le nègre parlait. Ses yeux se portèrent successivement sur le serviteur et sur le maître; mais il resta enveloppé dans sa réserve impénétrable.

Cette nouvelle parut faire plaisir à Sara. Elle se leva précipitamment, et dit à César de faire entrer Harvey Birch dans l'appartement ; mais, se rappelant aussitôt les égards dus à un étranger : — Si M. Harper, ajouta-t-elle, veut bien excuser la présence d'un marchand colporteur...

M. Harper n'exprima son consentement que par un mouvement de tête ; mais la bienveillance peinte sur tous ses traits était plus éloquente que n'aurait pu l'être la phrase la mieux arrondie, et Sara répéta son ordre avec une confiance dans la franchise de l'étranger, qui ne lui laissa aucun embarras.

Il y avait dans les embrasures des croisées de petits bancs en canne à demi cachés sous les amples plis de beaux rideaux de Damas qui avaient orné le salon de Queen-Street, et qui, ayant été transportés aux Sauterelles, annonçaient d'une manière agréable à l'œil les précautions qu'on avait prises contre l'approche de l'hiver. Le capitaine Wharton alla s'asseoir à l'extrémité d'un de ces bancs, de manière que le rideau le rendait

presque invisible, tandis que Frances s'empara de l'autre, avec un air de contrainte qui contrastait fortement avec sa franchise habituelle.

Harvey Birch avait été colporteur depuis sa première jeunesse. Il le disait, du moins, et les talens qu'il montrait dans l'exercice de cette profession, portaient à croire qu'il disait vrai. On le supposait né dans une des colonies situées à l'est, et d'après un air d'intelligence supérieure qu'on remarquait dans son vieux père, on pensait qu'ils avaient vu des jours plus heureux dans le pays de leur naissance. Quant au fils, rien ne semblait le distinguer des gens de sa classe que son adresse dans son métier, et le mystère qui couvrait toutes ses opérations. Il y avait alors dix ans qu'ils étaient arrivés tous deux dans cette vallée, et il y avaient acheté l'humble chaumière à la porte de laquelle M. Harper avait d'abord inutilement frappé. Ils y avaient vécu paisiblement, presque ignorés, et sans chercher à se faire connaître. Pendant qu'Harvey s'occupait de son négoce avec une activité infatigable, le père

cultivait son petit jardin et se suffisait à lui-même; l'ordre et la tranquillité qui régnaient chez eux leur avait attiré assez de considération dans le voisinage, pour déterminer une vierge de trente-cinq ans à entrer dans leur maison, pour s'y charger de tous les soins domestiques. Les roses qui avaient fleuri autrefois sur le visage de Katy Haynes s'étaient fanées depuis maintes années ; elle avait vu successivement toutes ses connaissances des deux sexes contracter une union qui lui paraissait fort désirable, sans espoir d'arriver jamais au même but, quand, avec ses vues particulières, elle entra dans la famille de Birch. Elle était propre, industrieuse, honnête, bonne ménagère ; mais d'une autre part, elle était bavarde, superstitieuse, égoïste et curieuse. A force de chercher avec persévérance toutes les occasions de satisfaire ce dernier penchant, elle n'avait pas encore vécu cinq ans dans cette famille, qu'elle se trouva en état de déclarer d'un air de triomphe qu'elle savait tout ce qui était arrivé au père et au fils pendant tout le cours de leur vie. Le fait

était pourtant que tout son savoir se réduisait à avoir appris, à force d'écouter aux portes, qu'un incendie les avait plongés dans l'indigence, et avait réduit à deux le nombre des individus qui composaient jadis cette famille. La moindre allusion à ce fatal événement donnait à la voix du père un tremblement dont le cœur même de Katy ne pouvait s'empêcher d'être ému. Mais nulle barrière ne suffit pour arrêter une curiosité sans délicatesse, et elle persista tellement à vouloir la satisfaire, que Harvey, en la menaçant de donner sa place à une femme qui avait quelques années de moins, l'avertit sérieusement qu'il y avait des bornes qu'il ne serait pas prudent à elle de passer. Depuis cette époque, sa curiosité avait été à la gêne, et quoiqu'elle ne négligeât jamais une seule occasion d'écouter, elle n'avait pu ajouter que bien peu de choses au trésor de ses connaissances. Il y avait pourtant un secret, et qui n'était pas sans intérêt pour elle-même, qu'elle était parvenue à découvrir ; et dès l'instant qu'elle eut fait cette découverte, elle dirigea tous ses efforts

vers l'accomplissement d'un projet inspiré par le double stimulant de l'amour et de la cupidité.

Harvey était dans l'habitude de rendre des visites fréquentes, mystérieuses et nocturnes à la cheminée de l'appartement qui servait de cuisine et de salle à manger. Katy épia ce qu'il y faisait, et profitant un jour de son absence et des occupations de son père, elle souleva une des pierres de l'âtre de la cheminée, et découvrit un pot de fer dans lequel brillait un métal qui manque rarement d'attendrir les cœurs les plus durs. Elle réussit à replacer la pierre de manière à ce qu'on ne pût s'apercevoir de la visite qu'elle avait rendue au trésor, et jamais elle n'osa se hasarder à lui en faire une seconde. Mais depuis ce moment le cœur de la vestale perdit son insensibilité, et rien ne s'opposa au bonheur d'Harvey que son manque d'observation.

La guerre n'apporta aucune interruption au trafic du colporteur. Les entraves qu'éprouvait le commerce régulier, étaient même une circonstance favorable pour le

rien. Il ne semblait occupé que d'un projet, celui de gagner de l'argent; pendant les deux premières années de l'insurrection, rien ne le troubla dans ses opérations, et le succès répondit à ses travaux. A cette époque des bruits fâcheux se répandirent sur son compte; une sorte de mystère qui couvrait tous ses mouvemens le rendit suspect aux autorités civiles, et elles jugèrent à propos d'examiner de près sa manière de vivre. Ses emprisonnemens, quoique fréquens, ne furent pas de longue durée, et les mesures prises contre lui par le pouvoir judiciaire lui parurent pleines de douceur comparativement aux persécutions que lui faisait endurer la justice militaire. Cependant Birch y survécut, et n'en continua pas moins son commerce; mais il fut obligé de mettre plus de réserve dans ses mouvemens; surtout quand il approchait des limites septentrionales du comté, c'est-à-dire du voisinage des lignes américaines. Ses visites aux Sauterelles étaient devenues moins fréquentes, et celles qu'il rendait à sa propre demeure si rares, que Katy, contra-

fiée dans ses projets, n'avait pu, dans la plénitude de son cœur, s'empêcher de s'en plaindre en répondant à Harper, comme nous l'avons rapporté plus haut.

Quelques instans après avoir reçu les ordres de sa jeune maîtresse, César introduisit dans l'appartement l'individu qui a été l'objet de la digression précédente. C'était un homme d'assez grande taille, maigre, mais nerveux et vigoureux. Il semblait plier sous le poids de la balle dont il était chargé, et cependant il la remuait avec la même facilité que si elle n'eût été remplie que de plumes. Ses yeux gris et enfoncés, doués d'une mobilité extraordinaire, semblaient, lorsqu'ils s'arrêtaient un moment sur la physionomie de ceux avec lesquels il conversait, lire jusqu'au fond de leur ame : ils possédaient pourtant deux expressions bien distinctes, et c'était en grande partie ce qui le caractérisait. Quand il s'occupait des affaires de son commerce, sa figure paraissait vive, active et intelligente au plus haut degré ; si la conversation roulait sur les affaires ordinaires de la vie, son air devenait

distrait et impatient; mais si par hasard la révolution et les colonies en étaient le sujet, il s'opérait en lui un changement total; toutes ses facultés étaient concentrées; il écoutait long-temps sans prononcer un seul mot, et alors il rompait le silence avec un ton de légèreté et de plaisanterie trop contraire à sa manière précédente, pour ne pas être affecté. Mais il ne parlait de la guerre que lorsqu'il lui était impossible de s'en défendre, et il n'était pas moins réservé sur tout ce qui concernait son père.

Un observateur superficiel aurait cru que la cupidité était sa passion dominante, et, tout bien considéré, Katy Haynes n'aurait pu trouver un sujet moins convenable pour l'exécution de ses projets. En entrant dans le salon, le colporteur se débarrassa de sa balle, qui, placée sur le plancher, s'élevait presque à la hauteur de ses épaules, et salua toute la famille avec une civilité modeste. Il adressa le même acte de politesse à M. Harper, mais en silence, et sans lever les yeux de dessus le tapis. Le rideau l'empêcha de faire attention au capitaine Wharton.

Sara ne lui laissa que très-peu de temps pour ces formalités d'usage, car elle commença sur-le-champ à faire la revue de l'intérieur de la balle, et pendant quelques minutes le colporteur et elle ne furent occupés qu'à faire voir le jour aux marchandises qu'elle contenait. Les tables, les chaises et les tapis furent bientôt couverts de soieries, de crêpes, de mousselines, de gants, et de tout ce qui compose le fond de commerce d'un marchand ambulant. César employait ses deux mains à tenir la balle ouverte, tandis qu'on en tirait les divers objets qui s'y trouvaient, et de temps en temps il se mêlait de diriger le goût de sa jeune maîtresse en l'invitant à admirer quelques parures qu'il croyait dignes de plus d'attention en proportion de ce que les couleurs en étaient plus tranchantes. Enfin Sara ayant choisi quelques objets dont les prix furent fixés à sa satisfaction, dit d'une voix enjouée :

— Mais vous ne nous avez appris aucunes nouvelles, Harvey. Lord Cornwallis a-t-il encore battu les rebelles?

Le colporteur pouvait n'avoir pas entendu

cette question, car il avait la tête enfoncée dans sa balle, et il en tira un paquet de dentelles très-fines, qu'il engagea les dames à examiner avec l'attention qu'elles méritaient. La tasse que miss Peyton était occupée à rincer lui échappa des mains, et Frances montra tout entier ce visage aimable dont elle n'avait laissé apercevoir jusqu'alors qu'un œil brillant de vivacité, et l'on vit ses joues ornées d'un coloris dont le damas aurait pu être jaloux.

La tante quitta son occupation, et Birch eut bientôt disposé d'une partie assez considérable de cette marchandise précieuse. L'éloge qu'on en faisait porta Frances à se montrer sans réserve, et elle se levait lentement pour quitter la fenêtre, quand Sara répéta sa question avec un air de triomphe causé par la satisfaction que lui procurait l'emplette qu'elle venait de faire, plutôt que par ses sentimens politiques. Sa jeune sœur reprit son siége dans l'embrasure de la croisée, et parut s'occuper à regarder le cours des nuages; et le colporteur, voyant qu'il ne pouvait se dispenser de répondre, dit avec une sorte d'hésitation :

— J'ai entendu dire là-bas que Tarleton a défait le général Sumpter près de la rivière du Tigre.

En ce moment le capitaine Wharton avança involontairement la tête dans la chambre entre les deux rideaux; et Frances, gardant le silence et respirant à peine, remarqua que les yeux tranquilles de M. Harper se fixaient sur le colporteur, par-dessus le livre qu'il feignait de lire, avec une expression qui annonçait qu'il écoutait avec un intérêt peu commun.

— En vérité! s'écria Sara d'un air de triomphe; Sumpter. — Qui est ce Sumpter? Je ne vous achèterai plus une épingle que vous ne m'ayez appris toutes les nouvelles. Elle continua à rire, et jeta sur la table une pièce de mousseline qu'elle examinait.

Le colporteur hésita un instant; il jeta un coup d'œil rapide sur Harper, qui avait toujours les yeux fixés sur lui d'un air expressif, et il se fit un changement total dans ses manières. S'approchant du feu, il débarrassa sa bouche, sans respect pour les chenets brillans de miss Peyton, d'une assez ample

provision de l'herbe de Virginie (1) et du superflu des sucs qu'il en avait exprimés; retournant alors près de ses marchandises, il dit d'un ton plus animé :

— Il demeure quelque part parmi les nègres, du côté du Sud.

— Lui pas plus nègre que vous, maître Birch, s'écria César avec vivacité; et il laissa tomber, avec un air d'humeur, la toile qui servait d'enveloppe aux marchandises.

— Silence, César, Silence! Ne pensez pas à cela en ce moment, dit Sara en cherchant à l'adoucir, et mourant d'impatience d'en apprendre davantage.

— Homme noir valoir autant qu'un blanc, miss Sally, continua l'Africain offensé, tant que lui se conduire bien.

— Et souvent beaucoup mieux, dit sa maîtresse. Mais qui est ce Sumpter, Harvey?

Une légère expression de gaieté maligne

---

(1) Le tabac. Ces détails, dont le goût français peut s'effaroucher, rappellent que M. Cooper fut marin avant que d'être auteur. — Ed.

se montra sur la physionomie du colporteur, tandis qu'il répondait : — Comme je vous le disais, il demeure dans le Sud, parmi les gens de couleur (1), (César reprit l'occupation qu'il avait abandonnée) et il a eu tout récemment une escarmouche avec ce colonel Tarleton.

— Dans laquelle il a été battu, dit Sara; c'est ce qui devait arriver.

— C'est du moins ce qu'on dit à Morrisania, ajouta le colporteur.

— Mais vous-même, qu'en dites-vous ? demanda M. Wharton en hésitant, et presque à demi-voix.

— Je ne puis que répéter ce que j'entends dire aux autres, répondit Harvey en présentant une pièce d'étoffe à Sara, qui ne voulut pas même y jeter les yeux, déterminée à en apprendre davantage avant de faire d'autres emplètes.

— On dit pourtant dans les plaines, con-

(1) Il y avait beaucoup plus d'esclaves dans les colonies du sud que dans celles du nord. — Ed.

tinua Harvey, après avoir jeté les yeux autour de la chambre, et les avoir laissés s'arrêter un instant sur Harper, qu'il n'y a eu de blessés, du côté des Américains, que Sumpter et une couple d'autres, et que les troupes régulières ont été taillées en pièces; car les miliciens s'étaient placés avantageusement dans une grange bâtie de troncs d'arbres.

— Cela n'est guère probable, dit Sara d'un ton dédaigneux. Ce n'est pourtant pas que je doute que les rebelles ne se soient cachés derrière des troncs d'arbres.

— Je crois, dit le colporteur d'un ton calme, en lui offrant de nouveau la pièce de soie, qu'il y a plus d'esprit à mettre un tronc d'arbre entre le fusil et soi, qu'à se mettre entre le fusil et un tronc d'arbre. L'œil de M. Harper retomba doucement sur son livre, et Frances se levant, s'approcha du colporteur en souriant, et lui demanda avec une affabilité qu'elle ne lui avait jamais montrée :

— Avez-vous encore des dentelles, M. Birch!

Il lui en montra sur-le-champ, et Frances en acheta à son tour. Elle fit donner un verre de liqueur au marchand, qui, après l'avoir remerciée, salua le maître de la maison et les trois dames, et le vida en buvant à leur santé.

— Ainsi l'on pense que le colonel Tarleton a eu l'avantage sur le général Sumpter, dit M. Wharton en examinant les fragmens de la tasse cassée par l'empressement de sa belle-sœur.

— Je crois qu'on le pense ainsi à Morrisania, répondit Birch.

— Savez-vous quelques autres nouvelles, l'ami? demanda le capitaine Wharton, se hasardant de nouveau à avancer la tête entre les deux rideaux.

— Avez-vous entendu dire que le major André a été pendu? lui répondit Harvey en appuyant sur ces mots.

Quelques regards expressifs furent échangés entre le capitaine et le colporteur, et Harvey ajouta avec un ton d'indifférence :

— Cinq semaines sont déjà passées depuis cet événement.

— Cette exécution fait-elle beaucoup de bruit? demanda le père en examinant si les fragmens de la tasse cassée pouvaient se rejoindre.

— Vous savez qu'on ne peut empêcher les gens de parler, répondit le colporteur en continuant à montrer ses marchandises aux trois dames.

— Est-il probable que quelque mouvement des armées rende les routes dangereuses pour un voyageur? demanda M. Harper, les yeux fixés sur Harvey, d'un air qui annonçait qu'il attendait une réponse.

A cette question, Birch laissa tomber quelques paquets de rubans qu'il tenait en main; l'expression de sa physionomie changea tout à coup, et au lieu de répondre avec cet air d'insouciance qu'il avait affecté jusqu'alors, il prit un ton grave qui semblait vouloir faire entendre beaucoup plus que ce qu'il osait dire.

— Il y a quelque temps, dit-il, que la cavalerie régulière est en campagne, et, en passant près de leurs quartiers, j'ai vu les soldats de Delancey nettoyer leurs armes;

et *il* ne serait pas étonnant qu'ils sentissent bientôt la piste, car la cavalerie de la Virginie est entrée dans le comté.

— Est-elle en grande force? demanda Wharton avec inquiétude, en cessant de s'occuper de la tasse cassée.

— Je ne l'ai pas comptée, répondit le colporteur en continuant ses opérations commerciales.

Frances fut la seule qui remarquât le changement que venaient de subir les manières de Birch, et se tournant vers Harper, elle le vit les yeux fixés sur son livre. Elle prit une pièce de ruban, la remit sur la table, la reprit encore, et se courbant sur les marchandises, au point que les boucles de ses beaux cheveux lui couvraient le visage, elle dit avec une rougeur dont on ne pouvait s'apercevoir qu'à son cou :

— Je croyais que la cavalerie du Sud avait marché vers la Delaware.

— Cela est possible, répondit Harvey; j'ai passé à quelque distance de ce fleuve.

César avait alors choisi une pièce de calicot où le jaune et le rouge tranchaient for-

tement sur un fond blanc, et après l'avoir admirée quelques instans, il la remit sur la table, et dit en soupirant :

— Etre bien joli ce calicot, miss Sara!

— Oui, cela ferait une jolie robe pour votre femme, César.

— Ah! miss Sara! faire danser de joie le cœur de vieille Dina! être si joli ce calicot!

— Oui, dit le colporteur d'un ton goguenard, cela ferait paraître Dina comme un arc-en-ciel.

César avait toujours les yeux fixés sur Sara, qui, se mettant à sourire, demanda à Harvey le prix du calicot.

— C'est selon, répondit-il.

— Comment, c'est selon! dit Sara avec surprise.

— Sans doute, reprit Birch, suivant les pratiques que je trouve : mais pour mon amie Dina, ce ne sera que quatre shillings.

— C'est trop cher, dit Sara en cherchant d'autres marchandises pour elle.

— Etre un prix monstrueux! s'écria César en laissant encore échapper de ses mains les bords de la balle.

— Eh bien, dit Harvey, nous le rabattrons à trois, si vous l'aimez mieux.

— Sans doute, moi l'aimer mieux, dit le nègre d'un air joyeux, en reprenant les bords de la balle ; miss Sara aimer mieux trois shillings quand elle donner, et quatre shillings quand elle recevoir.

Le marché fut conclu sur-le-champ ; mais, en mesurant l'étoffe, on vit qu'il s'en fallait quelque chose que le coupon n'eût les dix yards (1) qu'on savait être nécessaires pour la dimension de Dina. Cependant, à force de tirer l'étoffe d'un bras vigoureux, le colporteur qui était expérimenté parvint à y trouver la mesure requise, mais il eut assez de conscience pour y ajouter gratuitement un ruban assorti aux couleurs brillantes du calicot, et César partit à la hâte pour aller annoncer cette bonne nouvelle à sa vieille Dina.

Pendant qu'on s'occupait de cette emplète, le capitaine Wharton s'était avancé

(1) Dix aunes d'Angleterre

entre les deux rideaux, de manière à se mettre tout-à-fait en vue, et il demanda alors au colporteur, qui commençait à faire sa balle, quand il avait quitté New-York.

— Ce matin, à la pointe du jour, répondit Birch.

— Il n'y a pas plus long-temps! s'écria le capitaine avec un ton de surprise; mais, se remettant sur ses gardes, il ajouta d'un air plus indifférent : — Comment avez-vous pu passer les piquets!

— Je les ai passés, répondit Harvey avec une froideur laconique,

—Vous devez maintenant être bien connu des officiers de l'armée anglaise, dit Sara.

— J'en connais quelques-uns de vue, répondit le colporteur, et, promenant ses yeux autour de la salle, il les arrêta d'abord sur le capitaine, et ensuite sur M. Harper.

M. Wharton avait écouté successivement avec attention tous ceux qui venaient de parler, et il avait si bien perdu toute affectation d'indifférence, qu'il avait brisé les fragmens de la tasse de porcelaine qu'il avait si long-temps examinés pour voir si

l'on pouvait les raccommoder. Voyant le colporteur serrer le dernier nœud de sa balle, il dit avec assez de vivavité :

— Allons-nous donc encore être inquiétés par les ennemis ?

— Qui appelez-vous les ennemis ? demanda Harvey Birch en se redressant et jetant sur M. Wharton un coup d'œil qui lui fit baisser les yeux d'un air confus.

— Tous ceux qui troublent notre paix sont nos ennemis, dit miss Pevton, remarquant que son beau-frère était hors d'état de parler, mais les troupes sont-elles sorties de leurs cantonnemens ?

— Il est probable qu'elles en sortiront bientôt, répondit le colporteur en levant sa balle et en faisant ses préparatifs de départ.

— Et les Américains, continua miss Peyton avec douceur, sont-ils en campagne ?

— L'arrivée de César et de sa vieille et fidèle compagne, dont les yeux pétillaient de joie, évita à Birch l'embarras d'une réponse.

César appartenait à un classe de nègres

qui devient plus rare de jour en jour. On ne voit plus guère aujourd'hui de ces vieux serviteurs qui, nés, ou du moins élevés dans la maison de leurs maîtres, identifiaient leurs intérêts avec ceux des individus que leur destin les obligeait à servir. Elle a fait place à cette race de vagabonds qu'on a vus s'élever depuis une trentaine d'années, et qui rôdent dans tout le pays, sans attachement pour personne et sans être retenus par aucuns principes; car c'est un des fléaux de l'esclavage, que ceux qui en ont été les victimes deviennent incapables d'acquérir les qualités propres à l'homme libre. L'âge avait donné aux cheveux courts et crépus de César une teinte grisâtre qui ajoutait beaucoup à son air vénérable. L'usage du peigne, long-temps et souvent répété, avait redressé les cheveux de son front au point qu'ils se tenaient roides et droits sur sa tête, ce qui semblait ajouter au moins deux pouces à sa taille. Son teint, d'un noir éclatant dans sa jeunesse, avait perdu tout son lustre et était devenu d'un brun foncé. Ses yeux, placés à une distance formidable l'un de l'autre,

étaient petits, mais caractérisés par une expression de bonne humeur, qui n'était interrompue que par de courts accès de pétulance qu'on excusait dans un ancien serviteur; mais en ce moment, ils étaient animés par la joie la plus vive. Son nez ne manquait de rien de ce qui constitue le sens de l'odorat, mais il avait assez de modestie pour ne pas se mettre en avant, et ses larges narines n'incommodaient jamais ceux dont il approchait. Sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, n'était supportable qu'à cause des deux rangs de perles qui s'y trouvaient. Sa taille était petite, et nous aurions dit carrée, si les lignes courbes et anguleuses qu'on y remarquait, n'eussent été un obstacle invincible à toute symétrie géométrique. Ses bras, longs et nerveux, se terminaient par deux mains amaigries, qui offraient d'un côté un gris noirâtre, et de l'autre un rouge passé. Mais c'était dans ses jambes que la nature s'était montrée surtout fantasque. La matière n'y manquait pas, mais elle n'avait pas été employée judicieusement. Les mollets en étaient placés, non par derrière, non pas

devant, mais de côté, et si près du genou, qu'on pouvait douter qu'il eût le libre usage de cette articulation. Quant au pied, en le considérant comme la base sur laquelle le corps doit s'appuyer, César n'avait pas lieu de se plaindre, si ce n'est que la jambe était placée si près du centre qu'on aurait pu mettre en question s'il ne marchait pas à reculons. Au surplus, quelques défauts qu'un statuaire eût pu découvrir dans sa conformation, le cœur de César était sans doute bien placé, et d'une dimension convenable (1).

Il venait avec sa vieille compagne offrir un tribut de remercîmens à miss Sara, qui les reçut avec bonté, en faisant des complimens au mari sur son goût, et en assurant la femme que cette étoffe lui irait à merveille. Frances s'approcha de Dina, qui avait été sa nourrice, prit sa main ridée et desséchée

(1) L'auteur a voulu ici peindre un nègre au grotesque; car il y a aussi le beau idéal du nègre, comme par exemple dans le monument funèbre de Fox à Westminster-Abbey. — Ed.

entre les siennes, et lui dit avec un sourire qui répondait parfaitement à l'air de plaisir du nègre et de sa femme, qu'elle voulait se charger elle-même de lui faire sa robe, offre qui fut acceptée avec de nouvelles expressions de reconnaissance.

Le colporteur sortit. César et sa femme le suivirent, et, pendant que le vieux nègre fermait la porte, on l'entendit faire le soliloque suivant; — Bonne petite maîtresse! miss Frances avoir bien soin de son vieux père!et vouloir encore faire la robe de Dina. On ne peut savoir ce qu'il dit ensuite, mais le son de sa voix se faisait encore entendre après qu'il eût fermé la porte, quoiqu'il ne fût plus possible de distinguer ses paroles.

M. Harper avait laissé tomber son livre sur ses genoux, pour donner toute son attention à cette petite scène, et Frances jouit d'une double satisfaction en voyant un sourire d'approbation sur des traits qui, tout en annonçant l'habitude de la méditation et de la réflexion, offraient l'expression de tous les sentimens les plus honorables du cœur humain.

CHAPITRE IV.

« Ce sont les traits, le regard, le son de voix, le port de ce lord étranger. Sa taille mâle, hardie et élevée, semble la tour d'un château, quoique les proportions en soient si heureuses qu'il déploie avec aisance toute la force d'un géant. Le temps et la guerre ont laissé des traces sur ce visage majestueux; mais quelle dignité dans ses yeux! C'est à lui que j'aurais recours en humble suppliant, au milieu des chagrins, des dangers, des injustices, et j'aurais la confiance d'être consolé, protégé, vengé; mais si j'étais coupable, je craindrais son regard plus que la sentence qui prononcerait mon trépas. — Il suffit, s'écria la princesse; c'est l'espérance, la joie, l'orgueil de l'Ecosse. »

Sir Walter Scott. *Le Lord des îles.*

Un profond silence régna quelques momens après le départ du colporteur. M. Wharton en avait assez appris pour éprouver de nouvelles inquiétudes relativement à

son fils. Le capitaine désirait de tout son cœur que M. Harper fût partout ailleurs qu'à la place qu'il occupait en ce moment avec un calme en apparence si parfait. Miss Peyton préparait le déjeuner avec l'air de complaisance qui lui était naturel, et qu'augmentait peut-être un peu de satisfaction intérieure provenant de l'emplette qu'elle venait de faire d'une bonne partie des dentelles du colporteur. Sara examinait et rangeait les marchandises qu'elle venait d'acheter, et Frances l'aidait complaisamment sans songer à ses propres emplettes. L'étranger rompit le silence tout à coup.

— Si c'est à cause de moi, dit-il, que le capitaine Wharton conserve son déguisement, je l'engage à bannir toute crainte et à se détromper. Quand j'aurais eu quelques motifs pour le trahir, ils seraient sans force dans les circonstances présentes.

Frances tomba sur sa chaise, pâle et interdite. La théière que miss Peyton levait lui échappa des mains; Sara resta muette de surprise, sans penser davantage aux marchandises étalées sur ses genoux; M. Whar-

ton resta comme stupéfait; mais le capitaine, après avoir hésité un instant par suite de son étonnement, s'élança au milieu de la chambre, et jeta loin de lui tout ce qui servait à le déguiser.

— Je vous crois, s'écria-t-il, je vous crois de toute mon ame, et au diable le déguisement! Mais comment se fait-il que vous m'ayez reconnu?

— Vous avez si bonne mine sous vos propres traits, capitaine, dit Harper avec un léger sourire, que je vous engage à ne jamais les cacher. En supposant que je n'aie pas eu d'autres moyens pour vous reconnaître, croyez-vous que ceci n'ait pas été suffisant pour vous découvrir? Et en même temps il lui montra un portrait suspendu sur la boiserie représentant un officier anglais en uniforme.

— Je m'étais flatté, dit Henry en riant, que j'avais meilleure mine sur cette toile que sous mon déguisement. Il faut que vous soyez bon observateur, Monsieur.

— La nécessité m'y a contraint, répondit Harper en se levant.

Il s'avança vers la porte, quand Frances,

se précipitant au-devant de lui, lui saisit une main, la serra entre les siennes, et lui dit avec l'accent de la nature, les joues couvertes du plus vif incarnat : Vous ne trahirez pas mon frère ! il est impossible que vous le trahissiez ?

Harper s'arrêta, resta un moment les yeux fixés sur l'aimable jeune fille, avec un air d'admiration, et, appuyant une main sur son cœur, il lui dit d'un ton solennel : Je ne le dois, ne le veux, ni ne *le* puis. Etendant alors une main sur la tête de Frances, il ajouta : — Si la bénédiction d'un étranger est de quelque prix à vos yeux, recevez-la, mon enfant. Et, saluant toute la compagnie, il se retira dans son appartement.

Le peu de paroles que venait de prononcer M. Harper, le ton et la manière qui les avaient accompagnées, firent une impression profonde sur tous ceux qui avaient été témoins de cette scène, et tous, à l'exception du père, en éprouvèrent un grand soulagement. On trouva quelques anciens vêtemens du capitaine, qu'on avait apportés de la ville quand la famille l'avait quittée, et le jeune

Wharton, enchanté d'être délivré de toute contrainte, commença enfin à jouir du plaisir qu'il s'était promis, en s'exposant à tant de dangers pour faire cette visite à son père et à ses sœurs. M. Wharton s'étant retiré pour vaquer à ses occupations ordinaires, les trois dames et le jeune homme restèrent à jouir pendant une heure du plaisir d'une conversation sans contrainte, sans penser un instant qu'ils pussent avoir à craindre aucun danger. La ville de New-York et les connaissances qu'on y avait ne furent pas long-temps négligées, car miss Peyton, qui n'avait jamais oublié les heures agréables qu'elle y avait passées, demanda bientôt, entre autres choses, à son neveu, des nouvelles du colonel Wellmere.

— Oh! dit le capitaine avec gaieté, il est encore dans cette ville, aussi galant et aussi recherché que jamais.

Quand bien même l'amour n'existerait pas dans le cœur d'une femme, il est rare qu'elle entende, sans rougir, nommer un homme qu'elle pourrait aimer, et dont le nom a été joint au sien par les bruits du jour et les ca-

quets de société. Telle avait été la situation dans laquelle Sara s'était trouvée à New-York, et elle baissa les yeux vers le tapis, avec un sourire qui, aidé par la rougeur qui lui couvrait les joues, ne lui faisait rien perdre de ses charmes.

Le capitaine Wharton ne fit pas attention à l'espèce d'embarras que sa sœur éprouvait. — Il est quelquefois mélancolique, continua-t-il, et nous lui disons qu'il faut qu'il soit amoureux. Sara leva les yeux sur son frère, et elle les tournait sur le reste de la compagnie quand elle rencontra ceux de Frances, qui s'écria en riant de tout son cœur : — Le pauvre homme ! est-il au désespoir ?

— Je ne le crois pas, répondit le capitaine ; quel motif aurait pour se désespérer le fils aîné d'un homme riche, qui est jeune, bien fait et colonel?

— Ce sont de puissantes raisons pour réussir, dit Sara en s'efforçant de rire ; et surtout la dernière.

— Permettez-moi de vous dire, répliqua Henry gravement, qu'une place de lieute-

nant-colonel dans les gardes a bien son mérite.

—Oh ! le colonel Wellmere est un homme parfait ! dit Frances avec un sourire ironique.

— On sait fort bien, ma sœur, répliqua Sara avec un mouvement d'humeur, que le colonel n'a jamais eu le bonheur de vous plaire. Vous le trouvez trop loyal, trop fidèle à son roi.

—Henry l'est-il moins? demanda Frances avec douceur en prenant la main de son frère.

— Allons, allons, s'écria miss Peyton, point de différence d'opinion sur le colonel : je vous déclare que c'est un de mes favoris.

—Frances aime mieux les majors, dit Henry avec un sourire malin, en attirant sa sœur sur ses genoux.

— Quelle folie! s'écria Frances en rougissant et en cherchant à lui échapper.

— Ce qui me surprend, continua le capitaine, c'est que Dunwoodie, en délivrant mon père de captivité, n'ait pas cherché à retenir Frances dans le camp des rebelles.

— Cela aurait pu mettre sa propre liberté en danger, dit Frances avec un sourire malin, en se rasseyant sur sa chaise ; vous savez que c'est pour la liberté que combat le major Dunwoodie.

— La liberté ! répéta Sara ; jolie liberté que celle qui donne cinquante maîtres au lieu d'un seul !

— Le privilége de changer de maîtres est du moins une liberté, dit Frances avec un air de bonne humeur.

— Et c'est un privilége dont les dames aiment quelquefois à jouir, ajouta le capitaine.

— Je crois que nous aimons à choisir ceux qui doivent être nos maîtres, dit Frances, toujours sur le ton de la plaisanterie ; n'est-il pas vrai, ma tante?

— Moi ! s'écria miss Peyton ; et comment le saurais-je, ma chère enfant ! il faut vous adresser à d'autres, si vous voulez vous instruire sur ce sujet.

— Ah ! s'écria Frances en regardant sa tante avec un air espiègle, vous voudriez nous faire croire que vous n'avez jamais été jeune. Mais

que faut-il que je pense de tout ce que j'ai entendu dire de la jolie miss Jeannette Peyton?

— Sornettes, ma chère, sornettes, dit la tante en cherchant à réprimer un sourire; vous imaginez-vous devoir croire tout ce que vous entendez dire?

— Vous appelez cela des sornettes! s'écria le capitaine avec gaieté. Encore à présent le général Montrose porte la santé de miss Peyton; il n'y a pas huit jours que j'en ai été témoin à la table de sir Henry.

—Vous ne valez pas mieux que votre sœur, Henry, répliqua la tante, et pour couper court à toutes ces folies, il faut que je vous fasse voir mes étoffes fabriquées dans le pays: elles feront contraste avec toutes les belles choses que Birch vient de nous montrer.

Les jeunes gens se levèrent pour suivre leur tante, satisfaits l'un de l'autre, et en paix avec tout l'univers. En montant l'escalier qui conduisait à la chambre où étaient déposées les étoffes dont elle venait de parler, miss Peyton saisit pourtant une occasion

pour demander à son neveu si le général Montrose souffrait encore autant de la goutte que lorsqu'elle l'avait connu.

C'est une découverte pénible que nous faisons en avançant dans la vie, que nul de nous n'est exempt de faiblesses. Quand le cœur est neuf encore, et que l'avenir s'offre à nos yeux sans aucune de ces taches dont l'expérience viendra le souiller, tous nos sentimens ont un caractère de sainteté. Nous aimons à supposer à nos amis naturels toutes les qualités auxquelles nous aspirons nous-mêmes, et toutes les vertus que nous avons appris à révérer. La confiance avec laquelle nous accordons notre estime, semble faire partie de notre nature, et l'affection qui nous unit à tout ce qui nous tient par les liens du sang, a une pureté qu'on peut rarement espérer de voir conserver tout son éclat pendant le cours de la vie. La famille de M. Wharton continua à jouir, pendant tout le reste de cette journée, d'un bonheur qu'elle n'avait pas connu depuis long-temps, et qui naissait, du moins dans les plus jeunes de ses membres, des délices d'une affec-

tion pleine de confiance, et de la réciprocité des sentimens les plus intéressés.

M. Harper ne reparut qu'à l'heure du dîner, et dès que le repas fut terminé, il se retira dans sa chambre, sous prétexte de quelques affaires. Malgré la confiance qu'avaient inspirée ses manières, son absence fut un soulagement pour la famille; car la visite du capitaine Wharton ne pouvait durer que quelques jours, tant parce que son congé était limité, qu'à cause du danger qu'il courait d'être découvert.

Cependant le plaisir de se revoir l'emporta sur la crainte. Une ou deux fois, pendant la journée, M. Wharton avait encore témoigné des doutes sur le caractère de son hôte inconnu, et des craintes qu'il ne donnât des informations qui pussent faire découvrir son fils. Mais tous ses enfans repoussèrent vivement cette idée, et Sara même s'unit à son frère et à sa sœur pour plaider avec chaleur en faveur de la sincérité, de l'air de franchise et de candeur de M. Harper.

—De telles apparences sont souvent trompeuses, mes enfans, dit le père avec un ton

de découragement. Quand on voit des hommes comme le major André se prêter à la fausseté, il est inutile de raisonner d'après les qualités d'un individu, et surtout d'après celles qui sont extérieures.

— A la fausseté ! s'écria son fils avec vivacité; vous oubliez, mon père, que le major André servait son roi, et que les usages de la guerre justifient sa conduite.

— Et les usages de la guerre ne justifient-ils pas aussi sa mort, mon frère ? demanda Frances d'une voix émue, ne voulant pas abandonner ce qu'elle regardait comme la cause de son pays, et ne pouvant en même temps résister à l'influence de sa sensibilité.

— Non sans doute, s'écria le jeune homme en se levant avec précipitation, et en se promenant à grands pas. Frances, vous me transportez d'indignation. Si mon destin me faisait tomber en ce moment entre les mains des rebelles, vous excuseriez ma sentence de mort; — vous applaudiriez peut-être à la cruauté de Washington.

— Henry ! s'écria Frances d'un ton solen-

nel, mais tremblante et pâle comme la mort, vous connaissez bien peu mon cœur.

— Pardon, ma sœur, ma chère Fanny! s'écria le jeune homme repentant en la pressant contre son cœur, et en essuyant avec ses lèvres les larmes qui coulaient de ses yeux.

— J'ai été folle de prendre à la lettre quelques mots prononcés à la hâte, dit Frances en se dégageant de ses bras, et en levant sur lui avec un sourire ses yeux encore humides; mais les reproches de ceux que nous aimons sont bien cruels, Henry, surtout quand nous croyons... quand nous sentons... et... — les couleurs reparurent sur ses joues lorsqu'elle ajouta en baissant la voix, et les yeux fixés sur le tapis, — que nous ne les méritons pas.

Miss Peyton quitta sa chaise pour aller s'asseoir près de Frances, et elle lui dit, en lui prenant la main avec bonté : — Il ne faut pas que l'impétuosité de votre frère vous affecte à ce point. Vous savez, et personne ne l'ignore, ajouta-t-elle en souriant, que les jeunes gens sont ingouvernables.

— Et d'après ma conduite, vous pourriez ajouter cruels, dit le capitaine en s'asseyant de l'autre côté de sa sœur; mais quand il est question de la mort d'André, nous sommes tous d'une susceptibilité qui ne connaît pas de bornes. Vous ne l'avez pas connu? C'était l'homme le plus brave, le plus accompli, le plus estimable. Frances sourit faiblement en secouant la tête, mais ne répondit rien. Son frère, remarquant sur sa physionomie des signes d'incrédulité, ajouta : — Vous en doutez? sa mort vous paraît juste?

— Je ne doute pas de ses bonnes qualités, répondit Frances avec douceur, je ne doute pas qu'il ne méritât un destin plus heureux; mais je doute que Washington se fût permis un acte illégal. Je connais peu les usages de la guerre, je ne désire pas les connaître mieux; mais quel espoir de succès pourraient avoir les Américains dans cette contestation, s'ils consentaient que tous les principes établis depuis long-temps ne profitassent qu'aux Anglais?

— Mais pourquoi cette contestation?

s'écria Sara avec impatience. D'ailleurs, ce sont des rebelles; donc tous leurs actes sont illégaux.

— Les femmes, dit Henry, ne sont que des miroirs qui réfléchissent les objets que leur imagination leur présente. Je vois en Frances les traits du major Dunwoodie, et en Sara, je reconnais ceux du...

— Du colonel Wellmere, ajouta Frances, riant et rougissant. Quant à moi, j'avoue que je dois au major l'idée que je viens d'exprimer; n'est-il pas vrai, ma tante?

— Je crois, répondit miss Peyton, qu'il y avait quelque chose de semblable dans la dernière lettre qu'il m'a écrite.

— Je ne l'ai pas oublié, continua Frances, et je vois que Sara se souvient aussi des savantes dissertations du colonel Wellmere.

— Je me flatte que je me souviendrai toujours des principes de la justice et de la loyauté, répliqua Sara en se levant pour s'éloigner du feu; comme si une trop grande chaleur eût appelé sur ses joues le carmin dont elles étaient couvertes.

Il n'arriva rien d'important pendant le

reste du jour; mais dans la soirée, César rapporta qu'il avait entendu des voix causant d'un ton très-bas dans la chambre de M. Harper. L'appartement occupé par le voyageur était situé dans une des deux petites ailes à l'extrémité de la maison, et il paraît que César avait établi un système régulier d'espionnage, pour veiller à la sûreté de son jeune maître. Cette nouvelle répandit quelque alarme dans la famille de M. Wharton; mais l'arrivée de M. Harper avec son air de bienveillance et de sincérité, malgré sa réserve habituelle, bannit bientôt le soupçon de tous les cœurs, à l'exception de celui de M. Wharton. Ses enfans et sa sœur crurent que César s'était trompé, et la soirée se passa sans autre sujet d'inquiétude.

Dans la soirée du lendemain, comme on venait de se réunir pour prendre le thé que miss Peyton préparait dans la salle à manger, un changement s'opéra dans l'atmosphère. Les légers nuages qu'on voyait flotter à peu de distance sur la cime des montagnes commencèrent à courir vers l'est avec une rapidité surprenante. La pluie conti-

nuait à battre avec une force incroyable contre les fenêtres de la maison donnant sur le levant, et le ciel était sombre du côté de l'ouest. Frances regardait cette scène avec le désir naturel à la jeunesse de voir se terminer une détention de deux jours, quand tout à coup l'orage se calma, comme par un effet magique. Les vents impétueux s'étaient tus, la pluie avait cessé, et elle vit avec transport un rayon de soleil briller sur un bois voisin. Les feuilles humides, empreintes des belles teintes d'octobre, réfléchissaient toute la magnificence d'un automne d'Amérique. La famille courut à l'instant sur une grande terrasse donnant sur le sud. L'air était doux, frais et embaumé. Du côté de l'est on voyait encore accumulés d'épais nuages semblables aux masses d'une armée qui se retire en bon ordre après une défaite. Des vapeurs condensées, partant de derrière une colline située à quelque distance des Sauterelles, se précipitaient encore vers l'orient avec une rapidité étonnante; mais à l'ouest le soleil brillant dans toute sa splendeur, et parait la verdure d'un nouvel

effet. De tels momens n'appartiennent qu'au climat de l'Amérique, et l'on en jouit d'autant mieux que le contraste est plus rapide, et qu'on éprouve plus de plaisir en échappant à la fureur des élémens déchaînés pour retrouver la tranquillité d'une soirée paisible, et un air aussi doux et aussi frais que celui des plus belles matinées de juin.

— Quelle scène magnifique! dit Harper à demi-voix, oubliant un instant qu'il n'était pas seul. Quel grand et sublime spectacle! Puissent se terminer ainsi les cruels débats qui déchirent ma patrie! Puisse un soir de gloire et de bonheur succéder à un jour de souffrances et de calamité!

Frances, qui était près de lui, fut la seule qui l'entendit; jetant sur lui un regard à la dérobée, elle le vit la tête nue et les yeux élevés vers le ciel. Ses traits n'offraient plus cette expression paisible et presque mélancolique qui leur était habituelle; ils semblaient animés par le feu de l'enthousiasme, et un léger coloris était répandu sur ses traits pâles.

— Un tel homme ne peut nous trahir,

pensa-t-elle ; de pareils sentimens ne peuvent appartenir qu'à un être vertueux.

Chacun se livrait encore à ses réflexions silencieuses, quand on vit venir Harvey Birch, qui avait profité du premier rayon du soleil pour se rendre aux Sauterelles. Il arriva, luttant contre le vent, qui soufflait encore avec force, le dos courbé, la tête en avant, les bras faisant le balancier de chaque côté; il marchait du pas qui lui était ordinaire, du pas leste et allongé d'un marchand qui craint de perdre l'occasion de vendre en arrivant trop tard.

— Voilà une belle soirée, dit-il en saluant la compagnie sans lever les yeux, une soirée bien douce, bien agréable pour la saison.

M. Wharton convint de la vérité de cette remarque et lui demanda avec bonté comment se portait son père.

Harvey entendit la question et garda le silence. Mais M. Wharton la lui ayant faite une seconde fois, il lui répondit d'une voix entrecoupée par un léger tremblement : — Il s'en va grand train. Que faire contre l'âge et le chagrin ?

Une larme brilla dans ses yeux pendant qu'il prononçait ces paroles; il se détourna pour l'essuyer avec sa main; mais ce mouvement de sensibilité n'avait pas échappé à Frances, qui sentit, pour la seconde fois, que le colporteur s'élevait dans son estime plus qu'il ne l'avait encore fait jusqu'alors.

La vallée dans laquelle se trouvait l'habitation dite des Sauterelles s'étendait du nord-ouest au sud-est, et la maison étant située à mi-côte d'une colline, une percée pratiquée en face de la terrasse, entre une montagne et des bois, laissait apercevoir la mer dans le lointain. Les vagues, qui naguère venaient se briser avec fureur sur la côte, n'offraient plus que de ces ondulations régulières qui succèdent à une tempête, et un vent doux et léger, soufflant du sud-ouest, contribuait à calmer ce reste d'agitation. Quelques points noirs pouvaient se remarquer sur la surface des ondes, quand une vague les élevait au-dessus du niveau des autres; mais ils disparaissaient quand les flots qui les soutenaient s'abaissaient, et ne redevenaient visibles que quelques instans après. Personne n'y fit at-

tention, excepté le colporteur. Il s'était assis sur la terrasse, à quelque distance de M. Harper, et semblait avoir oublié le motif de sa visite. Cependant, ses yeux toujours en mouvement aperçurent bientôt le spectacle que nous venons de décrire, et il se leva avec vivacité, regardant du côté de la mer. Il se débarrassa de la chique qu'il avait dans la bouche, changea de place, jeta rapidement un regard d'inquiétude sur M. Harper, et dit d'un ton expressif :

— Il faut que les troupes royales soient en marche.

— Qui peut vous le faire croire ? demanda le capitaine Wharton. Dieu le veuille, au surplus ! Je ne serai pas fâché d'avoir leur escorte.

— Ces dix grandes barques n'avanceraient pas si vite, répondit Birch, si elles n'avaient un équipage plus nombreux que de coutume.

— Mais n'est-il pas possible, dit M. Wharton d'un ton d'alarme, que ce soit une division des... des Américains ?

— Cela m'a l'air d'être des troupes roya-

les, répéta le colporteur, en appuyant sur ces derniers mots.

— Comment, l'air ! répéta Henry ; on ne peut distinguer que quelques points noirs.

Harvey ne répondit pas à cette observation ; et semblant se parler à lui-même : — Je vois ce que c'est, dit-il ; ils sont partis avant l'orage, ils ont passé deux jours dans l'île ; la cavalerie de Virginie est en marche ; on ne tardera pas à se battre dans les environs.

Tout en parlant ainsi, il jetait de temps en temps un coup d'œil sur Harper, qui semblait à peine l'écouter, et qui, sans montrer la moindre émotion, jouissait avec calme et plaisir du changement de l'atmosphère.

Cependant, lorsque Birch eut cessé de parler, Harper se tourna vers son hôte, et lui dit que, ses affaires n'admettant aucun délai inutile, il profiterait de cette belle soirée pour avancer de quelques milles. M. Wharton lui exprima tout le regret qu'il éprouvait d'être sitôt privé de sa société ; mais il connaissait trop bien ses devoirs pour ne pas se prêter au désir qu'avait son hôte

de partir, il donna sur-le-champ les ordres nécessaires à ce sujet.

Cependant l'inquiétude du colporteur augmentait d'une manière qui paraissait inexplicable. Ses yeux se portaient à chaque instant vers l'extrémité de la vallée, comme s'il se fût attendu à quelque interruption de ce côté. Enfin César parut, amenant le noble animal qui devait porter le voyageur, et le colporteur s'empressa de l'aider à en serrer la sangle, et à attacher solidement sur sa croupe une valise et un manteau bleu.

Tous les préparatifs du départ étant terminés, M. Harper fit ses adieux à ses hôtes. Il prit congé de Sara et de sa tante avec aisance et politesse, mais quand il s'approcha de Frances, il s'arrêta un instant; son visage prit une expression de bienveillance plus qu'ordinaire; ses yeux répétèrent la bénédiction que sa bouche avait déjà prononcée, et la jeune fille sentit la chaleur monter à ses joues et son cœur battre avec plus de rapidité que de coutume, quand il lui adressa ses adieux. Il y eut un échange de politesses réciproques entre le voyageur et

son hôte; mais en offrant sa main avec un air de franchise au capitaine Wharton, il lui dit d'un ton solennel :

— La démarche que vous avez faite n'est pas sans danger; il peut en résulter des conséquences très-désagréables pour vous; mais en ce cas, il est possible que je trouve l'occasion de prouver ma reconnaissance de l'accueil que j'ai reçu dans votre famille.

— Sûrement, Monsieur, s'écria le père, ne songeant plus qu'au danger que pouvait courir son fils, vous garderez le secret sur une découverte que vous ne devez qu'à l'hospitalité que je vous ai accordée.

Harper, fronçant le sourcil, se tourna avec vivacité vers M. Wharton; mais déjà le calme était revenu sur son front, et il lui répondit avec douceur :

Je n'ai rien appris dans votre famille que je ne connusse auparavant, Monsieur; mais il peut être heureux pour votre fils que j'aie été instruit de sa visite ici et des motifs qui l'ont occasionnée.

Il salua toute la compagnie, et sans faire attention au colporteur autrement que pour

le remercier de son attention, il monta à cheval avec grace, franchit la petite porte, et disparut bientôt derrière la montagne qui abritait la vallée du côté du nord.

Les yeux de Birch suivirent le cavalier tant qu'il put l'apercevoir, et quand il l'eut perdu de vue, il respira avec force, comme s'il eût été soulagé d'un poids terrible d'inquiétude. Pendant ce temps toute la famille Wharton avait médité en silence sur la visite et sur le caractère du voyageur inconnu; enfin le père dit au colporteur, en s'approchant de lui :

— Je suis toujours votre débiteur, Harvey. Je ne vous ai pas encore payé le tabac que vous avez bien voulu m'apporter de la ville.

— S'il n'est pas aussi bon que le dernier, répondit Birch en jetant un dernier regard du côté de la route que M. Harper avait prise, c'est parce que cette marchandise devient rare.

— Je le trouve fort bon, répondit M. Wharton, mais vous avez oublié de m'en dire le prix.

La physionomie du marchand changea tout à coup, et perdit son expression d'inquiétude pour prendre celle d'une intelligence pleine de finesse.

— Il est difficile de dire quel devrait en être le prix, dit-il; je crois qu'il faut que je laisse à votre générosité le soin de le fixer.

M. Wharton avait tiré de sa poche une main pleine d'images de Carolus (a), et il l'étendit vers Birch en les tenant entre l'index et le pouce. Les yeux du colporteur brillèrent en contemplant ce métal, et tout en roulant dans sa bouche une quantité assez considérable de feuilles semblables à celles dont il allait recevoir le prix, il étendit la main avec beaucoup de sang-froid. Les dollars y tombèrent avec un bon son très-agréable à son oreille; mais cette musique momentanée ne lui suffisait pas, il les fit sonner l'un après l'autre sur une des marches de la terrasse avant de les faire entrer dans une grande bourse de cuir, qu'il fit dispa-

(a) A l'image de Charles III d'Espagne. — Éd.

raître ensuite avec tant d'adresse, que personne n'aurait pu dire où il l'avait placée.

Cette affaire importante étant terminée à sa satisfaction, il se leva et s'approcha de l'endroit où le capitaine Wharton était debout entre ses deux sœurs auxquelles il donnait le bras, et qui écoutaient sa conversation avec tout l'intérêt de l'affection.

L'agitation occasionnée par les incidens qui précèdent avaient tellement épuisé les sucs qui étaient devenus nécessaires à la bouche du colporteur, qu'il fallut qu'il fît entrer un nouvel approvisionnement avant de pouvoir donner son attention à un objet de moindre importance. Cela fait, il s'approcha du capitaine, et lui demanda tout à coup:

— Capitaine Wharton, partez-vous ce soir?

— Non, Birch, répondit-il en regardant ses sœurs avec affection. Voudriez-vous que je quittasse sitôt semblable compagnie, quand il est possible que je ne la revoie jamais?

— Plaisanter sur un tel sujet est une cruauté, mon frère, dit Frances avec émotion.

— J'ai dans l'idée, continua Birch avec sang-froid, qu'à présent que l'orage est passé, il est possible que les Skinners cou rent les champs. Si vous m'en croyez, vou abrégerez votre visite.

— N'est-ceque cela ? dit Henry d'un ton léger; si je rencontre ces coquins, quelques guinées me tireront d'affaire. Non, M. Birch, non. Je reste ici jusqu'à demain matin.

— Le major André ne s'est pas tiré d'affaire avec quelques guinées, répliqua le colporteur d'un ton sec.

Les deux sœurs commencèrent à prendre l'alarme. — Mon frère, dit l'aînée, vous feriez mieux de suivre le conseil d'Harvey. Ses avis ne sont pas à dédaigner en pareille affaire.

— Si, comme je le soupçonne, ajouta Frances, Birch vous a aidé à venir ici, votre sûreté et notre bonheur exigent maintenant que vous l'écoutiez.

— Je suis sorti seul de New-York, et je suis en état d'y rentrer seul, répondit le capitaine d'un ton positif. Birch n'était chargé

que de me procurer un déguisement, et de m'avertir quand les chemins seraient libres.

— A ce dernier égard, Birch, vous vous êtes trompé.

— J'en conviens, répondit le colporteur avec quelque intérêt, et c'est une raison de plus pour que vous partiez ce soir. La passe que je vous ai procurée ne peut servir qu'une fois.

— N'en pouvez-vous fabriquer une autre, demanda Henry.

Les joues pâles du colporteur se couvrirent d'une rougeur qui y paraissait rarement; mais il garda le silence, et resta les yeux fixés sur la terre.

— Quoi qu'il en puisse arriver, ajouta Henry, je ne partirai que demain.

— Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, capitaine Wharton, dit Harvey d'un air grave, prenez bien garde à un grand Virginien, ayant de grosses moustaches. Je sais qu'il n'est pas loin, et le diable ne le tromperait pas; moi-même je n'ai pu le tromper qu'une seule fois

— Eh bien, que lui-même prenne garde à

lui, répondit Henry. Au surplus, M. Birch, je vous décharge de toute responsabilité.

— Me donnerez-vous cette décharge par écrit? demanda le prudent colporteur.

— De tout mon cœur, s'écria le capitaine en riant; César, vite, papier, plume et encre, que je donne une décharge en bonne forme à mon fidèle serviteur Harvey Birch, colporteur, etc.

Tout ce qu'il fallait pour écrire fut apporté, et le capitaine avec beaucoup de gaieté, écrivit, en style analogue à son humeur, la décharge qui lui était demandée. Le colporteur la reçut, la déposa à côté des images de sa majesté catholique, salua toute la famille, et s'en alla comme il était venu. On le vit bientôt, dans le lointain, entrer dans son humble demeure.

Le père et les sœurs du capitaine étaient trop charmés de l'avoir près d'eux pour exprimer les craintes que sa situation pouvait raisonnablement exciter, et même pour les concevoir. Mais, comme on allait se mettre à table pour souper, de plus mûres réflexions firent que le capitaine changea d'a-

vis ; ne se souciant pas de quitter la protection de la maison de son père ; il dépêcha César chez Harvey, pour lui dire qu'il désirait avoir une autre entrevue avec lui. Le nègre revint bientôt avec la mauvaise nouvelle qu'il était trop tard. Katy lui avait dit que Birch devait déjà être à quelques milles du côté du nord, étant parti de chez lui au crépuscule avec sa balle. Il ne restait donc plus au capitaine qu'à prendre patience, sauf à voir le lendemain matin quel parti la prudence lui suggérerait.

— Ce Harvey Birch, avec ces airs entendus et ses avis mystérieux, me donne plus d'inquiétude que je ne voudrais l'avouer, dit le capitaine Warthon après quelques momens passés dans des réflexions dans lesquelles le danger de sa situation entrait pour une bonne part.

— Comment se fait-il, dit miss Peyton, que, dans le moment actuel, il puisse parcourir le pays en tous sens, sans être inquiété?

— Je ne sais trop comment il se tire d'affaire avec les rebelles, répondit Henry; mais

sir Henry Clinton ne souffrirait pas qu'on lui arrachât un cheveu de la tête.

— En vérité! s'écria Frances avec intérêt, sir Henry connaît donc Harvey Birch ?

— Il doit le connaître, du moins, répondit Henry avec un sourire qui disait bien des choses.

— Croyez-vous, mon fils, demanda M. Wharton, qu'il n'y ait pas à craindre qu'il ne vous trahisse ?

— J'y ai réfléchi avant de me confier à lui, dit Henry d'un air pensif. Il paraît fidèle dans ses promesses. D'ailleurs son intérêt me répond de lui. Il n'oserait reparaître à New-York s'il me trahissait.

— Je crois dit Frances, que Birch n'est pas sans bonnes qualités; du moins il en montre l'apparence en certaines occasions.

— Il a de la loyauté, s'écria Sara; et pour moi, c'est une vertu cardinale.

— Je crois, dit son frère en riant, que l'amour de l'argent est une passion encore plus forte chez lui que l'amour de son roi.

— En ce cas, dit M. Wharton, vous n'êtes pas en sûreté; car quel amour peut résis-

ter à la tentation qu'offre l'argent à la cupidité ?

— Oh ! répondit Henry avec gaieté, il y a un amour qui résiste à tout ; n'est-il pas vrai, Frances ?

— Voici votre lumière, répondit sa sœur décontenancée; vous retenez notre père au-delà de son heure ordinaire.

CHAPITRE V.

« Les yeux bandés, il aurait su quel chemin il devait suivre à travers les sables du Solway et les marécages de Taross. Par d'adroits détours et des bonds hardis, il aurait échappé aux meilleurs limiers de Percy. Il n'y avait aucun gué de l'Eske ou du Liddel qu'il ne pût traverser l'un après l'autre. Il ne s'inquiétait ni du temps ni de la marée, des neiges de décembre ou des chaleurs de juillet; il ne s'inquiétait ni de la marée, ni du temps, ni des ténèbres de la nuit, ni du crépuscule du matin. »

Sir Walter-Scott.

Tous les membres de la famille Wharton se couchèrent cette nuit en craignant que quelque incident imprévu ne vînt interrompre leur repos ordinaire. Cette inquiétude empêcha les deux sœurs de goûter un sommeil paisible, et elles se levèrent le lende-

main matin, fatiguées, et presque sans avoir fermé les yeux.

En jetant les yeux à la hâte et avec empressement d'une fenêtre de leur chambre sur toute la vallée, elles n'y virent pourtant que la sérénité qui y régnait ordinairement. La matinée s'ouvrait avec tout l'éclat de ces beaux jours qui accompagnent la chute des feuilles, et dont le grand nombre rend l'automne en Amérique comparable aux saisons les plus délicieuses des autres pays. On n'y connaît pas de printemps ; — la végétation y marche à pas de géant, tandis qu'elle ne fait que ramper sous les mêmes latitudes de l'ancien monde. Mais avec quelle grace l'été se retire ! septembre, octobre, — même novembre et décembre sont des mois délicieux. Quelques orages troublent la sérénité de l'air, mais ils ne sont pas de longue durée, et l'atmosphère reprend bientôt toute sa transparence.

Comme on n'apercevait rien qui parût devoir interrompre les jouissances et l'harmonie d'un si beau jour, les deux sœurs descendirent de leur chambre, en se livrant à

de nouvelles espérances pour la sûreté de leur frère, et par conséquent pour leur propre bonheur.

Toute la famille se réunit de bon matin pour le déjeuner, et miss Peyton, avec un peu de cette précision minutieuse qui se glisse dans les habitudes des personnes non mariées, déclara, en plaisantant, que l'absence de son neveu ne changerait rien aux heures régulières qu'elle avait établies. En conséquence, on était déjà à table quand le capitaine arriva; mais le café, auquel on n'avait pas touché, prouvait assez que personne de la famille ne l'avait oublié.

— Je crois, dit-il en s'asseyant entre ses deux sœurs, et en effleurant de ses lèvres les joues qu'elles lui offraient, que j'ai mieux fait de m'assurer un bon lit et un excellent déjeuner, que de courir à l'hospitalité de l'illustre corps des Vachers.

— Si vous avez pu dormir, dit Sara, vous avez été plus heureux que Frances et moi. Le moindre bruit que j'entendais me semblait annoncer l'arrivée des rebelles.

— Ma foi, dit le capitaine en riant, j'avoue

que je n'aie pas été moi-même tout-à-fait sans inquiétude. — Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers Frances, évidemment sa favorite, et en lui donnant un petit coup sur la joue, comment avez-vous passé cette nuit? Avez-vous vu des bannières dans les nuages? Les sons de la harpe éolienne de miss Peyton vous ont-ils paru ceux de la musique des rebelles?

— Ah, Henry! répondit Frances en le regardant avec tendresse, quel que soit mon attachement pour ma patrie, rien ne me ferait plus de peine en ce moment que de voir arriver ses troupes.

Son frère ne répondit rien, mais il lui rendit son regard d'affection fraternelle, et il lui pressait doucement la main en silence quand César, qui avait éprouvé sa bonne part de l'inquiétude de toute la famille, et qui s'était levé avec l'aurore pour surveiller tout ce qui se passait dans les environs, s'écria en regardant par une fenêtre :

— Fuir ! massa Harry, — fuir, si vous aimer vieux César. — La cavalerie des rebelles arriver! — La voici! ajouta-t-il, la ter-

peur, donnant à son visage une teinte qui approchait de celle d'un homme blanc.

— Fuir! répéta l'officier anglais, en se redressant avec un air de fierté militaire; non, monsieur César, fuir n'est pas mon métier. En parlant ainsi, il s'avança avec sang-froid vers la croisée près de laquelle était déjà rassemblée toute la famille plongée dans la consternation.

A la distance de plus d'un mille on voyait une cinquantaine de dragons, descendant dans la vallée par une de ses issues latérales. A côté de l'officier qui marchait en avant, était un homme vêtu en paysan, qui étendait le bras dans la direction des Sauterelles. Un petit détachement se sépara alors du corps principal, et marcha rapidement vers l'endroit qu'il lui avait indiqué.

En arrivant à la route qui traversait le fond de la vallée, ils se dirigèrent vers le nord. Toute la famille Wharton restait en silence, comme enchaînée près de la croisée, et suivait avec inquiétude tous les mouvemens de cette troupe. Lorsqu'elle fut en face de la demeure de Birch, elle décrivit

un cercle rapide tout autour, et en un instant la maison du colporteur fut entourée par une douzaine de sentinelles.

Deux ou trois dragons descendirent de cheval et y entrèrent; mais ils en sortirent au bout de quelques minutes, suivis de Katy, dont les gestes violens prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'une petite affaire. Un court entretien avec la femme de charge bavarde suivit l'arrivée du corps principal, et le détachement qui s'était avancé d'abord, étant remonté à cheval, toute la troupe marcha au grand trot vers les Sauterelles.

Jusqu'alors, personne n'avait eu assez de présence d'esprit pour imaginer quelque moyen de pourvoir à la sûreté du capitaine Wharton; mais le danger devenait alors trop urgent pour admettre le moindre délai. Divers moyens de le cacher furent proposés à la hâte, il les rejeta avec hauteur, comme indignes de son caractère. Il était trop tard pour qu'il se retirât dans les bois qui étaient derrière la maison, car il était impossible qu'on ne l'aperçût pas, et poursuivi par une

troupe de cavaliers, il aurait été pris inévitablement.

Enfin, les mains tremblantes de ses sœurs le recouvrirent du déguisement sous lequel il était arrivé, et que César avait eu la précaution de conserver avec soin, en cas qu'il survînt quelque danger.

Cette opération importante se fit à la hâte et fort imparfaitement. Elle finissait à peine quand les dragons arrivèrent avec la rapidité du vent sur la pelouse faisant face à la maison, qui se trouva cernée à son tour.

Il ne restait autre chose à faire que de soutenir l'examen qui allait avoir lieu avec toute l'indifférence qu'il serait possible d'affecter. Le chef de la troupe mit pied à terre, et, suivi d'une couple de soldats, il s'approcha de la porte, que César alla lui ouvrir lentement, et bien à contre-cœur. Le bruit des pas de l'officier commandant retentit aux oreilles des trois dames, à mesure qu'il approchait; tout le sang qui animait leur visage se reporta vers leur cœur, et elles furent saisies d'un frisson qui les privait presque de tout sentiment.

Un homme d'une taille colossale et dont la vigueur semblait proportionnée à sa stature, se présenta dans le salon, et salua la compagnie qui s'y trouvait, avec un air de politesse que son extérieur ne promettait pas. Ses cheveux noirs n'étaient pas poudrés, quoique ce fût alors la mode, et d'énormes moustaches lui couvraient les lèvres et les joues. Ses yeux étaient perçans, mais son regard n'avait rien de dur ni de sinistre. Sa voix était forte, mais sans que les accens en fussent désagréables. Frances jeta sur lui un regard timide, lorsqu'il entra, et elle crut sur-le-champ reconnaître l'homme dont Harvey Birch leur avait fait un portrait si redoutable.

— Ne vous alarmez pas, Mesdames, dit l'officier, qui s'aperçut de l'effroi que sa présence avait inspiré : je n'ai à demander ici qu'une réponse franche à quelques questions, et je pars aussitôt.

— Et de quoi s'agit-il, Monsieur? demanda M. Wharton d'une voix agitée, en se levant de sa chaise, et attendant avec impatience une réponse.

— Avez-vous reçu ici un étranger pendant l'orage? demanda l'officier, parlant avec intérêt, et partageant jusqu'à un certain point l'inquiétude évidente du père.

— Monsieur que voici, répondit le père en bégayant, et en montrant son fils, nous a favorisés de sa compagnie et n'est pas encore parti.

— Monsieur! répéta le dragon en examinant Henry avec attention; et, s'approchant de lui en le saluant, Monsieur, lui dit-il avec un air de gravité comique, j'ai beaucoup de regret de vous voir un rhume de cerveau si violent.

— Un rhume! répéta Henry. Je ne suis pas enrhumé.

— Pardon, reprit le capitaine, mais, en voyant de si beaux cheveux noirs couverts d'une vilaine perruque, j'avais cru que vous aviez besoin de vous tenir la tête chaudement. C'est une méprise, et je vous prie de l'excuser.

M. Wharton ne put retenir un gémissement; mais les dames, ignorant jusqu'à quel point pouvaient aller les soupçons de l'offi-

cier, gardèrent le silence, quoique plongées dans la plus vive inquiétude. Le capitaine Wharton, portant involontairement la main à sa tête, sentit que, dans la hâte que ses sœurs avaient mise à le déguiser, elles avaient laissé passer une mèche de cheveux sous la perruque. Le dragon vit ce mouvement avec un sourire malin; mais, semblant n'y pas faire attention, il se tourna vers M. Wharton.

— Ainsi donc, Monsieur, lui dit-il, je dois conclure de ce que vous venez de me dire que vous n'avez pas reçu ici depuis quelques jours un M. Harper?

Ce mot soulagea d'un grand poids le cœur de M. Wharton. — M. Harper! répéta-t-il, pardonnez-moi, Monsieur, j'avais oublié, — mais il est parti, et s'il y a dans son caractère quelque chose de suspect, nous l'ignorons complètement. — Nous ne l'avions jamais vu.

— Vous n'avez rien à craindre de son caractère, répondit le dragon d'un ton sec. Mais puisqu'il est parti, quand, comment est-il parti? où est-il allé?

— Il est parti comme il était venu, répon-

dit M. Wharton à qui les manières de l'officier rendaient quelque confiance. Il s'en est allé à cheval hier soir, et a pris la route conduisant vers le nord.

Le dragon l'écouta avec attention, et un sourire de satisfaction anima sa physionomie. Il tourna sur le talon dès que M. Wharton eut fini sa réponse laconique, et sortit de l'appartement. La famille Wharton, jugeant d'après les apparences, s'imagina qu'il allait se mettre à la poursuite de l'individu sur lequel il avait fait tant de questions. Dès qu'il arriva sur la pelouse, on le vit parler avec vivacité, et à ce qu'il paraissait avec plaisir, à deux officiers subalternes. Au bout de quelques instans de nouveaux ordres furent donnés, et une partie des officiers quittèrent la vallée, au grand galop, par différentes routes.

L'incertitude des spectateurs non désintéressés de cette scène ne fut pas de longue durée, car le bruit des pas de l'officier annonça bientôt son retour. En rentrant dans le salon, il salua toute la compagnie avec la même politesse, et, s'approchant du ca-



pitaine Wharton, il lui dit avec un ton de gravité comique :

— A présent que j'ai fini la principale affaire qui m'a amené ici, me permettriez-vous d'examiner la qualité de cette perruque ?

Henry lui répondit sur le même ton, et lui présentant sa perruque d'un air délibéré,

— La voici, Monsieur, lui dit-il, j'espère qu'elle est à votre goût ?

— C'est ce que je ne pourrais dire sans manquer à la vérité, Monsieur, répondit l'officier. J'aime beaucoup mieux vos cheveux noirs, dont il paraît qu'on a retiré la poudre avec grand soin. Mais cette mouche noire, qui vous cache un œil et presque toute une joue, doit couvrir une terrible blessure.

— Vous semblez observer les choses de si près, Monsieur, répliqua Henry, que je serai charmé de savoir ce que vous en pensez. Et il arracha le morceau de soie qui le défigurait.

— Sur mon honneur, Monsieur, continua l'officier avec la même gravité, vous gagnez prodigieusement au change ; et si je

pouvais vous déterminer à quitter ce mauvais surtout qui me semble couvrir un bel habit bleu, je n'aurais jamais vu de métamorphose plus agréable depuis celle que j'ai subie moi-même, quand j'ai été changé de lieutenant en capitaine.

Le jeune Wharton fit avec beaucoup de sang-froid ce que lui demandait l'officier républicain, et montra alors à ses yeux un homme bien fait et élégamment vêtu. Le dragon le regarda un instant avec cet air de causticité plaisante qui semblait le caractériser, et lui dit ensuite :

— C'est un nouveau personnage qui arrive en scène. Vous savez qu'il est d'usage que des étrangers se fassent connaître l'un à l'autre. Je me nomme Lawton, capitaine dans la cavalerie de la Virginie.

— Et moi, Monsieur, je me nomme Wharton, capitaine dans le 60e régiment d'infanterie de sa majesté britannique, répondit Henry en le saluant avec une sorte de raideur, qui fit place sur-le-champ à l'air dégagé qui lui était naturel.

La physionomie de Lawton changea tout

à coup, et toute disposition à plaisanter en disparut. Il regarda le jeune officier qui se tenait devant lui, la taille droite, et avec cet air de fierté annonçant qu'il dédaignait tout autre déguisement, et il lui dit avec un ton d'intérêt véritable :

— Capitaine Wharton, je vous plains de toute mon ame.

— Si vous le plaignez, s'écria le père hors de lui, pourquoi chercher à l'inquiéter? Ce n'est pas un espion. Il n'est venu ici déguisé que pour voir sa famille. Il n'est pas de sacrifice que je ne sois disposé à faire pour sa sûreté, et je suis prêt à payer telle somme que...

— Monsieur, dit Lawton avec hauteur, vous oubliez à qui vous parlez. Mais l'intérêt que vous prenez à votre fils est trop naturel pour ne pas vous servir d'excuse. Lorsque vous êtes venu ici, capitaine, ignoriez-vous que les piquets de notre armée étaient dans la Plaine-Blanche?

— Je ne l'ai appris qu'en y arrivant, répondit Henry, et il était trop tard pour reculer. Je ne suis venu ici que pour voir mes

parens, comme mon père vous l'a dit. On m'avait assuré que vos avant-postes étaient à Peekshill, près des montagnes, sans quoi je n'aurais pas quitté New-York.

— Tout cela peut être vrai, dit Lawton après un moment de réflexion; mais l'affaire d'André nous a donné l'éveil. Quand des officiers généraux se chargent d'un pareil rôle, capitaine, les amis de la liberté doivent être sur leurs gardes.

Henry ne répondit rien, et Sara se hasarda à dire quelques mots en faveur de son frère. Lawton l'écouta avec politesse et même avec un air d'intérêt; mais voulant éviter des instances inutiles et embarrassantes : — Miss Wharton, lui dit-il, je veillerai à ce que votre frère soit traité avec tous les égards qu'il mérite, mais c'est notre commandant, c'est le major Dunwoodie, qui doit décider de son sort.

— Dunwoodie! s'écria Frances dont l'espérance fit disparaître la pâleur; Dieu soit loué! en ce cas Henry n'a rien à craindre.

Lawton la regarda avec un air d'admiration et de pitié; et, secouant la tête, — Je

le désire, dit-il, mais, avec votre permission, nous attendrons sa décision.

Les craintes de Frances pour son frère étaient sûrement diminuées, et cependant tout son corps était agité d'un frémissement involontaire. Ses yeux se levaient sur l'officier américain, et se dirigeaient ensuite vers la terre. On aurait dit qu'elle voulait lui faire une question, mais qu'elle n'avait pas le courage de la lui adresser.

Miss Peyton s'avança vers Lawton d'un air de dignité. — Nous pouvons donc nous attendre, Monsieur, lui dit-elle, à voir incessamment le major Dunwoodie ?

— Très-incessamment, répondit le capitaine ; je lui ai déjà dépêché un exprès pour l'informer de ce qui se passait ici, et je ne doute pas qu'il ne soit en route pour s'y rendre, à moins, ajouta-t-il en se tournant vers M. Wharton, et en pinçant ses lèvres avec un air de plaisanterie, qu'il n'ait des raisons très-particulières, pour croire que sa visite serait désagréable.

— Nous serons toujours charmés de voir

le major Dunwoodie, s'empressa de dire M. Wharton.

— Oh! je n'en doute pas, Monsieur, reprit Lawton, c'est le favori de quiconque le connaît. Mais oserai-je vous prier de vouloir bien faire donner quelques rafraîchissemens aux soldats de son régiment que j'ai l'honneur de commander ?

Il y avait dans les manières de cet officier quelque chose qui aurait porté M. Wharton à lui pardonner aisément l'oubli d'une pareille demande, mais il fut entraîné par le désir qu'il avait de le concilier, et il pensa d'ailleurs qu'il valait mieux accorder de bonne grace ce qu'on pouvait prendre de vive force. Il fit donc de nécessité vertu, et donna les ordres nécessaires pour qu'on remplît les désirs du capitaine Lawton.

Les officiers furent poliment invités à déjeuner avec la famille, et après avoir pris toutes leurs précautions à l'extérieur, ils acceptèrent volontiers. Le prudent partisan ne négligea aucune des mesures qu'exigeait la situation de son détachement. Il fit même faire des patrouilles sur les montagnes si-

tuées à quelque distance, pour veiller à la sûreté de ses autres soldats, qui jouissaient, au milieu des dangers, d'une sécurité qui ne peut être le résultat que de l'habitude, de l'insouciance, ou de la surveillance de la discipline.

Lawton et deux officiers d'un grade inférieur au sien prirent place à la table de M. Wharton pour déjeuner. Tous trois étaient des hommes qui, sous l'extérieur négligé occasionné par un service actif et pénible, avaient les manières de la première classe de la société. En conséquence, quoique la famille pût les regarder comme des intrus, toutes les règles du plus strict décorum furent observées. Les deux sœurs laissèrent leurs hôtes à table, et ceux-ci continuèrent, sans trop de modestie, à faire honneur à l'hospitalité de M. Wharton.

Enfin le capitaine suspendit un moment une attaque très-vive contre d'excellens petits pains pour demander au maître de la maison si un colporteur nommé Birch ne demeurait pas dans cette vallée.

— Il n'y vient, je crois, que de loin en

loin, répondit M. Wharton avec promptitude ; il est rarement ici. Je pourrais dire que je ne le vois jamais.

— Cela est fort étrange, dit le capitaine en fixant un regard perçant sur son hôte décontenancé. Demeurant si près de vous, il serait naturel qu'il vînt offrir ses marchandises. Il doit être peu commode pour ces dames... Je suis sûr qu'elles ont payé les mousselines que je vois sur ce siége qui garnit l'embrasure de cette croisée, le double de ce qu'il les leur aurait vendues.

M. Wharton se retourna, et vit avec consternation qu'une partie des emplettes nouvellement faites était encore dans l'appartement.

Les deux officiers se regardèrent en souriant ; mais Lawton, sans faire aucune autre remarque, se remit en besogne avec un appétit qui aurait pù faire supposer qu'il croyait faire son dernier repas. Cependant l'intervalle nécessaire pour que Dina apportât un supplément de comestibles lui ayant donné un instant de répit, il reprit la parole.

— Je voudrais, dit-il, corriger ce M. Birch

de ses habitudes anti-sociales. Si je l'avais trouvé chez lui, je l'aurais mis en un lieu où il n'aurait pas manqué de compagnie, pour quelques heures du moins.

— Et où l'auriez-vous mis? demanda M. Wharton, croyant qu'il devait dire quelque chose.

— Dans le corps-de-garde, répliqua le capitaine.

— Qu'a donc fait ce pauvre Birch? demanda miss Peyton en lui offrant une quatrième tasse de café.

— Pauvre! s'écria le capitaine; s'il est pauvre, il faut que John Bull le paie bien mal.

— Sans contredit, ajouta un des officiers, le roi George lui doit un duché.

— Et le congrès lui doit une corde, dit Lawton en prenant quelques gâteaux.

— Je suis fâché, dit M. Wharton, qu'un de mes voisins ait encouru le déplaisir du gouvernement.

— Si je l'attrape, dit le capitaine de dragons en étendant du beurre sur un autre

petit pain, je le ferai danser sous les branches de quelque bouleau.

— Il figurerait fort bien, ajouta le lieutenant fort tranquillement, suspendu à une de ces Sauterelles devant sa propre porte.

— Fiez-vous à moi, reprit Lawton, il passera par mes mains avant que je sois major.

D'après le ton décidé avec lequel les officiers s'exprimaient, personne ne jugea à propos de pousser plus loin la conversation sur ce sujet. Toute la famille savait depuis longtemps que Birch était suspect aux officiers américains. Il avait été arrêté plusieurs fois, et la manière toujours étonnante et souvent mystérieuse dont il s'était tiré d'affaire avait fait trop de bruit pour qu'on pût l'avoir oubliée. Dans le fait, une grande partie de la rancune du capitaine Lawton, contre le colporteur, venait de ce que celui-ci avait trouvé moyen de se soustraire à la vigilance de deux de ses plus fidèles dragons, sous la garde desquels il l'avait placé.

Il y avait à peu près un an qu'on avait vu Birch rôder dans les environs du quartier-

général américain, dans un moment où l'on s'attendait à quelques mouvemens importans. Dès que l'officier dont le devoir était de garder les approches du camp, avait eu avis de ce fait, il avait ordonné au capitaine Lawton de se mettre à sa poursuite et de l'arrêter. Celui-ci, connaissant parfaitement les bois, les montagnes et les défilés, avait réussi dans sa mission. S'étant arrêté ensuite dans une ferme pour y prendre des rafraîchissemens, il avait placé son prisonnier dans une chambre séparée, et avait mis à la porte deux sentinelles dont il était sûr. Tout ce qu'on put savoir par la suite, ce fut qu'on avait vu une femme s'occuper avec activité des ouvrages de la maison près des sentinelles, et avait surtout montré beaucoup d'empressement pour que rien ne manquât au capitaine, jusqu'au moment où il avait donné toute son attention à l'affaire sérieuse du souper.

On ne revit ensuite ni la femme ni le colporteur. A la vérité on retrouva la balle de celui-ci, mais ouverte et presque vide, et une petite porte communiquant à une cham-

bre voisine de celle où Harvey avait été enfermé, était aussi restée ouverte.

Le capitaine Lawton ne put jamais lui pardonner ce tour. Il ne haissait pas ses ennemis avec modération, et la fuite du colporteur était une insulte à sa pénétration, dont il conserva une profonde rancune. En ce moment, il réfléchissait encore à cet exploit de son ci-devant prisonnier, gardant le silence, mais n'en perdant pas un coup de dent. Il avait eu le temps de déjeuner longuement et fort à son aise, quand le son martial d'une trompette se fit entendre à ses oreilles, et retentit dans toute la vallée. Il se leva sur-le-champ, et s'écria :

— A cheval, Messieurs! vite, à cheval! voici Dunwoodie qui arrive. Et, suivi de ses officiers, il sortit précipitamment.

A l'exception des sentinelles laissées pour garder le capitaine Wharton, tous les dragons montèrent à cheval, et marchèrent à la rencontre de leurs camarades.

Le prudent capitaine Lawton n'oublia en cette occasion aucune des précautions nécessaires dans une guerre où la ressem-

blance de langage, de costume et d'usages rendait la circonspection doublement indispensable. Cependant, lorsqu'il fut assez près d'un corps de cavalerie deux fois plus nombreux que le sien, pour être bien sûr qu'il ne se trompait pas, Lawton fit sentir l'éperon à son coursier, et en un moment il fut à côté de son commandant.

La pelouse en face de la maison fut de nouveau occupée par la cavalerie, on prit les mêmes mesures de précaution qu'auparavant, et les soldats nouvellement arrivés se hâtèrent de prendre leur part des rafraîchissemens qui avaient été préparés pour leurs camarades.

CHAPITRE VI.

« Prépare ton ame, jeune Azim ! Tu as bravé les guerriers de la Grèce, encore puissante, quoique dans les fers ; tu as fait face à sa phalange, armée de toute sa renommée ; tu as opposé un cœur ferme, un front intrépide aux piques macédoniennes et aux globes de feu ; mais une épreuve plus dangereuse t'attend maintenant. — Les yeux brillans d'une femme...... Que les conquérans vantent leurs exploits ; — celui dont la vertu arme le cœur jeune et ardent contre les attraits de la beauté, qui est sensible à ses charmes, mais qui défie son pouvoir, est le plus brave et le plus grand de tous les héros. »

T. MOORE. *Lalla-Rookh.*

MISS PEYTON et ses deux nièces s'étaient approchées d'une fenêtre, d'où elles regardaient avec un vif intérêt la scène que nous venons de décrire. Sara vit arriver ses con-

citoyens avec un sourire de dedain méprisant, ne voyant en eux que des hommes armés pour soutenir la cause impie de la rébellion. Miss Peyton, en considérant la bonne tenue de cette troupe, éprouvait un sentiment de satisfaction et de fierté, en songeant que c'était la colonie dans laquelle elle avait reçu le jour qui avait fourni cette cavalerie d'élite. Frances la regardait avec un intérêt profond qui bannissait toute autre pensée.

Les deux troupes ne s'étaient pas encore réunies, quand son œil perçant distingua, parmi ceux qui arrivaient, un cavalier au milieu de tous ceux qui l'entouraient. Son coursier semblait sentir lui-même qu'il ne portait pas un soldat ordinaire. Ses pieds ne touchaient la terre que légèrement, et sa marche presque aérienne était l'amble du cheval de bataille.

Le cavalier se tenait avec grace sur sa selle, et déployait une aisance et une fermeté qui prouvaient qu'il était maître de lui-même comme de son cheval. Sa taille réunissait tout ce qui contribue à constituer la force

et l'activité, car il était grand, bien fait et nerveux. Ce fut à cet officier que Lawton fit son rapport, et ils marchaient l'un à côté de l'autre en arrivant sur la pelouse qui faisait face aux Sauterelles.

La jeune fille sentit battre son cœur, et elle respirait à peine quand il s'arrêta un instant pour examiner le bâtiment. Elle changea de couleur quand elle le vit descendre légèrement de cheval, et elle fut obligée de soulager ses jambes tremblantes en s'asseyant un moment.

Cet officier donna quelques ordres à la hâte au commandant en second, traversa rapidement la pelouse, et s'avança vers la maison. Frances se leva et sortit de l'appartement. L'officier monta les marches du péristyle, et à peine avait-il eu le temps de toucher la porte, quand elle l'ouvrit pour le recevoir.

La jeunesse de Frances, à l'époque où elle avait quitté la ville, l'avait empêchée de se conformer à la coutume du jour, en sacrifiant sur l'autel de la mode les beautés qu'elle tenait de la nature. Ses superbes

cheveux blonds n'avaient jamais été mis à la torture; ils conservaient encore les jolies boucles de l'enfance, et ombrageaient un visage qui brillait des charmes réunis de la santé, de la jeunesse et de l'ingénuité. Ses yeux étaient éloquens, mais ses lèvres gardaient le silence. Ses mains étaient jointes; sa taille svelte était penchée dans l'attitude de l'attente, et l'ensemble de toute sa personne offrait une amabilité dont le charme sembla d'abord priver son amant de la parole.

Frances le conduisit en silence dans une chambre voisine de celle où toute sa famille était réunie, et, se tournant vers l'officier avec un air de franchise, elle s'écria en lui offrant la main :

— Ah, Dunwoodie! combien j'ai de raisons pour être charmée de votre venue! je vous ait fait entrer ici pour vous préparer à voir dans la chambre voisine un ami que vous ne vous attendiez pas à y trouver.

— Quelle qu'en puisse être la cause, répondit le jeune homme en lui serrant tendrement la main, je suis également heureux de pouvoir vous parler sans témoins.

Frances, l'épreuve à laquelle vous avez soumis mon amour est trop cruelle. La guerre et l'éloignement peuvent bientôt nous séparer pour toujours.

— Il faut nous soumettre à la nécessité qui nous gouverne, répondit Frances, perdant les couleurs que lui avait données l'agitation, et prenant un air plus mélancolique. Mais ce n'est pas d'amour que je désire vous entendre parler maintenant ; j'ai à vous demander toute votre attention pour un sujet de bien plus grande importance.

— Et que peut-il y avoir de plus important pour moi que de m'assurer votre main par un nœud indissoluble ? Pourquoi me parler avec cette froideur, Frances, — à moi dont le cœur a si fidèlement conservé votre image pendant tant de jours de fatigue et tant de nuits d'alarmes ?

— Cher Dunwoodie ! répondit Frances, les yeux humides, lui tendant de nouveau la main, vous connaissez mes sentimens. Cette guerre une fois terminée, cette main vous appartient pour toujours ; mais je ne puis consentir à m'unir à vous par un nœud

plus étroit que celui qui joint déjà nos cœurs, tant que vous porterez les armes contre mon frère, — contre ce frère qui, en ce moment même, attend votre décision pour recouvrer la liberté, ou être conduit à une mort probable.

— Votre frère! s'écria Dunwoodie en tressaillant et en pâlissant; votre frère! expliquez-vous! Que signifient des expressions qui m'alarment?

— Le capitaine Lawton ne vous a-t-il pas dit qu'il a arrêté ce matin Henry comme espion? dit Frances d'une voix que l'excès de son émotion rendait presque inintelligible, et en levant sur lui des yeux qui semblaient en attendre la vie ou la mort.

— Il m'a dit qu'il avait arrêté un capitaine du 60e régiment déguisé, mais j'ignorais que ce fût votre frère, répondit Dunwoodie avec une agitation qu'il s'efforça de cacher en baissant la tête sur ses deux mains.

— Dunwoodie, s'écria Frances se livrant alors entièrement à la crainte, que signifie cette émotion? Sûrement, bien sûrement, vous n'abandonnerez pas votre ami, mon

frère, le vôtre! Vous ne l'enverrez pas à une mort ignominieuse.

— Frances! s'écria le jeune officier au désespoir, que puis-je faire? que voulez-vous que je fasse?

— Quoi! dit Frances en le regardant d'un air égaré, le major Dunwoodie livrerait-il son ami entre les mains d'un bourreau, le frère de celle qu'il veut nommer son épouse?

— Chère miss Wharton, s'écria le major, chère Frances, ne m'adressez pas de pareils reproches: je voudrais en ce moment mourir pour vous, pour votre frère. Mais puis-je trahir mon devoir? Puis-je manquer à mon honneur? Vous me mépriseriez vous-même, si j'en étais capable.

— Peyton Dunwoodie, dit Frances, le visage couvert d'une pâleur mortelle, vous m'avez dit, vous m'avez juré que vous m'aimiez.

— Je le jure encore, répondit le major avec ferveur.

Mais Frances lui fit signe de garder le silence, et ajouta d'une voix émue:

Croyez-vous que je puisse jamais con-

sentir à nommer mon époux un homme dont les mains seraient teintes du sang de mon frère?

— Frances! s'écria le major au désespoir, vous me déchirez le cœur! Il se tut un instant pour lutter contre son émotion, et ajouta ensuite avec un sourire forcé: — Mais après tout, pourquoi nous mettre à la torture en nous livrant à des craintes inutiles? Quand je connaîtrai les circonstances, il peut se faire que Henry ne doive être considéré que comme prisonnier de guerre, et en ce cas, j'ai le droit de lui rendre la liberté sur parole.

L'espérance est de toutes les passions celle qui se fait le plus aisément illusion, et il semble que ce soit l'heureux privilège de la jeunesse de s'y livrer aveuglément. C'est quand nous méritons nous-mêmes plus de confiance, que nous sommes moins enclins au soupçon; et ce que nous regardons comme devant être, prend toujours à nos yeux les couleurs de la réalité.

L'espoir incertain du jeune militaire, il le communiqua par ses regards plutôt que par ses discours, à la sœur désolée. Elle se leva

précipitamment, et s'écria, tandis que les roses renaissaient sur ses joues :

— Oh ! il ne peut y avoir aucun sujet d'en douter. — Je le savais, dit Dunwoodie, — je savais que vous ne nous abandonneriez pas dans le moment où nous avons si grand besoin de vous. Elle ne put résister à la violence des sentimens qui l'agitaient, et elle versa un torrent de larmes.

Consoler ceux que nous aimons est une des prérogatives les plus précieuses de l'affection ; et le major Dunwoodie, quoiqu'il n'eût pas lui-même une confiance bien entière dans les motifs de consolation qu'il venait de suggérer, ne put se résoudre à détromper l'aimable Frances qui était appuyée sur son épaule, en cherchant à effacer les traces de ses larmes, et en se livrant, non tout-à-fait sans crainte, mais avec une confiance renaissante, à l'espoir de trouver la sûreté de son frère dans la protection de son amant.

Frances, suffisamment remise de son émotion pour être maîtresse d'elle-même, s'empressa alors de le conduire dans la chambre voisine, pour apprendre à sa famille

l'agréable nouvelle qu'elle regardait déjà comme certaine.

Le major la suivit presque à regret et avec de sinistres pressentimens; mais en présence de ses parens il appela toute sa résolution pour subir avec fermeté l'épreuve qui l'attendait.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec une cordialité sincère, et Henry montra le même sang-froid qui s'il ne fût rien arrivé qui dût troubler la sérénité de son esprit.

L'horreur de devenir, en quelque sorte, un des instrumens de l'arrestation de son ami, le danger que courait la vie du capitaine Wharton, et les déclarations désespérantes de Frances avaient pourtant fait naître dans le cœur du major un malaise que tous ses efforts ne pouvaient en bannir. Tous les autres membres de la famille lui firent l'accueil le plus amical, tant par ancienne affection que par le souvenir des obligations qu'ils lui avaient déjà, et peut-être aussi parce qu'ils ne pouvaient manquer de puiser des espérances dans les yeux expressifs de

la jeune fille qui était à son côté. Après les premiers complimens, Dunwoodie fit signe à la sentinelle que la prudence du capitaine Lawton avait laissée pour surveiller son prisonnier, de sortir de l'appartement. Se tournant alors vers le capitaine Wharton, il lui dit d'un ton mêlé de douceur et de fermeté :

— Dites-moi, Henry, pourquoi le capitaine Lawton vous a trouvé ici déguisé ; mais souvenez-vous, souvenez-vous bien, capitaine Wharton, que vos réponses sont entièrement volontaires.

— Je me suis déguisé, major Dunwoodie, répondit Henry d'un ton grave, afin de ne pas courir le risque d'être fait prisonnier de guerre en venant voir mes parens.

— Et par conséquent vous ne vous êtes déguisé que lorsque vous avez vu la troupe de Lawton approcher, répliqua vivement le major.

— Certainement! s'écria Frances, son inquiétude lui faisant oublier toutes les circonstances ; Sara et moi nous avons travaillé à son déguisement quand nous avons entendu

arriver les dragons ; et, s'il a été découvert, c'est la faute de notre maladresse.

Le front du major s'éclaircit, et il tourna les yeux sur Frances avec un air d'admiration pendant qu'elle lui donnait cette explication.

— Et probablement, ajouta-t-il, vous vous êtes servies de ce que vous avez trouvé sous la main dans l'urgence du moment.

— Non, dit Wharton avec dignité ; j'étais parti de New-York déguisé ; je m'y étais procuré ces vêtemens dans le dessein que je viens de vous expliquer, et je comptais les reprendre pour y retourner aujourd'hui même.

Frances, qui dans son ardeur s'était avancée entre son frère et son amant, recula consternée lorsque l'exacte vérité se présenta à son esprit, et, se laissant tomber sur une chaise, elle regarda d'un air égaré les deux jeunes gens debout devant elle.

— Mais nos piquets ! demanda Dunwoodie en pâlissant ; nos détachemens dans la Plaine-Blanche !

— Je les ai passés déguisé, répondit

Wharton avec fierté. J'ai fait usage de cette passe, que j'avais achetée. Et comme elle porte le nom de Washington, je ne doute guère que la signature n'en soit fausse.

Dunwoodie prit cette pièce avec empressement, en examina quelque temps la signature en silence ; et, pendant ce temps la voix de son devoir comme militaire l'emportant sur tout autre sentiment, il se tourna vers le prisonnier, et lui dit, en accompagnant ses paroles d'un regard pénétrant :

— Capitaine Wharton, comment vous êtes-vous procuré cette pièce ?

— C'est une question, je crois, que le major Dunwoodie n'a pas le droit de me faire, répliqua Henry avec froideur.

— Pardon, Monsieur, répondit l'officier américain ; ce que j'éprouve en ce moment peut m'avoir dicté une question peu convenable.

M. Wharton, qui avait écouté cette conversation avec un profond intérêt, dit alors en faisant un effort sur lui-même : — Bien certainement, major, cette pièce ne peut

avoir d'importance. On fait usage tous les jours de semblables ruses de guerre.

— La signature n'est pas contrefaite, dit Dunwoodie en étudiant les caractères et en baissant la voix. Y a-t-il donc encore parmi nous des traîtres à découvrir? On a abusé de la confiance de Washington, car le nom supposé est d'une autre écriture que le corps de la lettre. — Capitaine Wharton, mon devoir ne me permet pas de vous rendre la liberté sur parole; il faut que vous me suiviez au quartier-général.

— C'est à quoi je m'attendais, major Dunwoodie, répondit le prisonnier avec hauteur; et s'approchant de son père, il lui dit quelques mots à voix basse.

Dunwoodie se tourna lentement vers les deux sœurs; ses yeux rencontrèrent encore une fois ceux de Frances, qui s'était levée, et qui était devant lui, les mains jointes et dans l'attidude de la supplication. Se trouvant hors d'état de lutter plus long-temps contre lui-même, il chercha à la hâte une excuse pour s'absenter un instant, et sortit de l'appartement. Frances le suivit, et le

major, obéissant à un signe qu'elle lui fit avec les yeux, rentra dans la chambre où ils avaient eu la première entrevue.

— Major Dunwoodie, lui dit-elle d'une voix si faible qu'elle pouvait à peine se faire entendre, après lui avoir fait signe de s'asseoir; ses joues, que la pâleur avait rendues blanches comme la neige un moment auparavant, étant alors couvertes du plus vif incarnat; major Dunwoodie, reprit-elle après un nouvel effort sur elle-même, je vous ai déjà avoué mes sentimens pour vous, et même en ce moment où vous me causez la douleur la plus sensible, je ne chercherai pas à vous les cacher. Croyez-moi, Henry est innocent; il n'est coupable que d'imprudence. Quel bien ferait sa mort à notre patrie? Elle s'interrompit, pouvant à peine respirer. Elle pâlit de nouveau, et, le sang revenant bientôt couvrir ses traits du vermillon le plus foncé, elle ajouta à la hâte, en baissant la voix : — Je vous ai promis, Dunwoodie, de devenir votre épouse aussitôt que la paix serait rétablie dans notre malheureux pays : rendez la liberté à mon

frère, et je suis prête à vous suivre à l'autel quand vous le voudrez, aujourd'hui même. Je vous accompagnerai dans votre camp, et, devenue l'épouse d'un soldat, je saurai braver les privations auxquelles le soldat est exposé.

Dunwoodie saisit la main qu'elle lui présentait, la pressa un instant contre son cœur, et, se levant de sa chaise, parcourut la chambre à grands pas, dans une agitation qu'il est impossible de décrire.

— Frances! s'écria-t-il, je vous en conjure, ne m'en dites pas davantage, si vous ne voulez me briser le cœur!

— Vous refusez donc la main que je vous offre, dit la jeune fille avec un air de dignité blessée, quoique ses joues pâles, son sein palpitant et ses lèvres tremblantes annonçassent clairement les sensations qui l'agitaient.

— La refuser! s'écria son amant; ne l'ai-je pas sollicitée avec instance et avec larmes? n'est-elle pas tout ce que je désire sur la terre! Mais l'accepter à des conditions qui nous déshonoreraient l'un et l'autre! Ce-

pendant toute espérance n'est pas perdue; Henry ne sera pas condamné; peut-être même ne sera-t-il pas mis en jugement. Vous devez être bien sûre que je n'épargnerai ni démarches, ni prières pour le sauver, et je puis vous dire, Frances, que je ne suis pas sans crédit auprès de Washington.

— Mais ce malheureux laissez-passer! cet abus de confiance dont vous avez parlé, rendront son cœur insensible aux souffrances de mon frère. Si les menaces ou les prières avaient pu ébranler sa justice inflexible, André aurait-il péri? Frances prononça ce peu de mots avec le ton du désespoir, et en les terminant elle sortit précipitamment de la chambre pour cacher la violence de son émotion.

Dunwoodie resta un moment plongé dans un état de stupeur, également accablé du chagrin de sa maîtresse et de celui qu'il éprouvait lui-même. Enfin il la suivit, dans le dessein de se justifier et de calmer ses craintes. Mais en entrant dans le vestibule qui séparait les deux appartemens, il y trouva un enfant couvert de guenilles, qui, ayant

regardé un instant l'uniforme du major, lui mit dans la main un morceau de papier, et disparut comme un éclair par l'autre porte du vestibule. La promptitude de sa retraite et le trouble du major, donnèrent à peine à celui-ci le temps de remarquer que ce messager était un enfant de village, mal vêtu, et qu'il tenait à la main un de ces jouets convenables à son âge, qu'on vend dans les villes, et qu'il contemplait probablement avec le plaisir de ne l'avoir payé que par le message dont il venait de s'acquitter. Il jeta les yeux sur ce billet, qui n'était qu'un chiffon de papier sale, et dont l'écriture était à peine lisible, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à y déchiffrer ce qui suit:

« Ses troupes régulières sont à deux pas cavalerie et infanterie. »

Dunwoodie tressaillit, et ne songeant plus qu'aux devoirs de sa profession, il sortit de la maison avec précipitation. Tandis qu'il s'avançait à grands pas vers sa troupe, il vit sur une hauteur située à quelque distance une vedette qui en descendait à toute bride; plusieurs coups de pistolet se succédèrent

rapidement ; le moment d'après il entendit les trompettes de son corps sonner le boute-selle. En arrivant sur le terrain occupé par son escadron, il vit que tout y était en mouvement. Lawton était déjà à cheval, les yeux fixés sur l'extrémité opposée de la vallée, avec toute l'ardeur de l'attente, et criant d'une voix presque aussi forte que tous les instrumens réunis :

— Sonnez, mes amis, sonnez ! Apprenez à ces Anglais que la cavalerie de la Virginie se trouve entre eux et le but de leur marche ?

Les vedettes et les patrouilles arrivèrent alors successivement, et firent leur rapport à l'officier commandant, qui donna ses ordres avec ce sang-froid et cette promptitude qui assurent l'obéissance. Il ne se hasarda qu'une seule fois, tandis qu'il faisait tourner son cheval sur la pelouse qui y faisait face, à jeter un coup d'œil sur la maison qu'il venait de quitter, et son cœur battit avec une rapidité extraordinaire lorsqu'il aperçut une femme debout et les mains jointes à une fenêtre de l'appartement dans lequel il avait vu Frances. La distance était trop grande

pour qu'il pût en distinguer les traits ; mais son cœur lui dit que c'était sa maîtresse. Sa pâleur et la langueur de ses yeux ne durèrent pourtant qu'un instant. En se rendant sur le lieu qu'il destinait à être le champ de bataille, son ardeur martiale fit reparaître une vive couleur sur ses traits brunis par le soleil, et les dragons, qui étudiaient la physionomie de leur chef, comme un livre où ils pouvaient lire leur destin, y retrouvèrent ce regard plein de feu et cet air animé et enjoué qu'ils avaient si souvent vus à l'instant du combat.

En y comprenant les vedettes et les détachemens envoyés en reconnaissance, qui étaient alors de retour, la cavalerie sous les ordres du major formait environ deux cents hommes. Il y avait aussi un petit corps d'hommes à cheval qui remplissaient ordinairement les fonctions de guides, mais qui, en cas de besoin, faisaient le service de l'infanterie. Dunwoodie leur fit mettre pied à terre, et leur donna ordre d'abattre quelques haies qui auraient pu gêner les mouvemens de la cavalerie. L'état négligé de la

culture des terres, par suite des opérations de la guerre, rendit cette tâche assez facile. Ces longues lignes de murs massifs et solides qui s'étendent dans toutes les parties du pays n'existaient pas encore il y a quarante ans. Les clôtures légères en cailloux amoncelés avaient été formées pour rendre la terre plus facile à cultiver en en retirant les pierres, plutôt que pour être des barrières permanentes et marquer la division des propriétés; elles exigeaient l'attention constante du laboureur pour les préserver de la fureur des tempêtes et de la gelée des hivers. Quelques-unes avaient été construites avec plus de soin dans les environs immédiats de la maison de M. Wharton, mais celles qui coupaient la vallée en travers quelque temps auparavant n'étaient plus qu'une masse de ruines éparses, que les chevaux de Virginie franchiraient avec la légèreté du vent. On en voyait encore çà et là quelques vestiges en assez bon état; mais comme aucune ne traversait le terrain que Dunwoodie destinait à être la scène de ses opérations, on n'avait à abattre qu'un très-petit nombre de

haies vives et quelques-unes formées par des claies. Cette besogne, faite à la hâte, fut pourtant parfaitement exécutée, et les guides se rendirent ensuite au poste que le major leur avait assigné pour le combat qui allait avoir lieu.

Le major Dunwoodie avait reçu de ses éclaireurs tous les renseignemens dont il avait besoin pour faire ses dispositions. Le fond de la vallée était une plaine unie qui descendait par une pente douce et graduelle depuis le pied des montagnes qui s'élevaient de chaque côté, et dont le milieu était une prairie naturelle, traversée par une petite rivière dont les eaux inondaient souvent la vallée, mais contribuaient à la rendre fertile. Elle était guéable partout, et elle n'offrait d'obstacle aux mouvemens de la cavalerie que dans un seul endroit, où, changeant le cours de la vallée, elle se dirigeait du couchant au levant. Là, les rives en étaient plus escarpées, et l'approche en était plus difficile. C'était en ce lieu que le grand chemin la traversait au moyen d'un pont de bois grossièrement construit, et il en exis-

tait un second à environ un demi-mille au-delà des Sauterelles.

A l'est de la vallée, les montagnes étaient escarpées, et quelques-unes s'y avançaient même de manière à en diminuer la largeur de près de moitié en certains endroits.

L'une d'elles était à peu de distance en arrière de l'escadron, et le major donna ordre à Lawton de se placer derrière avec quatre-vingts hommes, et d'y rester en embuscade. Cette mission ne plaisait pas infiniment au capitaine, mais sa répugnance diminua en réfléchissant à l'effet que produirait sur les ennemis son attaque imprévue à la tête de sa troupe. Dunwoodie connaissait son homme, et il avait ses raisons pour le charger de ce service. Il craignait qu'il ne se laissât emporter par son ardeur, s'il commandait la première charge, et il savait qu'il ne manquerait pas de se montrer à la tête de sa troupe quand le moment favorable s'en présenterait. Ce n'était que lorsqu'il était en face de l'ennemi que Lawton se laissait entraîner par trop de précipitation; en toute autre circonstance, il avait autant

de sang-froid que de prudence, qualités qu'il oubliait quelquefois par son empressement à engager le combat.

À gauche du terrain sur lequel le major avait dessein de rencontrer l'ennemi, était un bois très-fourré qui bordait la vallée sur la longueur d'environ un mille; il y plaça la compagnie de guides, qui se cacha près de la lisière, de manière à pouvoir maintenir un feu roulant sur l'ennemi, dès qu'on verrait sa colonne s'avancer.

Tous ces préparatifs se faisaient en vue des Sauterelles, et l'on doit bien croire que les habitans de cette demeure ne les regardaient pas en spectateurs désintéressés; au contraire, la vue de cette scène leur faisait éprouver tous les sentimens qui peuvent agiter le cœur humain. M. Wharton, seul, ne voyait rien à espérer dans le résultat de l'affaire qui allait avoir lieu, quel qu'il pût être. Si les Anglais étaient vainqueurs, son fils, il est vrai, ne courait plus aucun risque; mais qu'en résulterait-il pour lui-même! Il avait soutenu jusqu'alors son caractère de neutralité, au milieu des circonstances les plus

embarrassantes. Le fait bien connu qu'il avait un fils dans l'armée royale ou l'armée régulière, comme on l'appelait, avait failli faire prononcer la confiscation de ses propriétés, et il n'en devait la conservation qu'au crédit d'un parent qui occupait un poste éminent dans la nouvelle administration du pays, et à une conduite toujours dictée par la prudence. Au fond du cœur, il était attaché à la cause du roi; et quand le printemps précédent, en revenant du camp américain, Frances lui avait communiqué en rougissant les désirs de son amant, une des raisons qui l'avaient déterminé à accorder son consentement, était le besoin qu'il sentait de se faire de puissans appuis dans le parti républicain, plutôt qu'aucune considération tirée du bonheur de sa fille; mais si maintenant son fils, arrêté par les insurgés, était sauvé par les troupes royales, il passerait dans l'opinion publique pour avoir conspiré avec lui contre la sûreté de sa patrie. Si au contraire Henry restait captif et qu'il fût mis en jugement, les conséquences pouvaient en être encore plus terribles. Quelque atta-

ché qu'il fût à ses biens, M. Wharton aimait encore davantage ses enfans, et il regardait ce qui se passait dans la vallée avec un air d'inquiétude vague qui annonçait la faiblesse de son caractère.

Son fils était animé de sentimens tout différens. Le capitaine Wharton était resté sous la garde de deux dragons dont l'un faisait sa faction en long et en large sur la terrasse, d'un pas mesuré, et dont l'autre avait reçu l'ordre de ne pas le perdre de vue un seul instant. Il avait vu avec admiration toutes les dispositions du major Dunwoodie; il rendait justice aux talens de son ancien ami, et il n'était pas sans crainte pour ceux sous les drapeaux desquels il aurait voulu combattre. L'embuscade de Lawton lui donnait surtout de vives inquiétudes, sa fenêtre étant située de manière qu'il pouvait le voir se promenant à pied devant sa troupe sous les armes, et à peine en état de modérer son impatience. Plusieurs fois il porta ses regards autour de lui pour voir s'il ne pourrait découvrir aucun moyen de s'échapper; mais il trouvait toujours les yeux de son argus invariable-

-ment fixés sur lui, et, quel que fût son désir de prendre part au combat qui allait se livrer, il se vit forcé de se borner au rôle peu glorieux de spectateur.

Miss Peyton et Sara continuèrent à regarder les préparatifs du combat avec une émotion produite par différentes causes, dont la principale était leur inquiétude pour le capitaine Wharton, jusqu'au moment où le sang paraissant sur le point de couler, elles cédèrent à la timidité de leur sexe, et se retirèrent dans un appartement intérieur de la maison. Il n'en fut pas de même de Frances: elle était retournée dans l'appartement où elle avait laissé Dunwoodie, et d'une des fenêtres de cette chambre elle avait suivi tous ses mouvemens avec un intérêt profond. Elle n'avait vu ni les troupes se ranger en bon ordre, ni aucun des préparatifs d'une lutte sanglante : elle n'avait des yeux que pour son amant. Tantôt son sang circulait avec plus de rapidité quand elle voyait ce jeune guerrier déployant sur son coursier autant de grace que d'adresse, et répandant évidemment un esprit de courage et d'activité parmi

tous ceux à qui il s'adressait; tantôt il se glaçait dans ses veines, quand elle songeait que cette bravoure même qu'elle estimait tant pouvait bientôt placer une tombe entre elle et l'objet de toute son affection. Les regards de Frances restèrent attachés sur cette scène tant que ses yeux purent y suffire.

Dans un champ, sur la gauche des Sauterelles, et un peu en arrière du corps de cavalerie, était un petit groupe paraissant livré à un genre d'occupation tout différent. Il n'était composé que de trois individus, deux hommes et un jeune mulâtre. Le personnage principal était un homme dont la maigreur faisait paraître sa grande taille presque gigantesque. Il portait des lunettes, était sans armes, à pied, et semblait partager son attention entre une cigarre, un livre et ce qui se passait devant lui. Frances résolut de leur envoyer un billet pour Dunwoodie. Elle écrivit à la hâte, au crayon : « Venez me voir, Dunwoodie, ne fût-ce que pour un instant. » César, chargé de le porter, prit la précaution de sortir par la porte de derrière, pour éviter la sentinelle postée sur la

terrasse, qui avait très-cavalièrement défendu que qui que ce fût sortît de la maison. Le nègre remit le billet de Frances au personnage que nous venons de décrire, en le priant de le faire passer au major Dunwoodie. C'était au chirurgien du régiment que César s'adressait ainsi, et les dents de l'Africain claquèrent les unes contre les autres, quand il vit étalés sur le terrain les divers instrumens déjà préparés pour les opérations qui pourraient être nécessaires. Le docteur parut en voir l'arrangement avec beaucoup de satisfaction, lorsqu'il leva les yeux de dessus son livre pour ordonner au jeune mulâtre de porter le billet à l'officier commandant, et les reportant ensuite sur la page qu'il avait quittée un instant, il continua sa lecture. César se retirait sans se presser, quand le troisième individu, qui, d'après son costume, paraissait être un aide chirurgien, lui demanda fort tranquillement s'il désirait qu'on lui coupât une jambe. Cette question parut rappeler au nègre l'existence de ses deux membres, et il s'en servit si bien, qu'il arriva sur la terrasse au même instant que le

major Dunwoodie, qui était venu au grand trot. La sentinelle présenta les armes avec une précision militaire, quand l'officier passa devant elle; mais dès qu'il fut entré, elle se tourna vers César, et lui dit d'un ton menaçant :

—Écoute, noiraud, si tu t'avises encore de sortir de la maison sans que je le sache, je te couperai une de ces oreilles d'ébène avec ce rasoir.

Menacé ainsi dans un autre de ses membres, César fit sa retraite à la hâte dans la cuisine, en murmurant quelques mots entre ses dents, les termes Skinner et chiens de rebelles formant la partie la plus remarquable de son discours.

— Major Dunwoodie, dit Frances, quand son amant entra, je puis avoir été injuste à votre égard, avoir paru vous parler avec dureté.....

Son agitation lui coupa la parole, et elle fondit en larmes.

— Frances, s'écria le major avec chaleur, jamais vous ne m'avez parlé avec dureté, jamais vous n'avez été injuste envers moi,

si ce n'est quand vous avez révoqué en doute mon amour.

— Ah! Dunwoodie! ajouta-t-elle en sanglotant, vous allez hasarder votre vie dans un combat; songez qu'il existe un cœur dont le bonheur dépend de votre existence. Je sais que vous êtes brave, tâchez d'être prudent.

— Pour l'amour de vous? demanda le jeune militaire enchanté.

— Pour l'amour de moi, répondit Frances en baissant la voix et en laissant reposer sa tête sur la poitrine de son amant.

Dunwoodie la serra contre son cœur, et il allait lui répondre, quand le son d'une trompette se fit entendre à l'extrémité de la vallée du côté du midi. Après un tendre baiser, il s'arracha aux bras de sa maîtresse, et se rendit au grand galop sur la scène future du combat.

Frances se jeta sur un sopha, se cacha la tête sous les coussins, et se couvrit le visage de son schall, pour empêcher, autant qu'il serait possible, le bruit du combat

d'arriver jusqu'à elle; et elle resta dans cette situation jusqu'à ce que les cris des combattans, les décharges de mousqueterie et le pas précipité des chevaux eussent cessé de se faire entendre.

CHAPITRE VII.

> « Pendant la paix, il n'est rien qui convienne à l'homme autant que la tranquillité, la modestie et l'humilité. Mais quand la trompette de la guerre se fait entendre, imitez l'action du tigre : raidissez tous vos nerfs, armez-vous de toutes vos forces, cachez un heureux naturel sous une rage aveugle. Je vous vois comme des lévriers accouplés cherchant à rompre leur lesse. Le cerf est lancé ; livrez-vous à toute votre ardeur, et, animés ainsi, poussez de grands cris. »
>
> SHAKSPEARE.

La nature du pays, les bois dont il était couvert, la distance qui le séparait de l'Angleterre, la facilité que leur domination sur l'océan donnait aux Anglais de transporter leurs forces par un mouvement rapide d'un point à l'autre sur le théâtre de la guerre,

tout s'était réuni pour déterminer leurs chefs à n'employer que peu de cavalerie légère dans leurs efforts pour subjuguer les colonies soulevées.

Pendant tout le cours de la guerre on n'avait envoyé de la Grande-Bretagne, en Amérique, qu'un seul régiment de cavalerie régulière; mais, suivant les circonstances et les projets des commandans des forces royales, des légions et des corps indépendans se formaient en différens endroits. Ici, on les composait d'hommes levés dans les colonies même; là, on métamorphosait en cavaliers des soldats de régimens de ligne, et on leur faisait oublier l'exercice du mousquet et de la baïonnette, pour leur apprendre le maniement du sabre et de la carabine. C'était ainsi qu'un corps d'infanterie subsidiaire, les chasseurs hessois, avait été transformé en un escadron de cavalerie pesante, dont on n'avait pas encore tiré de grands services.

La cavalerie américaine, au contraire, était composée des meilleures troupes des colonies. Celle des provinces du sud se

faisait surtout remarquer par la discipline et le courage, et elle avait pour chefs des patriotes zélés, dont l'enthousiasme se communiquait à leurs soldats, qui étaient des hommes choisis avec soin, et propres au service auquel on les destinait. Aussi, tandis que les Anglais se bornaient à se maintenir dans les ports de mer et dans les villes les plus considérables, les troupes légères des Américains étaient en possession des campagnes et de tout l'intérieur du pays.

Les troupes de ligne des Américains enduraient des souffrances sans exemple; mais l'enthousiasme doublait leurs forces et leur résignation. Les cavaliers étaient bien montés, les chevaux bien nourris, et par conséquent les uns et les autres étaient en état de rendre de bons services. Le monde n'aurait peut-être pu fournir un corps de cavalerie légère plus brave, plus entreprenant et plus irrésistible que ne l'étaient quelques-uns de ceux de l'armée continentale à l'époque dont nous parlons.

Le régiment de Dunwoodie s'était déjà signalé plusieurs fois, et il attendait avec

impatience le moment d'avancer contre des ennemis qu'il avait rarement chargés en vain. Ce vœu ne tarda pas à être exaucé ; car à peine leur commandant avait-il eu le temps de se remettre en selle, qu'on vit un corps ennemi déboucher dans la vallée, en tournant la base d'une montagne qui arrêtait la vue du côté du sud. Quelques minutes mirent le major en état de les distinguer.

Dans ceux qui marchaient les premiers, il reconnut l'uniforme vert des Vachers, et dans le second corps, les casques de cuir et les selles de bois des Hessois. Leur nombre n'était guère plus considérable que celui des hommes qui étaient sous ses ordres.

L'ennemi fit halte quand il fut arrivé en face de la chaumière de Birch, se mit en ligne, et fit ses dispositions pour une charge ; une colonne d'infanterie se montra au même instant au bout de la vallée, et se dirigea vers la petite rivière dont nous avons parlé.

Le major Dunwoodie n'était pas moins distingué par le sang-froid et le jugement que par une intrépidité à toute épreuve quand l'occasion l'exigeait. Il vit sur-le-

champ que l'avantage était pour lui, et il résolut d'en profiter. La colonne qu'il conduisait commença à se retirer lentement, et le jeune Allemand qui commandait la cavalerie ennemie, craignant de perdre une victoire facile, donna l'ordre de charger. Peu de troupes avaient plus d'impétuosité que les Vachers; ils s'élancèrent avec une confiance que leur inspiraient la retraite de l'ennemi et la marche de la colonne qui formait l'arrière-garde. Les Hessois les suivaient plus lentement, mais en meilleur ordre. Les trompettes des Virginiens firent alors entendre des sons vifs et prolongés, et celles du détachement qui était en embuscade y répondirent avec une force qui porta la terreur dans le cœur des ennemis. La colonne de Dunwoodie fit volte-face au même instant, et lorsque l'ordre de charger fut donné, la troupe de Lawton se montra, le capitaine en tête, en faisant brandir son sabre, et en animant ses soldats par les accens d'une voix qui se faisait entendre au-dessus des sons d'une musique martiale.

Cette double charge parut trop mena-

çante aux Vachers : ils prirent la fuite sur-le-champ, et se dispersèrent de différens côtés, avec toute la vitesse de leurs chevaux, l'élite de ceux de West-Chester. Un petit nombre d'entre eux seulement furent blessés, mais ceux que frappa le bras vengeur de leurs concitoyens ne vécurent pas assez long-temps pour dire quel était celui qui leur avait porté le coup fatal. Ce fut sur les pauvres vassaux d'un prince allemand que tomba le choc. Accoutumés à une discipline sévère et à une obéissance passive, ces malheureux soutinrent la charge avec intrépidité ; mais ils furent balayés par les chevaux pleins de feu et les bras nerveux de leurs antagonistes, comme des brins de paille enlevés par le vent. Plusieurs d'entre eux furent littéralement écrasés sous les pieds des chevaux, et le champ de bataille n'offrit bientôt plus un seul ennemi aux yeux de Dunwoodie. Le voisinage de l'infanterie anglaise empêcha de les poursuivre, et ce fut derrière ce corps que ceux des Hessois qui échappèrent en petit nombre, sans blessures, allèrent se rallier.

Les Vachers, plus adroits, se divisèrent en petites bandes; et, prenant divers chemins détournés, ils regagnèrent leur ancienne position devant Harlaem. Plus d'un cultivateur paisible eut à souffrir de cette déroute dans sa personne, dans ses bestiaux et dans ses biens; car la dispersion d'un corps de Vachers ne faisait qu'étendre leurs ravages sur un plus grand terrain.

On ne pouvait s'attendre qu'une pareille scène se passât si près des Sauterelles, sans que les habitans de cette maison prissent un grand intérêt au résultat qu'elle aurait. Dans le fait, cet intérêt se faisait sentir dans tous les cœurs, depuis le salon jusqu'à la cuisine. La terreur et l'horreur avaient empêché les dames d'être spectatrices du combat. Frances continuait à rester dans l'attitude que nous avons décrite, offrant au ciel des prières pour la sûreté de ses concitoyens, quoique sa nation prît au fond de son cœur les traits gracieux du major Dunwoodie. La dévotion de sa tante et de sa sœur était moins exclusive; mais le triomphe qu'espérait Sara lui causait moins de

plaisir à mesure que le témoignage de ses sens lui faisait sentir les horreurs de la guerre.

Les habitans de la cuisine de M. Wharton étaient au nombre de quatre : César et sa femme, leur petite fille, négresse âgée de vingt ans, et le jeune homme dont il a déjà été parlé. Les nègres étaient le reste d'une race d'esclaves importés sur ce domaine par un des ancêtres maternels de M. Wharton, qui descendaient des premiers colons hollandais. Le temps, la dépravation des mœurs et la mort les avaient réduits à ce petit nombre, et le jeune homme, qui était blanc, avait été ajouté à l'établissement par miss Peyton, pour aider à tous les ouvrages de la maison et remplir les fonctions ordinaires de laquais. César, après avoir pris la précaution de se placer à l'abri d'un angle de la muraille, pour se mettre en sûreté contre toute balle perdue qui pourrait arriver de ce côté, devint spectateur de l'action, et y prit intérêt. La sentinelle en faction sur la terrasse n'était qu'à quelques pas de lui, et il en-

trait dans l'esprit de la chasse avec toute l'ardeur d'un excellent limier. Tandis qu'il était tourné vers l'ennemi, offrant sa poitrine sans protection à tous les dangers qui pourraient le menacer, il vit avec un sourire de mépris la position judicieuse que le nègre avait choisie.

Après l'avoir regardé quelques instans avec un dédain ineffable : — Monsieur Peau-Noire, lui dit-il, vous paraissez prendre grand soin de votre charmante personne.

— Moi supposer que balle percer peau de couleur aussi bien que peau blanche, répondit César avec un peu d'humeur, mais en regardant d'un air de satisfaction le mur qui lui servait de rempart.

— Mais ce n'est qu'une supposition; si nous en faisions l'épreuve? dit le dragon en prenant un pistolet à sa ceinture et en dirigeant le bout vers le nègre. Les dents de César claquèrent de frayeur, quoiqu'il ne crût pas que le dragon parlât sérieusement. Ce fut en ce moment que la colonne de Dunwoodie commença son mouvement en

arrière, et que la cavalerie royale fit une charge.

— Eh bien, vous de la cavalerie légère, s'écria César croyant que les Américains prenaient véritablement la fuite, rebelles en déroute, troupe du roi George faire courir troupe du major Dunwoodie; être un brave homme le major, mais pas se soucier de combattre les troupes régulières.

— Au diable les troupes régulières! s'écria le dragon. Attends un moment, noiraud, et quand le capitaine Jack Lawton sortira de son embuscade, tu verras ces misérables Vachers s'éparpiller comme une troupe d'oies sauvages qui ont perdu leur chef de file.

César s'était imaginé que le détachement sous les ordres du capitaine Lawton s'était placé derrière une montagne par le même motif qui l'avait engagé lui-même à mettre l'angle d'une muraille entre lui et le champ de bataille; mais le fait vérifia bientôt la prédiction de la sentinelle, et le nègre vit avec consternation la déroute complète de la cavalerie royale.

Le factionnaire avait manifesté sa joie du succès de ses camarades en poussant de grands cris qui attirèrent bientôt à la fenêtre du salon son compagnon, resté dans l'intérieur de la maison pour garder à vue le capitaine Wharton.

— Vois, Tom, lui cria la sentinelle avec transport, vois comme le capitaine Lawton fait sauter le bonnet de cuir de ce Hessois, et de quel coup le major vient de renverser le cheval de cet officier ! Morbleu ! pourquoi ne l'a-t-il pas tué lui-même au lieu de sa monture ?

Quelques coups furent tirés contre les Vachers qui fuyaient de toutes parts, et une balle épuisée vint casser un carreau de vitre à quelques pieds de César. Imitant aussitôt la posture du grand tentateur de l'espèce humaine, le nègre alla chercher en rampant une protection plus assurée dans l'intérieur de la maison, et monta sur-le-champ dans le salon.

Une petite haie entourait un enclos situé presque en face des Sauterelles, et les chevaux des deux dragons y avaient été atta-

chés au piquet pour y attendre le départ de leurs maîtres. Les Américains victorieux avaient poursuivi les Hessois en retraite jusqu'à l'endroit où ceux-ci se trouvaient sous la protection du feu de leur infanterie; les deux guerriers pillards, se trouvant cachés dans cet enclos et à l'abri de tout danger immédiat, cédèrent à une tentation à laquelle peu de soldats de leur corps étaient en état de résister, l'occasion de s'emparer de deux chevaux. Avec une hardiesse et une présence d'esprit qu'ils ne pouvaient devoir qu'à une longue pratique de pareils exploits ils coururent vers leur proie par un mouvement presque spontané. Ils étaient occupés à dénouer les cordes qui attachaient les chevaux, quand le dragon qui était de garde sur la pelouse tira contre eux ses deux coups de pistolet, et courut dans l'enclos, le sabre à la main, pour s'opposer à l'enlèvement des chevaux.

Son compagnon, qui était dans le salon, avait redoublé de vigilance à l'égard de son prisonnier, en y voyant entrer César; mais ce nouvel incident l'attira une seconde fois

à la croisée; et, avançant la moitié du corps hors de la fenêtre, il chercha, par sa présence, ses imprécations et ses menaces, à effrayer les maraudeurs et à leur faire abandonner leur proie. Le moment était propice pour Henry, et la tentation était forte. Trois cents de ses camarades étaient à un mille de distance; des chevaux sans maîtres couraient de toutes parts dans la vallée; saisissant donc brusquement par les jambes son gardien surpris, il le jeta, la tête la première, sur la pelouse. César se précipita hors de l'appartement et alla fermer aux verroux la porte d'entrée de la maison.

La chute du soldat ne fut pas dangereuse; il se releva sur-le-champ, et sa fureur prit d'abord pour objet son prisonnier; il trouva cependant impossible d'escalader la fenêtre en face de son ennemi, et, courant à la porte il la trouva fermée.

Pendant ce temps, son camarade l'appelait à grands cris à son secours, et bannissant toute autre pensée, le dragon déconcerté courut à son aide. Un de leurs chevaux était déjà en liberté, mais l'autre était

attaché à la selle d'un des Vachers. Ceux-ci s'enfuirent derrière la maison, les dragons les poursuivirent, le combat s'engagea, et l'air retentir du cliquetis de leurs sabres et du bruit de leurs imprécations. César ouvrit la porte à la hâte; et, montrant à son jeune maître le second cheval qui paissait tranquillement l'herbe de l'enclos, il s'écria:

—Vous courir à présent, massa Harry! courir, courir vite!

— Oui, s'écria le jeune Wharton en sautant légèrement sur la selle; oui, mon vieil ami, c'est véritablement le moment de courir. Il fit à la hâte un signe d'adieu à son père, qui était à une croisée, mais que l'inquiétude rendait muet, quoiqu'il eût la main étendue vers son fils, comme pour lui donner sa bénédiction. Que le ciel vous bénisse, César, ajouta Henry en s'adressant au nègre, et saluez mes sœurs pour moi. A ces mots, il partit avec la rapidité de l'éclair.

L'Africain le suivit des yeux avec inquiétude, et le vit gagner la grande route, se détourner sur la droite, courir à toute bride le long d'une chaîne de montagnes presque

perpendiculaires, qui formaient de ce côté les limites de la vallée, et disparaître derrière un des rochers qui s'y avançaient et qui le cacha à ses yeux.

César enchanté ferma la porte, sans oublier un seul verrou, et tourna la clef dans la serrure, faisant en même temps un soliloque sur l'heureuse évasion de son jeune maître.

— Comme lui bien monter à cheval! Moi le lui avoir appris. Saluer jeunes maîtresses (1). Moi douter si miss Fanny vouloir laisser un vieil homme de couleur baiser ses jolies joues rouges.

Quand la fortune du jour fut décidée, et que le moment fut arrivé de donner la sépulture aux morts, on trouva derrière les Sauterelles deux Vachers et un Virginien à ajouter à leur nombre.

Heureusement pour le capitaine Wharton les yeux clairvoyans de Lawton étaient alors

---

(1) Le verbe anglais *to salute* signifie également saluer et embrasser. — Ed.

occupés à examiner, à l'aide d'un télescope de poche, la colonne d'infanterie anglaise qui maintenait sa position sur le bord de la rivière, tandis que ce qui restait des chasseurs hessois continuaient à se rallier en arrière. Son cheval était un des meilleurs de la Virginie, et il l'emportait le long de la vallée avec la rapidité du vent. Le cœur du jeune homme battait déjà du plaisir d'avoir recouvré sa liberté, quand il entendit une voix, qu'il reconnut sur-le-champ, s'écrier très-haut :

— Bravo, capitaine, bravo! N'épargnez pas le fouet, et tournez sur la gauche avant de traverser la rivière.

Wharton, très-surpris, jeta un regard du côté d'où partait la voix, et vit Harvey Birch assis sur la pointe d'un rocher avancé qui commandait sur toute la vallée. Sa balle, dont le volume était fort diminué, était à ses pieds, et il agita son chapeau en l'air, en signe de réjouissance, quand le capitaine anglais passa devant lui. Wharton suivit l'avis de cet être mystérieux, et trouvant un sentier qui conduisait à la grande route qui

traversait la vallée, il se dirigea de ce côté, arriva bientôt en face de ses amis, et ayant passé le pont le moment d'après, il fit arrêter son coursier devant son ancienne connaissance, le colonel Wellmere.

— Le capitaine Wharton ! s'écria le colonel; en habit bleu, et monté sur un cheval de dragon des rebelles! Descendez-vous du ciel dans cet équipage ?

— Grace à Dieu, répondit Henry encore hors d'haleine, me voici en sûreté et loin de mes ennemis ! Il n'y a pas plus de cinq minutes que j'étais prisonnier et menacé du gibet.

— Du gibet ! Ces traîtres à leur roi auraient-ils osé commettre encore un meurtre de sang-froid ? Ne leur suffit-il pas de s'être couverts du sang du malheureux André ? Et quel motif alléguaient-ils pour vous faire une pareille menace ?

— Le même qu'ils mirent en avant pour faire périr André, répondit le capitaine ; et il raconta au groupe d'officiers, qui s'étaient rassemblés autour de lui, la manière dont il avait été arrêté, ses motifs d'appréhen-

sion personnelle, et le moyen qu'il avait employé pour s'échapper. Comme il finissait sa narration, les Hessois fugitifs s'étaient réunis derrière la colonne d'infanterie, et le colonel Wellmere s'écria :

— Je vous félicite de toute mon ame, mon brave ami. La merci est une vertu que ces traîtres ne connaissent pas, et vous êtes doublement heureux de vous être échappé de leurs mains, et de n'avoir souffert aucune insulte personnelle. Préparez-vous maintenant à nous donner votre aide, et je vous fournirai bientôt de nobles moyens de vengeance.

— Je ne crois pas, colonel Wellmere, répondit Wharton, son visage prenant un coloris plus animé, que personne pût avoir des insultes personnelles à craindre de la part d'une troupe commandée par le major Dunwoodie. Son caractère le met au-dessus d'une telle imputation, et je pense qu'il ne serait pas très-prudent de traverser cette rivière pour entrer dans cette plaine découverte, en face de cette cavalerie virginienne

dont l'ardeur doit être plus enflammée que jamais par le succès qu'elle vient d'obtenir.

— Appelez-vous un succès la déroute de ces Vachers indisciplinés, de ces automates hessois ? Vous parlez de cette affaire et de votre fameux Dunwoodie, car je ne lui accorde pas le titre de major, comme si les gardes du roi avaient été battus.

— Et vous me permettrez de vous dire, colonel, que si les gardes du roi se trouvaient en face de cette cavalerie, ils verraient qu'ils n'ont pas affaire à un ennemi si méprisable. Savez-vous que M. Dunwoodie est un des officiers les plus estimés de l'armée de Washington ?

Dunwoodie ! répéta le colonel, je connais ce nom, et je crois avoir vu quelque part l'individu qui le porte.

— On m'a dit que vous l'aviez vu un instant dans la maison de mon père, à New-York.

— Ah ! je me rappelle le jeune homme, dit Wellmere avec un sourire ironique ; et voilà à quels guerriers le tout-puissant congrès confie la conduite de ses troupes !

— Demandez au commandant de vos Hessois s'il croit le major Dunwoodie digne de cette confiance, s'écria Henry, mécontent d'entendre parler d'un ton si léger de son ancien ami, et dans un moment si peu convenable.

Wellmere était loin de manquer de cette espèce d'orgueil qui fait qu'un homme se conduit avec bravoure en face de l'ennemi. Il avait servi assez long-temps en Amérique, mais il n'avait jamais eu affaire qu'à de nouvelles recrues ou aux milices du pays. Ces troupes combattaient quelquefois, et même avec courage; mais il leur arrivait aussi souvent de prendre la fuite sans brûler une amorce. Il avait trop de penchant à juger des choses par l'extérieur, et il croyait impossible que des hommes dont les guêtres étaient si propres, qui marchaient avec tant de régularité, et qui faisaient un quart de conversion avec une précision si exacte, fussent jamais battus. Outre ces avantages, ils avaient celui d'être Anglais, et par conséquent leur triomphe était certain. Le colonel Wellmere avait vu peu de champs de

bataille, sans quoi il aurait vu s'évanouir depuis long-temps ces idées qu'il avait apportées d'Angleterre, et qu'avaient nourries et augmentées les préjugés d'une ville de garnison. Il écouta la réplique un peu vive du capitaine Wharton avec un sourire hautain, et lui dit ensuite ;

— Vous ne voudriez sûrement pas, Monsieur, que nous fissions retraite devant cette fameuse cavalerie, sans essayer de lui enlever une partie de la gloire dont vous croyez qu'elle vient de se couvrir ?

— Je voudrais, colonel, que vous fissiez quelque attention au danger auquel vous vous exposez.

— Le danger est un mot que ne connaît pas le soldat, dit le colonel en ricanant.

— Donnez l'ordre de marcher, s'écria Wharton, et l'on verra si un capitaine du 60[e] régiment craint plus le danger que qui que ce soit qui porte l'uniforme des gardes.

— Je reconnais mon ami à cette chaleur, dit le colonel d'un ton plus doux ; mais si vous avez quelque chose à nous dire qui puisse être utile pour l'attaque, nous vous

écouterons volontiers. Vous connaissez probablement la force des rebelles. Y en a-t-il un plus grand nombre en embuscade?

— Oui, répondit Henry encore échauffé par les sarcasmes du colonel; il y a un détachement d'infanterie derrière la lisière de ces bois, sur notre droite; mais vous voyez toute leur cavalerie

— Et nous allons la déloger de sa position. — Messieurs, nous allons passer la rivière en colonne, et nous nous déploierons sur l'autre rive, sans quoi ces vaillans Yankees n'oseront s'approcher à portée du mousquet. — Capitaine Wharton, je réclame vos services comme aide-de-camp.

Henry secoua la tête comme pour désapprouver un mouvement dont son jugement lui démontrait l'imprudence et la témérité; mais il se prépara avec promptitude à remplir les fonctions qui venaient de lui être attribuées.

Pendant cette conversation, qui avait lieu en pleine vue des Américains, et à quelques pas en avant de la colonne anglaise, Dunwoodie réunissait ses troupes éparses, faisait

conduire en lieu de sûreté le peu de prisonniers qu'il avait faits, et se retirait sur le terrain qu'il avait occupé lorsque l'ennemi s'était montré. Satisfait du succès qu'il avait déjà obtenu, et croyant les Anglais trop prudens pour lui fournir l'occasion d'en remporter un autre, il songeait à rappeler ses guides, à laisser un fort détachement sur le lieu pour surveiller les mouvemens des ennemis et à se retirer à quelques milles dans un endroit convenable pour y passer la nuit. Le capitaine Lawton écoutait à contre-cœur les raisonnement de son commandant, et il se servait de son télescope favori pour chercher à découvrir quelque moyen d'attaquer l'infanterie anglaise avec avantage. Il s'écria tout à coup :

— Que veut dire ceci? un habit bleu au milieu de tous ces messieurs en écarlate ! Et employant une seconde fois son télescope :
— Aussi vrai que j'espère revoir la Virginie, c'est mon ami à mascarade, le beau capitaine Wharton, du 60e régiment d'infanterie, qui a échappé aux deux meilleurs dragons de ma compagnie !

Il finissait à peine de parler, quand celui de ces deux héros qui avait survécu à l'autre arriva, ramenant avec lui son cheval et ceux des deux Vachers. Il apprit à son capitaine la mort de son camarade et l'évasion du prisonnier. Comme le défunt était celui qui avait été spécialement chargé de veiller sur la personne du prisonnier, et que l'autre n'était pas à blâmer d'avoir défendu les chevaux qui étaient plus particulièrement sous sa garde, Lawton l'écouta avec dépit, mais sans colère.

Cette nouvelle opéra un changement complet dans les idées du major Dunwoodie: il vit sur-le-champ que l'évasion du prisonnier compromettait sa propre réputation. Il contremanda l'ordre qu'il venait de donner de rappeler les guides, et il chercha aussi ardemment que l'impétueux Lawton quelque moyen d'attaquer l'ennemi avec avantage.

Deux heures auparavant Dunwoodie avait regardé comme le plus grand malheur qui lui fût jamais arrivé, le hasard qui avait rendu Henry Wharton son prisonnier. Maintenant

il brûlait de trouver une occasion de remettre son ami dans les fers, au risque de sa propre vie. Toute autre considération disparaissait de son esprit blessé, et il aurait bientôt imité la témérité de Lawton, si Wellmere en ce moment n'eût traversé la rivière à la tête de ses troupes, pour entrer dans la plaine.

— Le voilà! s'écria le capitaine enchanté, en montrant du doigt le mouvement qui s'opérait ; voilà John Bull qui entre dans la souricière les yeux ouverts.

— Il est impossible, dit Dunwoodie, qu'il ait dessein de déployer sa colonne sur cette plaine. Wharton doit lui avoir fait connaître l'embuscade.

— Mais s'il y vient, ajouta Lawton en sautant sur son cheval, nous ne lui laisserons pas douze peaux entières dans tout son bataillon.

On ne resta pas long-temps dans le doute; car les troupes anglaises, après s'être avancées à quelques pas dans la plaine, commencèrent à se déployer avec une régularité qui leur aurait fait beaucoup d'honneur un jour de revue, dans Hyde-Park.

— A cheval ! à cheval ! s'écria Dunwoodie; et cet ordre fut répété par Lawton d'une voix si forte qu'elle retentit aux oreilles de César, qui était à une fenêtre des Sauterelles. Le nègre avait perdu toute sa confiance dans la timidité supposée du capitaine Lawton, et il croyait encore le voir sortir de derrière son rocher en brandissant son sabre sur sa tête.

Tandis que la ligne anglaise avançait lentement dans le plus bel ordre, les guides commencèrent un feu meurtrier dont l'effet se fit cruellement sentir à la portion des troupes royales qui se trouvait de leur côté. Écoutant les avis du vétéran qui avait le commandement en second de son corps, Wellmere ordonna à deux compagnies de déloger les Américains de leur embuscade. Ce mouvement occasionna une légère confusion, et Dunwoodie saisit cette occasion pour faire une charge. Il aurait été difficile de trouver un terrain plus favorable pour les manœuvres de la cavalerie, et l'attaque des Virginiens fut irrésistible : elle fut dirigée principalement sur le flanc opposé au

bois, afin de ne pas exposer les Américains au feu de leurs compagnons qui y étaient cachés. Wellmere était sur la gauche de sa ligne, et il fut renversé par l'impétuosité furieuse des assaillans. Dunwoodie arriva à temps pour lui sauver la vie en parant le coup qu'allait lui porter un de ses dragons, et l'ayant relevé, il le fit placer sur un cheval, et le mit sous la garde d'un sous-officier. L'officier anglais qui avait conseillé une attaque contre les guides avait été chargé de la diriger, mais cette troupe irrégulière n'attendit pas l'exécution de cette menace. Dans le fait, elle avait accompli le service qu'on en attendait, et elle se retira le long de la lisière du bois pour aller reprendre les chevaux qu'on avait laissés sous la garde d'un piquet à l'autre extrémité de la vallée.

Les Américains avaient tourné le flanc gauche de la ligne anglaise, l'avaient attaquée sur son derrière, et avaient rendu complète la déroute de ce côté. Mais l'officier qui commandait en second le corps des troupes royales, voyant ce qui s'y passait, fit un quart de conversion avec son détachement,

et commença un feu bien nourri sur les dragons. Henry Wharton, qui l'avait accompagné en qualité de volontaire, pour aider à déloger les guides du bois, reçut un coup de feu dans le bras droit, ce qui l'obligea à prendre la bride de la main gauche. Tandis que les dragons passaient en faisant retentir l'air de leurs cris, leurs trompettes sonnant en même temps des airs guerriers, le coursier virginien que montait le jeune capitaine devint ingouvernable : il s'emporta, se cabra, et la blessure qu'il avait reçue empêchant Henry de le maîtriser, il se trouva, bien malgré lui, en moins d'une minute galopant à côté du capitaine Lawton. Celui-ci comprit d'un seul coup d'œil la situation fâcheuse de son nouveau camarade; mais étant à l'instant de fondre sur la ligne anglaise, il n'eut que le temps de s'écrier :

— Ce cheval connaît la bonne cause mieux que le cavalier. Capitaine Wharton, vous êtes le bien-venu dans les rangs des amis de la liberté.

Cependant, dès que la charge fut terminée, Lawton ne perdit pas un instant pour

s'assurer de nouveau de son prisonnier, et voyant qu'il était blessé, il ordonna qu'on le conduisît à l'arrière-garde.

Les cavaliers virginiens ne ménagèrent pas cette partie de l'infanterie royale qui se trouvait en quelque sorte à leur merci. Dunwoodie voyant que ceux des Hessois qui avaient échappé au premier combat venaient de reparaître sur la plaine, les fit attaquer de nouveau, et leurs chevaux fatigués et mal nourris ne pouvant résister au choc de la cavalerie virginienne, les restes de ce corps furent bientôt détruits ou dispersés.

Pendant ce temps, une partie des soldats anglais profitant de la fumée et de la confusion qui régnait sur le champ de bataille, avaient réussi à passer derrière leurs camarades, et s'étaient rangés en bon ordre sur une ligne parallèle au bois, mais ils n'avaient osé faire feu, de crainte de blesser leurs amis. Ils reçurent ordre d'entrer dans le bois, et de se former en seconde ligne à l'abri des troncs d'arbres. A peine cette manœuvre fut-elle exécutée, que le capitaine Lawton, appelant un jeune homme qui

commandait une seconde compagnie restée avec la sienne, lui proposa de charger cette ligne afin de la rompre. Cette proposition fut acceptée avec la même ardeur qu'elle avait été faite, et les ordres pour l'attaque furent donnés à l'instant même. L'impétuosité de leur chef l'empêcha de prendre les précautions nécessaires pour assurer le succès; la cavalerie fut repoussée en désordre; Lawton et son jeune compagnon tombèrent; heureusement pour les Virginiens, le major Dunwoodie arriva de ce côté en ce moment critique. Il vit ses troupes en désordre; le jeune Singleton, officier que ses excellentes qualités lui rendaient cher, étendu à ses pieds et nageant dans son sang, et Lawton renversé de cheval et privé de toute connaissance. Les yeux du jeune guerrier brillèrent d'un feu plus qu'ordinaire: il s'élança entre ses dragons et l'ennemi, et les rappela à leur devoir. Sa présence et ses discours firent miracle: les clameurs cessèrent, la ligne se reforma avec vitesse et précision, la charge sonna; et, conduits par leur commandant, les Virginiens partirent

avec une impétuosité à laquelle rien ne put résister. En un instant la plaine fut balayée de tous les Anglais qui s'y trouvaient, et ce qui ne tomba pas sous le sabre du vainqueur chercha un asile dans le bois. Dunwoodie s'en tint à quelque distance pour ne pas exposer sa troupe au feu des Anglais qui s'y étaient réfugiés, et l'on commença à s'occuper du pénible devoir de recueillir les morts et les blessés.

Le sergent chargé de conduire le capitaine Wharton à l'arrière-garde et de lui faire donner des secours s'acquitta de cet ordre avec promptitude, afin de pouvoir retourner le plus promptement possible sur le champ de bataille. Ils n'avaient pas encore parcouru la moitié de la plaine quand le capitaine remarqua un homme dont l'extérieur et l'occupation attirèrent fortement son attention. Sa tête chauve était nue, mais d'un gousset de ses culottes on voyait sortir quelques mèches d'une perruque bien poudrée. Il avait ôté son habit; les manches de sa chemise étaient retroussées jusqu'au coude. Ses mains, ses bras, ses vête-

mens et même son visage étaient couverts de sang. A sa bouche était une cigarre ; il tenait de la main droite quelques instrumens d'une forme étrange, et de la gauche le reste d'une pomme qui de temps en temps remplaçait la cigarre ; il était debout, comme en contemplation devant le corps d'un Hessois étendu mort à ses pieds. A quelque distance étaient trois ou quatre guides appuyés sur leurs mousquets, et dont les yeux étaient dirigés du côté des combattans. A son côté était un homme qui, d'après les instrumens qu'il tenait en main, et le sang dont il était également couvert, paraissait l'aider dans ses travaux.

— Voici le docteur, Monsieur, dit le sergent à Henry avec le plus grand sang-froid. En un clin d'œil il vous aura raccommodé le bras ; et, faisant signe aux guides de s'approcher, il leur dit quelques mots à voix basse en leur montrant le prisonnier, et partit au grand galop pour aller rejoindre ses compagnons.

Wharton s'approcha de cet étrange personnage, et voyant qu'il ne faisait aucune

attention à lui, il allait lui adresser la parole pour le prier de lui panser le bras, quand il l'entendit faire le soliloque suivant:

— Je suis aussi sûr que cet homme a été tué par le capitaine Lawton, que si je l'avais vu porter le coup moi-même. Et cependant combien de fois lui ai-je indiqué les moyens de mettre un adversaire hors de combat sans détruire le principe de la vie! C'est une cruauté que d'en agir ainsi avec la race humaine, et d'ailleurs c'est traiter la science avec peu de respect; c'est vouloir ne lui rien laisser à faire.

— Monsieur, dit Henry, si vous en avez le temps, voulez-vous bien examiner une légère blessure?

— Ah! dit le docteur en l'examinant de la tête aux pieds, vous venez de là-bas? Eh bien, comment vont les choses?

— Je puis vous répondre qu'il y fait chaud, répondit Henry pendant que le chirurgien l'aidait à ôter son habit.

— Chaud! répéta le docteur, tout en continuant ses opérations, tant mieux. Tant qu'il y a de la chaleur, il y a de la vie, il y

a de l'espoir, comme vous savez. Mais ici mon art est sans utilité. J'ai fait rentrer la cervelle dans la tête d'un patient, mais je crois qu'il était mort avant que j'y touchasse. C'est un cas très-curieux, Monsieur, et je vais vous le faire voir. Ce n'est que derrière cette haie où vous voyez tant de corps accumulés. — Ah! la balle n'a fait que passer dans les chairs; elle n'a pas touché l'os. Vous êtes heureux d'être tombé dans les mains d'un vieux praticien, sans quoi vous auriez pu perdre le bras.

— Vraiment! dit Henry avec une légère inquiétude; je ne croyais pas la blessure si sérieuse.

— Oh! la blessure n'est rien, répondit le chirurgien fort tranquillement; mais le plaisir de couper un pareil bras aurait pu tenter un novice.

— Comment diable! s'écria le capitaine saisi d'horreur; quel plaisir peut-on trouver à mutiler un de ses semblables?

— Monsieur, répondit le chirurgien avec beaucoup de gravité, une amputation scientifique est une fort jolie opération; et sans

contredit, dans la presse du moment, un apprenti pourrait fort bien être tenté de ne pas y regarder de très-près.

La conversation fut interrompue par l'arrivée des dragons, et plusieurs soldats légèrement blessés vinrent réclamer à leur tour les soins du docteur.

Les guides se chargèrent de la personne de Henry, et le jeune homme, dont le cœur ne battait pas de plaisir, fut reconduit dans la maison de son père.

Les Anglais avaient perdu dans cette affaire environ le tiers de leur infanterie, mais le reste s'était rallié dans le bois, et Dunwoodie, jugeant qu'il serait imprudent de l'y attaquer, avait laissé dans les environs un fort détachement commandé par le capitaine Lawton, avec ordre d'en surveiller les mouvemens, et de saisir toutes les occasions de harceler les ennemis avant qu'ils se rembarquassent.

Le major avait appris qu'un autre corps anglais arrivait du côté de l'Hudson, et son devoir exigeait qu'il se tînt prêt à le recevoir, pour en déjouer aussi les intentions. En

donnant ses ordres au capitaine Lawton, il lui recommanda fortement de n'attaquer l'ennemi qu'autant qu'il en trouverait une occasion favorable. Cet officier n'avait été qu'étourdi par une balle qui lui avait effleuré le sommet de la tête, et le major, en le quittant, lui ayant dit en riant, que, s'il s'oubliait encore, on le croirait blessé dans cette partie importante du corps humain, ils marchèrent chacun de leur côté.

Ce détachement anglais n'avait avec lui aucuns bagages, n'ayant été chargé que de détruire certains approvisionnemens qu'on avait appris se faire alors pour l'armée américaine. Il traversa le bois, gagna les hauteurs, et continuant à suivre une route inaccessible à la cavalerie, il se mit en retraite pour rejoindre les barques qui l'avaient amené.

CHAPITRE VIII.

« Tout le pays d'alentour fut dévasté par le fer et le feu ; la mère en couches et l'enfant nouveau-né périrent également ; mais de pareilles choses arrivent toujours après une illustre victoire. »

Anonyme.

Le silence avait succédé au dernier bruit du combat, et les habitans des Sauterelles, toujours plongés dans l'inquiétude, n'en connaissaient pas encore le résultat. Frances avait continué à faire tous ses efforts pour empêcher ces sons terribles d'arriver à ses oreilles ; et elle cherchait en vain à s'armer de résolution pour entendre les nouvelles qu'elle craignait d'apprendre. Le terrain sur lequel avait eu lieu la charge contre l'in-

fanterie n'était qu'à un petit mille des Sauterelles, et dans l'intervalle des décharges les cris des soldats y étaient même parvenus. Après avoir vu son fils s'échapper, M. Wharton était allé rejoindre sa fille aînée et sa sœur dans la retraite qu'elles avaient choisie, et Frances, ne pouvant supporter plus long-temps une incertitude si pénible, s'était bientôt réunie à ce petit groupe. César fut chargé d'aller prendre quelques renseignemens sur l'état des choses à l'extérieur, et de s'informer sous quelles bannières la victoire s'était rangée. Le père raconta alors à sa famille étonnée la manière dont Henry s'était échappé, et toutes les circonstances de son évasion. Les trois dames étaient encore plongées dans leur première surprise quand la porte s'ouvrit, et l'on vit paraître le capitaine Wharton, accompagné de deux des guides, suivis par César.

— Henry! mon fils! s'écria le père en lui tendant les bras, sans avoir la force de se lever de sa chaise; est-ce vous que je vois? Etes-vous de nouveau prisonnier? Courez-vous encore risque de la vie?

— La fortune a favorisé les rebelles, répondit Henry en s'efforçant de sourire et en prenant la main de ses sœurs affligées; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour conserver ma liberté; mais on dirait que l'esprit de rébellion s'est étendu jusqu'aux animaux : le malheureux cheval que je montais m'a emporté, bien contre mon gré, au milieu de la troupe de Dunwoodie.

— Et vous êtes une seconde fois prisonnier? s'écria le père jetant un regard effrayé sur les deux guides armés qui étaient entrés avec son fils.

— C'est la vérité, répondit Henry; ce M. Lawton qui a de si bons yeux, m'a encore réduit en captivité.

— Pourquoi vous pas l'avoir tué? s'écria César sans faire attention aux regards inquiets et aux joues pâles des trois dames.

— Cela est plus aisé à dire qu'à faire, monsieur César, répondit Wharton en souriant; d'autant plus, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur les guides, qu'il avait plu à ces messieurs de m'ôter l'usage de mon meilleur bras.

— Il est blessé! s'écrièrent en même temps les deux sœurs, remarquant seulement alors l'écharpe qui lui soutenait le bras droit.

— Ce n'est qu'une égratignure, dit Henry en étendant le bras pour prouver qu'il ne cherchait pas à les tromper ; mais elle m'a privé de l'usage d'un bras dans le moment le plus critique. César jeta un coup d'œil de ressentiment amer sur les deux guides, qu'il regardait comme la cause immédiate de la blessure de Henry, et sortit de l'appartement. Quelques mots de plus suffirent pour expliquer tout ce que savait le capitaine Wharton de la fortune de cette journée. Il en croyait encore le résultat douteux, car lorsqu'il avait quitté le champ de bataille, les Virginiens se retiraient.

— Ils avaient forcé l'écureuil de monter à l'arbre, dit un des guides, et ils ne l'ont quitté qu'en laissant un bon chien de chasse pour l'attendre quand il en descendra.

— Oui, oui, ajouta son camarade d'un ton sec, et je réponds que le capitaine Lawton comptera les nez de ceux qui restent avant qu'ils revoient leurs barques.

Frances, pendant ce dialogue, n'avait pu se soutenir qu'en s'appuyant sur le dossier d'une chaise, écoutant avec une inquiétude mortelle chaque syllabe qu'on prononçait, changeant de couleur à chaque instant et tremblant de tous ses membres. Enfin, s'armant d'une résolution désespérée, elle demanda :

— Y a-t-il quelque officier de blessé du du côté des..... d'un côté ou de l'autre?

— Sans contredit, répondit cavalièrement le même guide. Ces jeunes officiers du sud ont tant d'ardeur, qu'il est rare que nous nous battions sans en voir tomber un ou deux. Un blessé qui est arrivé avant les autres m'a dit que le capitaine Singleton avait été tué, et que le major Dunwoodie...

Frances n'en entendit pas davantage, et tomba sur sa chaise privée de sentiment. Les secours qu'on lui prodigua lui rendirent bientôt l'usage de ses sens, et Henry, se tournant vers le guide : — Est-ce que le major a été blessé? lui demanda-t-il.

— Blessé! répondit le guide sans faire attention à l'agitation de toute la famille;

non vraiment. Si une balle pouvait le tuer, il y a long-temps qu'il n'existerait plus. Mais, comme dit le proverbe, celui qui est né pour être pendu ne peut jamais se noyer. Ce que je voulais dire, c'est que le major est fort chagrin de la mort du capitaine Singleton. Mais si j'avais su l'intérêt qu'y prend la jeune dame, je me serais mieux expliqué.

Frances rougit de nouveau; elle se leva précipitamment avec confusion, et s'appuyant sur sa tante elle allait se retirer quand Dunwoodie lui-même arriva. Sa première sensation, en le voyant, fut un plaisir sans mélange; mais il fut remplacé par un sentiment d'angoisse quand elle remarqua l'expression inusitée de tous ses traits; son front brillait encore de toute l'ardeur du combat; son œil était fixe, perçant et sévère; le sourire d'affection qui épanouissait sa physionomie quand il était près de sa maîtresse, était remplacé par un air inquiet et soucieux; toute son ame était en proie à une forte émotion qui bannissait toutes les autres, et il commença par parler du sujet

qui l'occupait si vivement. Il se tourna vers M. Wharton.

— Monsieur, lui dit-il, dans un moment comme celui-ci on fait peu d'attention à la cérémonie : un de mes officiers est blessé dangereusement, mortellement peut-être, et comptant sur votre hospitalité, je l'ai fait transporter ici.

— Et vous avez très-bien fait, Monsieur, répondit M. Wharton, qui sentait combien il pouvait être important pour son fils de se concilier la bienveillance des troupes américaines; ma maison est toujours ouverte à ceux de mes concitoyens auxquels je puis être utile, et surtout aux amis du major Dunwoodie.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit le major, et pour moi et pour celui qui est en ce moment hors d'état de vous remercier lui-même. Voulez-vous bien m'indiquer une chambre où le chirurgien puisse le voir sans délai et me faire un rapport sur la situation où il se trouve? On ne pouvait faire aucune objection à cette demande; mais Frances sentit un froid glacial dans son cœur

quand son amant se retira sans même lui avoir adressé un seul regard.

Il existe dans l'amour d'une femme un dévouement qui n'admet aucune espèce de rivalité. C'est pour elle une passion tyrannique, et quand on donne tout, on attend beaucoup en retour. Frances avait passé des heures d'angoisses pour Dunwoodie, et il venait de la voir, de la quitter sans lui adresser un sourire ou le moindre mot! L'ardeur de ses sentimens n'était nullement refroidie, mais ses espérances s'affaiblissaient. Lorsque ceux qui portaient l'ami du major dans l'appartement qui lui avait été destiné passèrent près d'elle, elle aperçut ce rival qu'elle supposait dans l'affection de son amant. Son visage pâle et hâve, ses yeux enfoncés, sa respiration pénible, lui donnèrent une idée de la mort sous son aspect le plus affreux. Dunwoodie était à son côté, lui tenait une main, ne cessait de recommander à ceux qui le portaient de marcher avec précaution, en un mot montrait toute la sollicitude que pouvait inspirer la plus tendre amitié dans une telle occasion. Fran-

ces marcha légèrement devant eux, et détourna la tête en ouvrant la porte de la chambre où on le conduisait. Ce ne fut que lorsque le major toucha à ses vêtemens en y entrant, qu'elle se hasarda à lever sur lui ses yeux bleus pleins de douceur; mais il ne lui rendit pas même ce regard, et Francés soupira sans s'en apercevoir en se retirant dans la solitude de son appartement.

Le capitaine avait volontairement donné sa parole à ceux qui le gardaient de ne pas chercher à s'évader, et par conséquent il put soulager son père dans l'exercice des devoirs de l'hospitalité. Tandis qu'il s'occupait de ces soins, il rencontra le docteur qui lui avait pansé le bras avec tant de dextérité sur le champ de bataille, et qui se rendait dans la chambre de l'officier blessé.

— Ah! s'écria le disciple d'Esculape, je vois avec plaisir que vous allez bien; mais attendez.... Avez-vous une épingle? — Non, non; en voici une. Il faut empêcher l'air de frapper sur votre blessure, sans quoi quelqu'un de nos jeunes gens pourrait encore y trouver à s'exercer.

— A Dieu ne plaise ! dit le capitaine à demi-voix, tout en arrangeant son écharpe, tandis que Dunwoodie, paraissant à la porte de la chambre du blessé, s'écriait d'un ton d'impatience :

— Sitgreaves ! hâtez-vous donc, ou George Singleton mourra d'une perte de sang.

— Quoi ! est-ce Singleton? Est-ce ce pauvre George? s'écria le docteur en accélérant sa marche avec une émotion véritable; juste ciel! Au surplus il vit encore, et tant qu'il reste de la vie, il reste de l'espérance. Ce sera la première blessure sérieuse que j'aurai vue aujourd'hui, sans que le patient fût déjà mort. Le capitaine Lawton apprend aux soldats à manier le sabre avec si peu de discrétion. Pauvre George ! Heureusement on dit que ce n'est qu'une balle qui l'a blessé.

Il entra dans la chambre, et le jeune blessé tourna les yeux sur lui, faisant un effort pour sourire en lui tendant la main. Dans ce regard et dans ce geste, il y avait quelque chose qui parlait au cœur du docteur Sitgreaves, et il ôta ses lunettes pour essuyer une larme qui lui obscurcissait la vue.

Il se mit sur-le-champ en fonction ; mais tout en faisant ses arrangemens préalables, il se livrait à sa loquacité habituelle.

—Quand il ne s'agit que d'une balle, dit-il, j'ai toujours quelque espérance. Il y a une chance qu'elle n'aura touché aucune partie vitale. Mais les soldats du capitaine Lawton frappent à tort et à travers ; ils séparent la jugulaire ou mettent le cerveau à découvert, et ces blessures sont fort difficiles à guérir, parce que, pour l'ordinaire, le patient est mort avant que le chirurgien ait le temps d'arriver. Je n'ai jamais réussi qu'une fois à remettre en sa place la cervelle d'un homme, quoique je l'aie essayé sur trois aujourd'hui. Sur le champ de bataille je ne manque jamais de reconnaître l'endroit où le corps du capitaine Lawton a chargé.

Le groupe qui entourait le lit du blessé, était trop accoutumé aux manières du chirurgien en chef pour l'interrompre dans son soliloque, ou pour y répondre ; l'on attendait tranquillement le moment où il commencerait son examen. Il arriva enfin. Dunwoodie, les yeux fixés sur ceux du doc-

teur, tenait en silence entre ses mains une de celles du patient. Enfin une plainte échappa à Singleton, et le docteur dit tout haut en se levant avec vivacité :

— Ah ! il y a du plaisir à suivre dans le corps humain les progrès d'une balle qui semble y avoir circulé de manière à éviter toutes les parties vitales ; mais quand le sabre du capitaine Lawton...

— Eh bien, dit Dunwoodie d'une voix à peine articulée, parlez donc ! Y a-t-il quelque espoir ? Pouvez-vous trouver la balle ?

— Il n'est pas difficile de trouver ce qu'on tient dans la main, major, répondit le docteur en lui montrant la balle. Et tout en apprêtant l'appareil : — Elle a pris une route, ajouta-t-il, que ne prend jamais le sabre du capitaine Lawton, malgré toutes les peines que je me suis données pour lui apprendre à le manier scientifiquement. Croiriez-vous bien que j'ai vu aujourd'hui sur le champ de bataille un cheval dont la tête était presque séparée de son corps ?

— Ce coup était de ma façon, dit Dunwoodie avec un regard d'espoir renaissant

qui rappela le sang sur ses joues; c'est moi qui ai tué ce cheval.

— Vous! s'écria le chirurgien laissant tomber son appareil de surprise. Vous! mais vous saviez que c'était un cheval?

— J'avoue que j'en avais quelque soupçon, répondit le major en approchant un breuvage des lèvres de son ami.

— De tels coups portés au corps humain sont toujours funestes, continua le docteur; ils déjouent tous les efforts de la science.. Ils sont inutiles dans une bataille, car le point important, c'est de mettre son ennemi hors de combat. Combien de fois, major, après une escarmouche commandée par le capitaine Lawton, ai-je parcouru le champ de bataille dans l'espoir de trouver quelque blessure qu'il serait honorable de guérir! Mais non, rien que des égratignures ou des coups mortels! Ah! major Dunwoodie, dans une main sans expérience le sabre est une arme terrible! Que de temps j'ai perdu pour faire sentir cette vérité au capitaine Lawton!

Le major impatient lui montra son ami en silence; et le docteur, mettant un peu

plus de vivacité dans ses mouvemens, ajouta:

— Ah! le pauvre George! on peut dire qu'il l'a échappé belle! mais....

Il fut interrompu par un exprès qui vint annoncer au major que sa présence était nécessaire sur le champ de bataille. Dunwoodie serra la main de son ami et fit signe au docteur de le suivre.

— Qu'en pensez-vous? lui demanda-t-il en entrant dans le corridor; croyez-vous qu'il guérisse?

— Il guérira, répondit laconiquement le docteur en tournant sur le talon pour rentrer dans la chambre.

— Dieu soit loué! s'écria Dunwoodie en descendant l'escalier.

Avant de partir il rentra un instant dans le salon, où toute la famille était réunie. Le sourire avait reparu sur ses lèvres, et s'il fit ses complimens à la hâte, ce fut avec cordialité. Il ne parla ni de l'évasion de Henry Wharton, ni de l'événement qui l'avait rendu prisonnier une seconde fois, et il eut l'air de croire que le capitaine anglais était resté où il l'avait laissé avant le combat. Ils

ne s'étaient pas rencontrés pendant l'action. Le jeune Wharton se retira près d'une croisée en silence et avec un air de hauteur; et laissa le major s'adresser sans interruption au reste de la famille.

L'agitation qu'avaient produite dans les deux sœurs les événemens de cette journée avait fait place à une langueur qui les retenait toutes deux en silence, et ce fut miss Peyton qui adressa la parole au major.

— Y a-t-il quelque espoir que votre ami survive à sa blessure, mon cousin? lui demanda cette dame en s'avançant vers lui avec un sourire de bienveillance et d'affection.

— Le plus grand espoir; ma chère dame. Sitgreaves dit qu'il guérira, et Sitgreaves ne m'a jamais trompé.

— Cette nouvelle me fait presque autant de plaisir qu'à vous-même. Il est impossible de ne pas prendre intérêt à un être qui est si cher au major Dunwoodie.

— Et qui mérite si bien d'être aimé, Madame. C'est un génie bienfaisant dans mon corps; il ne s'y trouve pas un officier, pas un soldat qui ne le chérisse. Il a tant de

candeur et de générosité! son caractère est si franc et si égal! Doux comme un agneau, tendre comme une colombe, ce n'est que lorsque l'heure du combat arrive, que Singleton est un lion.

— Vous en parlez comme d'une maîtresse, major, dit miss Peyton en souriant et en jetant un coup d'œil sur sa nièce, qui, pâle et silencieuse, était assise dans un coin.

— Je l'aime tout autant! s'écria Dunwoodie avec la chaleur de l'amitié. Mais il a besoin de soins, de grands soins; tout dépend à présent des soins qu'il recevra.

— Croyez, Monsieur, dit miss Peyton avec dignité, que votre ami ne manquera de rien dans cette maison.

— Pardon, ma chère dame, ajouta le jeune major, vous êtes la bonté même; mais l'état de Singleton exige des attentions que bien des gens trouveraient pénibles. C'est en de semblables momens, au milieu de pareilles souffrances, que le soldat éprouve le besoin de la tendresse compatissante d'une femme. En parlant ainsi, il fixa les yeux sur Frances. Elle se leva et lui dit:

— On aura pour votre ami tous les soins que les convenances permettent de donner à un étranger.

— Ah ! les convenances ! s'écria Dunwoodie en secouant la tête, un mot si froid le tuerait ! Il lui faut des soins délicats, affectueux, empressés.

— Ce sont des soins qui conviennent à une épouse ou à une sœur, répondit Frances en rougissant encore davantage.

— Une sœur ! répéta le major, le sang lui montant au visage. Une sœur ! Il a une sœur, une sœur qui pourrait être ici demain dans la matinée. Il se tut, réfléchit en silence, jeta sur Frances un regard inquiet, et murmura à demi-voix : — La situation de Singleton l'exige, on ne peut s'en dispenser.

Les trois dames observaient avec surprise le changement qui s'était opéré sur sa physionomie. — Si le capitaine Singleton a une sœur, dit miss Peyton, mes nièces et moi nous serons très-charmées de la recevoir.

— Il le faut bien, Madame ; on ne peut faire autrement, répondit Dunwoodie avec une hésitation qui n'était guère d'accord

avec la vivacité qu'il venait de montrer; ce soir même je l'enverrai chercher par un exprès. Et comme s'il eût voulu changer le sujet de la conversation, il s'approcha du capitaine Wharton et lui dit d'un ton amical:

— Henry Wharton, mon honneur m'est plus cher que la vie, mais je sais que je puis sans danger le confier au vôtre. Je ne vous donne ni gardes ni surveillans; votre parole me suffit. Restez ici jusqu'à ce que nous quittions ces environs, ce qui n'aura lieu probablement que dans quelques jours.

— Je répondrai à votre confiance, Dunwoodie, répondit Henry en lui offrant la main, et son air de froideur disparaissant tout à coup, quand même j'aurais devant les yeux le gibet auquel votre Washington a fait attacher André.

— Henry, répliqua le major avec chaleur, vous ne connaissez guère l'homme qui est à la tête de nos armées, ou vous ne lui feriez pas un tel reproche. Mais mon devoir m'appelle. Adieu; je vous laisse où je voudrais pouvoir rester moi-même, où vous ne pouvez pas être tout-à-fait malheureux.

En passant près de Frances il jeta sur elle un regard d'affection qui lui fit oublier l'impression qu'elle avait éprouvée en le revoyant après le combat.

Le colonel Singleton était du nombre de ces vétérans que les circonstances avaient obligés à renoncer au repos convenable à leur âge pour se dévouer au service de leur patrie. Il était né en Géorgie, et dès sa première jeunesse il avait suivi la profession des armes. Lorsque la lutte pour la liberté avait commencé, il avait offert ses services à son pays, et le respect qu'inspirait sa réputation les avait fait accepter. Mais son âge et sa santé ne permettant pas qu'il fût chargé d'un service actif, on lui avait donné successivement différentes places de confiance dans lesquelles sa patrie pouvait profiter de sa vigilance et de sa fidélité, sans qu'il en résultât aucun inconvénient pour lui-même. Depuis un an il était chargé de garder les défilés des montagnes, et il était alors avec sa fille à une petite journée de marche de la vallée dans laquelle se trouvait Dunwoodie. Elle était sa fille unique, et il n'avait d'autre

fils, que l'officier blessé dont nous avons déjà parlé. Ce fut là que le major dépêcha un exprès, porteur de la malheureuse nouvelle de la situation du capitaine, et chargé d'une invitation qui, comme il n'en doutait pas, amènerait bientôt la sœur affectueuse près du lit d'un frère blessé.

S'étant acquitté de ce devoir, quoique avec une sorte de répugnance qui ne pouvait que rendre ses inquiétudes encore plus vives, Dunwoodie se rendit sur le terrain où ses troupes avaient fait halte. On voyait déjà par-dessus la cime des arbres, les restes des Anglais marcher sur les hauteurs en bon ordre et avec précaution pour regagner les barques. Le détachement de Lawton était sur leur flanc, les suivant à peu de distance, et attendant avec impatience un moment favorable pour les attaquer. Enfin on perdit de vue les deux partis.

A peu de distance des Sauterelles était un petit village traversé par plusieurs routes, et d'où par conséquent il était facile de marcher de tous côtés dans l'intérieur du pays. C'était une halte favorite pour la ca-

valerie, et il était souvent occupé par les détachemens légers de l'armée américaine pendant leurs excursions. Dunwoodie avait été le premier à reconnaître les avantages de cette position, et comme il était obligé de rester dans cette contrée jusqu'à ce qu'il reçût de nouvelles instrnctions, on doit bien supposer qu'il ne négligea pas d'en profiter. Il commanda donc à son corps de se mettre en marche pour cet endroit, et y fit transporter les blessés. Déjà on s'était occupé du triste devoir de donner la sépulture aux morts. Tandis qu'il prenait ces arrangemens, un nouveau sujet d'embarras se présenta à lui. En marchant de côté et d'autre, il aperçut le colonel Wellmere, seul, rêvant tristement au revers qu'il avait éprouvé, auquel personne ne songeait, si ce n'est qu'il recevait une marque de civilité des officiers américains qui passaient près de lui. Ses inquiétudes pour Singleton avaient entièrement banni de son souvenir son prisonnier, et il s'approcha de lui en lui faisant des excuses de sa négligence. L'Anglais reçut ses politesses avec froideur, et se plaignit de

souffrir des suites de ce qu'il lui plut d'appeler une chute accidentelle de cheval. Dunwoodie, qui avait vu ses dragons le renverser, et certainement avec peu de cérémonie, sourit légèrement et lui offrit les secours d'un chirurgien. Il ne pouvait les lui procurer qu'aux Sauterelles, et en conséquence ils s'y rendirent tous deux.

— Le colonel Wellmere ! s'écria le jeune Wharton fort surpris en les voyant entrer. La fortune de la guerre ne vous a donc pas mieux traité que moi? Vous êtes le bien-venu chez mon père; mais j'aurais voulu pouvoir vous présenter à lui dans des circonstances plus heureuses.

M. Wharton reçut son nouvel hôte avec la circonspection et la réserve qui ne l'abandonnaient jamais, et Dunwoodie sortit de l'appartement pour se rendre dans la chambre de son ami. Il y trouva la confirmation de ses espérances, et il informa le chirurgien qu'un autre blessé avait besoin de ses secours, et qu'il le trouverait dans le salon. Ce peu de mots suffirent pour mettre le docteur en mouvement, et saisissant sa trousse.

il se hâta d'aller chercher le nouveau personnage qui réclamait ses soins. A la porte du salon il rencontra les dames, qui en sortaient. Miss Peyton l'arrêta un instant pour lui demander des nouvelles du capitaine Singleton. Frances ne put soutenir le sourire malin qui lui était naturel en voyant l'extérieur grotesque du praticien à la tête chauve; mais Sara était encore trop agitée par la surprise que lui avait occasionnée l'arrivée inattendue du colonel anglais pour faire attention au costume du docteur. On a déjà dit que le colonel Wellmere était une ancienne connaissance de la famille. Sara avait été si long-temps absente de New-York, que son souvenir s'était presque effacé de l'esprit du colonel; mais l'impression qu'il avait faite sur son cœur avait été plus durable. Il existe dans la vie de chaque femme une époque où l'on peut dire que son ame est plus ouverte à l'amour : c'est l'âge heureux où l'enfance disparaît pour faire place à l'adolescence, où le cœur innocent bat vivement en se formant de la vie des idées de perfection que l'homme ne peut jamais réaliser. C'était

à cet âge que Sara avait quitté la ville; et elle en avait emporté un tableau de l'avenir qui n'était qu'ébauché à la vérité, mais dont les couleurs devinrent plus vives dans la solitude; Wellmere était toujours l'objet de sa première pensée. La surprise de voir le colonel l'avait presque décontenancée, et après avoir reçu ses premiers complimens, elle s'était levée, à un signe que lui avait fait sa tante, pour se retirer avec elle et sa sœur.

— Ainsi, Monsieur, dit miss Peyton après avoir écouté le compte que lui rendit le chirurgien de la situation du jeune blessé, nous pouvons nous flatter de l'espoir de sa guérison?

— Elle est certaine, Madame, répondit le docteur en cherchant, par respect pour les dames, à remettre sa perruque; elle est certaine avec les soins et les attentions convenables.

— Il ne manquera de rien, Monsieur, répliqua miss Peyton avec douceur. Tout ce qui est ici est à son service, et le major Dunwoodie vient d'envoyer un exprès à sa sœur pour la faire venir.

— Sa sœur! répéta le praticien avec un air particulièrement expressif; oh! si le major l'a envoyé chercher, elle viendra.

— On doit croire que la situation dangereuse de son frère l'y déterminera, répliqua miss Peyton.

— Sans doute, Madame, répondit le docteur laconiquement en saluant profondément et en se rangeant de côté pour laisser passer les trois dames. Mais ce qu'il venait de dire et le ton dont il avait parlé ne furent pas perdus pour Frances, en présence de qui le nom de Dunwoodie n'était jamais prononcé sans exciter toute son attention.

— Monsieur, dit le docteur en entrant dans le salon et en s'adressant au seul habit écarlate qu'il y vit, on m'a dit que vous avez besoin de mon aide. Fasse le ciel que vous ne vous soyez pas trouvé en contact avec le capitaine Lawton, car en ce cas j'arriverais probablement trop tard.

— Il y a ici quelque méprise, dit Wellmere avec hauteur : c'était un chirurgien que le major Dunwoodie devait m'envoyer, et non une vieille femme.

— C'est le docteur Sitgreaves, s'écria le capitaine en réprimant, non sans peine, une envie de rire ; la multitude des occupations qu'il a eues aujourd'hui l'a empêché de donner beaucoup d'attention à son costume.

— Pardon, Monsieur, dit le colonel d'un air peu gracieux, et il ôta son habit pour montrer ce qu'il appelait sa blessure.

— Monsieur, dit le docteur d'un ton sec, si mes degrés pris à Edimbourg, ma pratique dans vos hôpitaux de Londres, l'amputation de quelques centaines de membres, la théorie et l'expérience des opérations les plus savantes auxquelles le corps humain puisse être soumis, une bonne conscience et la commission de docteur en chirurgie du congrès américain peuvent faire un chirurgien, j'ai droit de prendre ce titre.

— Pardon, Monsieur, répéta le colonel avec un ton de raideur ; le capitaine Wharton vient d'expliquer la cause de ma méprise.

— J'en remercie le capitaine, répondit Sitgreaves en arrangeant sur une table les

instrumens nécessaires pour une amputation, avec un sang-froid qui fit frémir le colonel. Maintenant, Monsieur, où est votre blessure? Quoi! est-ce cette égratignure sur votre épaule? Qui vous a blessé ainsi?

— Un dragon du parti des rebelles.

— Impossible! Monsieur. Je sais comme ils frappent. Le pauvre Singleton lui-même aurait appuyé plus fortement. Au surplus, Monsieur, ajouta-t-il en lui appliquant sur l'épaule un morceau de ce qu'on appelle communément *taffetas d'Angleterre*, voici qui remplira vos désirs; car je suis certain que c'est tout ce que vous souhaitez de moi.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? demanda le colonel avec hauteur.

— Que vous désirez pouvoir vous mettre au nombre des blessés dans votre prochaine dépêche, répondit le docteur. Vous pouvez ajouter que c'est une vieille femme qui vous a pansé; car si ce n'est pas l'exacte vérité, il est très-certain qu'une vieille femme vous aurait suffi pour chirurgien.

— Voilà un langage bien extraordinaire! murmura le colonel anglais.

Le capitaine Wharton intervint de nouveau, et en expliquant que la méprise du colonel Wellmere devait s'attribuer à l'irritation d'esprit et aux souffrances de corps, il réussit à adoucir le praticien insulté, qui consentit à examiner les autres blessures de l'officier anglais. Elles ne consistaient qu'en quelques contusions résultant de sa chute de cheval, et le docteur se retira après y avoir appliqué à la hâte les remèdes convenables.

La cavalerie, après avoir pris les rafraîchissemens nécessaires, se prépara à se mettre en marche vers le village dont il a été parlé, et Dunwoodie s'occupa de ses prisonniers. Il résolut de laisser Sitgreaves chez M. Wharton, pour qu'il pût donner des soins assidus au capitaine Singleton. Henry vint lui demander que le colonel Wellmere y restât aussi sur sa parole, jusqu'à ce que les troupes quittassent les environs. Le major y consentit sans difficulté, et comme les autres prisonniers n'étaient que des soldats, il les fit rassembler et les fit conduire sous bonne garde dans l'inté-

rieur du pays. Bientôt après les dragons se mirent en marche, et les guides, se séparant en petites troupes, et accompagnés de quelques patrouilles de cavalerie, s'étendirent dans tout le pays de manière à former une ligne de sentinelles depuis la mer jusqu'à l'Hudson.

Dunwoodie, après avoir fait ses adieux, s'était arrêté en face des Sauterelles, éprouvant une répugnance de s'en éloigner qu'il attribuait à sa sollicitude pour son ami blessé. Le cœur qui n'est pas endurci se dégoûte bientôt d'une gloire achetée au prix du sang. Peyton Dunwoodie, abandonné à lui-même et n'étant plus excité par les visions brillantes que l'ardeur de la jeunesse lui avait présentées toute la journée, commença à sentir qu'il existait d'autres liens que ceux qui enchaînent le soldat aux règles rigides de l'honneur. Il n'hésitait pas à accomplir ses devoirs, mais combien était forte la tentation ! Son sang ne coulait plus avec la rapidité que lui avait donnée le combat. A l'expression fière de son regard

succéda peu à peu un air de douceur, et les réflexions qu'il faisait sur sa victoire ne lui procuraient pas une satisfaction capable de balancer les sacrifices au prix desquels elle avait été achetée. En jetant un dernier coup d'œil sur cette maison, à la vue de laquelle il ne pouvait s'arracher, il se souvint seulement qu'elle renfermait tout ce qu'il avait de plus précieux. L'ami de sa jeunesse était prisonnier, dans des circonstances qui mettaient en danger sa vie et son honneur; un aimable compagnon d'armes, qui savait embellir les jouissances bruyantes d'un camp par la douceur gracieuse de la paix, était étendu sur un lit de douleurs, victime du succès qu'il avait obtenu. Enfin, l'image de la jeune fille, qui pendant cette journée n'avait exercé sur son cœur qu'une souveraineté disputée, se représenta à son esprit sous des traits si aimables, qu'elle en bannit entièrement sa rivale, la gloire.

Le dernier traîneur de son corps avait déjà disparu derrière les montagnes du nord, et le major, bien à contre-cœur,

tourna du même côté la tête de son cheval. Frances, agitée par une inquiétude qui ne lui laissait aucun repos, se harsarda timidement sur la terrasse. Le jour avait été doux et pur, et le soleil brillait de tout son éclat dans un firmament sans nuages. Le tumulte qui avait troublé la vallée si peu de temps auparavant était remplacé par un silence aussi profond que celui de la mort; et la belle scène qui s'offrait à ses yeux semblait n'avoir jamais été une arène pour les passions des hommes. Un seul nuage, formé par la fumée du combat, flottait encore au-dessus du champ de bataille, et il se dissipait graduellement, comme pour n'en laisser aucune ombre sur les tombes paisibles des victimes de la guerre. Tous les sentimens qui l'avaient agitée, tout le tumulte d'une journée si fertile en événemens, lui parurent un moment des illusions. Elle tourna la tête, et vit s'éloigner celui qui avait été le principal acteur de toutes ces scènes. La vérité reparut à son esprit, et en reconnaissant son amant, d'autres souvenirs la portèrent à se retirer

dans sa chambre, le cœur aussi triste que l'était celui de Dunwoodie en sortant de la vallée.

FIN DU TOME PREMIER.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. JAMES FENIMORE COOPER,

AMÉRICAIN.

L'ESPION.

IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD,

A ANGERS.

L'ESPION,

ROMAN AMÉRICAIN

FONDÉ SUR QUELQUES ÉVÉNEMENS ÉPISODIQUES

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE,

ET DESTINÉ A PEINDRE LES SITES ET LES MŒURS

DES ÉTATS-UNIS.

Par M. James Fenimore Cooper.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par M. A.-J.-B. Defauconpret,

TRADUCTEUR DES ROMANS HISTORIQUES DE SIR WALTER SCOTT.

« Existe-t-il un homme dont l'ame soit assez insensible pour ne s'être jamais dit à lui-même : Voici mon pays, mon pays natal ! »

Sir WALTER SCOTT.

Troisième Édition.

TOME SECOND.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1828

L'ESPION,

ROMAN AMÉRICAIN

FONDÉ SUR QUELQUES ÉVÉNEMENS ÉPISODIQUES

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE IX.

« Un instant son œil plongea au fond de la vallée ; il aspira l'air chargé d'émanations odorantes ; il écouta les aboiemens des chiens qui devenaient plus bruyans à mesure qu'ils approchaient ; et quand il vit paraître le plus avancé de ses ennemis, il franchit le taillis d'un bond léger, et s'élançant avec rapidité, il courut vers les bruyères sauvages de Wam-Var. »

Sir Walter-Scott. *La Dame du Lac.*

Le capitaine Lawton, à la tête de sa compagnie, avait suivi l'infanterie anglaise jusque sur le rivage, avec la plus grande vigilance, sans pouvoir trouver une seule

occasion pour l'inquiéter dans sa retraite. L'officier expérimenté qui avait alors le commandement, connaissait trop bien la force de son ennemi pour hasarder de quitter les hauteurs avant d'être obligé de regagner le rivage de la mer. Avant de faire ce mouvement dangereux, il forma son corps en bataillon carré, hérissé de toutes parts de baïonnettes. L'impétueux Lawton savait fort bien que, dans cette position, des hommes braves ne pouvaient jamais être attaqués avec succès par la cavalerie, et il fut obligé, à son grand regret, de se borner à suivre ses ennemis, sans pouvoir mettre obstacle à leur marche, aussi ferme qu'elle était lente. Un petit schooner les avait amenés de New-York, et ses canons protégeaient le lieu de l'embarquement. Lawton avait assez de prudence pour voir que ce serait une folie que de vouloir combattre contre une telle combinaison de force et de discipline, et il vît les Anglais se rembarquer sans chercher à les attaquer. Les dragons restèrent près du rivage jusqu'au dernier moment, et se mirent alors eux-mêmes en retraite,

fort à contre-cœur, pour rejoindre le corps principal de Dunwoodie.

Les ombres du soir commençaient à obscurcir la vallée, lorsque ce détachement y rentra du côté du sud, marchant au petit pas sur une ligne étendue. Lawton était en avant avec son lieutenant. Un jeune cornette, placé derrière eux, fredonnait un air tout en songeant au plaisir qu'il goûterait bientôt à s'étendre sur une botte de paille, après une journée si fatigante.

— Ainsi donc, elle vous a frappé comme moi, dit le capitaine à son lieutenant. Je n'ai eu besoin que de la voir un instant pour la reconnaître : c'est une de ces figures qu'on n'oublie pas. Sur ma foi, Tom, elle fait honneur au goût du major.

— Elle en ferait à tout le corps, dit le lieutenant avec feu. De pareils yeux bleus pourraient aisément engager un homme à suivre une occupation plus douce que le métier que nous faisons; et sur ma foi, moi-même, une si jolie fille me ferait quitter le sabre et la selle pour l'aiguille à faire des reprises et la trousse de paille.

— Mutinerie ! monsieur, mutinerie ! s'écria Lawton. Quoi ! vous, Tom Mason, vous oseriez vous déclarer le rival du major Dunwoodie, si élégant, si admiré, et qui plus est si riche ! Vous simple lieutenant de cavalerie, ne possédant qu'un cheval qui n'est pas des meilleurs, et dont le capitaine est aussi dur qu'un bloc de chêne et a autant de vie qu'un chat !

— Sur ma foi, dit Mason souriant à son tour, nous pourrions bien voir le bloc se fendre et Rominagrobis perdre toutes ses vies si vous faites souvent des charges pareilles à celle de ce matin. Combien de fois voudriez-vous avoir le crâne frotté comme vous l'avez eu aujourd'hui ?

— Ne m'en parlez pas, mon cher Mason ; la seule pensée m'en donne mal à la tête, dit le capitaine en remuant les épaules. C'est ce que j'appelle anticiper la nuit.

— La nuit de la mort ?

— Non, Monsieur, la nuit qui suit le jour. J'ai vu des milliers d'étoiles qui auraient dû se cacher devant leur maître souverain le soleil. Je crois que vous me devez le plaisir

de m'avoir avec vous encore quelque temps qu'au casque épais que je porte.

— J'ai sans doute une grande obligation au casque, mais j'admets que le casque ou le crâne doivent être d'une heureuse épaisseur.

— Allons, allons, Tom, vous êtes un railleur privilégié, ainsi je ne me fâcherai pas. Mais je crois que le lieutenant de Singleton se trouvera mieux que vous du service de cette journée.

— J'espère, capitaine, que ni lui ni moi nous n'aurons le chagrin de devoir notre avancement à la mort d'un camarade et d'un ami. On assure que Sitgreaves a fait un rapport favorable de ses blessures.

— Je le désire de toute mon âme, s'écria Lawton; malgré son menton presque imberbe, Singleton a un courage digne d'un vétéran; mais ce qui me surprend, c'est que, quoique nous soyons tombés tous deux au même instant, nos gens se soient si bien comportés.

— Je devrais vous remercier du compliment, mais ma modestie s'y oppose. Au

surplus, j'ai fait ce que j'ai pu pour les arrêter, mais je n'ai pu y réussir.

— Comment, pour les arrêter! s'écria le capitaine; arrêter des dragons au milieu d'une charge!

— Il me semblait qu'ils ne la dirigeaient pas du côté convenable, répondit le subalterne un peu sèchement.

— Ah! c'est notre chute qui leur avait fait faire un quart de conversion.

— Que ce soit votre chute ou la crainte d'être exposés à en faire une comme vous, il est certain que nous étions dans un désordre admirable, quand le major est arrivé fort à propos pour nous rallier.

— Dunwoodie! comment donc! Il était occupé à tailler des croupières aux Hessois?

— Oui; mais après les avoir taillées, il arriva au petit galop avec les deux autres compagnies, et, se plaçant entre nous et l'ennemi, avec cet air impérieux qu'il sait prendre quand il est animé, il nous remit en ligne en un clin d'œil. Ce fut alors, ajouta le lieutenant avec chaleur, que nous envoyâ-

mes John Bull dans les broussailles. Ah! ce fut une belle charge!

— Diable, s'écria Lawton avec dépit, quel spectacle j'ai perdu!

— Vous dormiez pendant tout ce temps, dit Mason ironiquement.

— Oui, répondit le capitaine en soupirant, rien n'était visible pour le pauvre George Singleton ni pour moi. Mais, Tom, que dira la sœur de George à cette jolie fille à cheveux blonds qui est là-bas dans cette maison blanche?

Elle se pendra avec ses jarretières. J'ai pour mes officiers supérieurs le respect que je leur dois, mais je dis que deux anges semblables, c'est plus qu'il ne faut pour la part d'un seul homme, à moins que ce ne soit un Turc ou un Indou.

— Sans doute, Tom, sans doute. Le major fait toujours des sermons de morale aux jeunes gens, mais, au bout du compte, c'est un malin gaillard. Remarquez-vous comme il aime les routes qui se croisent à l'autre bout de cette vallée! Or, si je faisais faire halte à ma compagnie deux fois dans le

même endroit, vous jureriez tous qu'il y a en l'air quelque cotillon.

— Vous êtes bien connu dans le corps, répliqua le lieutenant d'un ton sentencieux.

— Votre penchant à la raillerie est incurable, Tom, dit Lawton. Mais, ajouta-t-il en penchant le corps du côté vers lequel ses yeux se dirigeaient, comme pour mieux distinguer les objets dans l'obscurité, quel est l'animal qui traverse la vallée sur notre droite?

— C'est un homme, répondit Mason après avoir regardé avec attention l'objet suspect.

— A en juger par son dos c'est un dromadaire, dit le capitaine. Puis, quittant tout à coup le grand chemin, il s'écria: — Harvey Birch! qu'on le saisisse mort ou vif!

Mason et quelques-uns des dragons qui marchaient les premiers furent les seuls qui comprirent ces paroles, mais le cri fut entendu sur toute la ligne. Une douzaine d'entre eux, ayant le lieutenant à leur tête, suivirent l'impétueux Lawton, et leur ra-

pidité menaçait celui qu'ils poursuivaient de voir bientôt la fin de cette course.

Birch avait prudemment gardé sa position sur le haut du rocher où Henry Wharton l'avait vu en passant, jusqu'à ce que le crépuscule eût commencé à couvrir d'obscurité tout ce qui l'environnait. Du haut de son élévation il avait vu tous les événemens de la journée à mesure qu'ils étaient arrivés. Il avait attendu, le cœur palpitant, le départ des troupes de Dunwoodie, et il avait, non sans peine, réprimé son impatience jusqu'au moment où la nuit mettrait ses mouvemens à l'abri de tout danger. Il n'était encore pourtant qu'au quart du chemin qu'il avait à faire pour regagner sa demeure, quand son oreille attentive distingua le bruit de la marche d'une troupe de cavalerie qui approchait. Cependant se fiant sur l'obscurité qui augmentait, il résolut de continuer sa route, et il se flatta qu'en se courbant et en marchant rapidement il ne serait pas aperçu. Le capitaine Lawton avait été trop occupé de la conversation que nous avons rapportée pour laisser errer ses yeux suivant

leur usage; et le colporteur, averti par le son des voix qui s'éloignaient que l'ennemi qu'il redoutait le plus était passé, céda à son impatience et cessa de se courber, afin de pouvoir avancer plus vite. Dès l'instant que son corps s'éleva au-dessus de l'ombre du terrain, il fut découvert et la chasse commença.

Birch resta un instant immobile, son sang se glaçant dans ses veines quand il songeait au danger qui le menaçait; ses jambes lui refusèrent leur service, si nécessaire en cette circonstance; mais ce ne fut que pour un moment. Se déchargeant de sa balle, qu'il abandonna à l'endroit où il se trouvait, et serrant par instinct le ceinturon qu'il portait, il se mit à fuir. Il savait qu'en gagnant la lisière du bois, il se rendrait presque invisible, et il redoublait de vitesse quand plusieurs cavaliers passèrent à peu de distance de lui sur la gauche, et lui coupèrent ce lieu de refuge. Il s'était jeté ventre à terre en les entendant arriver. Mais le moindre délai était trop dangereux pour qu'il restât long-temps dans cette position. Il se releva

donc, et longeant toujours le bois, il courut dans la direction opposée des dragons, qui s'exhortaient à avoir l'œil aux aguets.

Tous les dragons avaient pris part à la chasse, quoique l'ordre donné précipitamment par Lawton n'eût été entendu que de ceux qui étaient près de lui. Les autres ne savaient pas précisément ce qu'ils avaient à faire, et le cornette demandait encore de quoi il s'agissait, quand un homme, à peu de distance en arrièrre, franchit la route d'un seul bond. Au même instant la voix de Stentor du capitaine retentit dans la vallée, avec une force qui fit connaître la vérité à toute sa troupe :

— Harvey Birch ! Saisissez-le mort ou vif !

Cinquante coups de pistolet partirent en même temps, et les balles sifflèrent de tous côtés autour de la tête du malheureux colporteur. Le désespoir s'empara de lui, et il s'écria avec amertume :

— Être chassé comme une bête des forêts ! — Il lui sembla que la vie lui devenait à charge, et il était sur le point de se livrer lui-même à ses ennemis. Sa nature l'emporta

pourtant. Il savait que, s'il était pris, on ne lui ferait pas même l'honneur de le mettre en jugement, mais que très-probablement il subirait le lendemain matin une mort ignominieuse, car il y avait déjà été condamné, et il n'avait échappé à ce destin que par stratagème. Excité par ces réflexions et le bruit de la marche des cavaliers, il se remit à fuir devant eux. Un fragment de mur, qui avait résisté aux ravages faits par la guerre aux clôtures voisines, se trouva heureusement sur son chemin. A peine franchissait-il cette barrière, qu'une vingtaine de ses ennemis arriva du côté opposé. Les chevaux, dans l'obscurité, refusèrent de sauter, et Birch parvint au pied d'une montagne sur le haut de laquelle il serait à l'abri de toute crainte de la cavalerie. Le cœur du colporteur battait vivement et renaissait à l'espérance, quand il entendit encore retentir à ses oreilles la voix de Lawton qui criait à ses soldats de lui faire place. Cet ordre fut promptement exécuté, et l'intrépide capitaine, courant vers le mur au grand galop, plongea ses éperons dans les flancs de son coursier, qui

franchit cet obstacle avec la rapidité de l'éclair et sans aucun accident. Les cris de triomphe des dragons et le bruit de la marche du cheval qui avançait n'annoncèrent que trop clairement au colporteur que son danger était devenu imminent. Il était presque épuisé de fatigue, et son destin ne semblait plus douteux.

— Arrête! ou tu es mort! s'écria le capitaine avec un ton de détermination bien prononcée.

Harvey jeta un regard craintif en arrière, et, à la clarté de la lune, vit, à quelques pas de lui, l'homme qu'il craignait le plus dans le monde s'avancer vers lui le sabre levé. La frayeur, l'épuisement, le désespoir, produisirent un tel effet sur lui, qu'il tomba par terre sans mouvement. Le cheval de Lawton heurta contre son corps, tomba et renversa sous lui son cavalier.

Birch se releva avec la promptitude de la pensée et s'empara du sabre de Lawton. La vengeance est une passion qui ne semble que trop naturelle à l'homme. Peu de gens n'ont pas éprouvé le plaisir séduisant de faire

retomber une injure sur la tête de celui qui en paraît l'auteur, et cependant il en est quelques-uns qui savent combien il est plus doux de rendre le bien pour le mal. Tout ce qu'avait souffert le colporteur se retraça vivement à son esprit. Le démon prévalut en lui un instant, et il fit brandir en l'air l'arme fatale ; mais le moment d'après il la jeta près du capitaine qui reprenait ses sens, mais qui était encore hors d'état de se défendre, et Birch prit la fuite vers la montagne protectrice.

— Aidez le capitaine à se relever, s'écria Mason arrivant avec une douzaine de dragons, et que quelques-uns de vous mettent pied à terre. Il faut gravir cette montagne ; le misérable y est caché !

— Arrêtez ! s'écria Lawton d'une voix de tonnerre en se relevant avec difficulté. Si quelqu'un de vous descend de cheval, il périra de ma main. Tom, mon brave garçon, aidez-moi à remonter sur Roanoke.

Le lieutenant étonné obéit en silence, tandis que les dragons, non moins surpris, restaient immobiles sur leur selle, comme

s'ils eussent fait partie intégrante des animaux qu'ils montaient.

— Je crains que vous ne soyez blessé, dit Mason avec un ton de condoléance quand ils se furent remis en marche et en mordant le bout d'une cigarre faute de meilleur tabac.

— Très-possible, répondit le capitaine respirant et parlant avec quelque difficulté; je voudrais que notre renoueur fût ici pour qu'il examinât l'état de mes côtes.

— Sitgreaves est resté près du capitaine Singleton, chez M. Wharton.

— En ce cas j'y ferai halte pour la nuit, Tom. Dans un temps comme celui-ci les cérémonies sont superflues. D'ailleurs vous pouvez vous souvenir que le vieux M. Wharton a montré beaucoup d'égards pour le corps. Oh! je ne puis passer devant la porte d'un si bon ami sans lui rendre une visite.

— Et je conduirai la troupe aux Quatre-Coins, car si nous nous arrêtons tous aux Sauterelles, nous y introduirons la famine.

— Ce que je suis très-loin de désirer, Mason. L'idée des excellens petits pains de

cette aimable vieille fille offre à l'imagination une perspective agréable.

— Allons, allons, dit le lieutenant avec gaieté, vous ne mourrez pas de cette chute puisque vous pensez à manger.

— Je mourrais certainement si je ne mangeais pas, répondit gravement le capitaine.

— Capitaine, dit un maréchal-des-logis en s'approchant de lui, nous voici en face de la maison de cet espion, de ce colporteur : voulez-vous que nous y mettions le feu ?

— Non ! s'écria Lawton en jurant et d'un ton qui fit tressaillir le sergent. Etes-vous un incendiaire ? Voudriez-vous brûler une maison de sang-froid ? Que quelqu'un en approche une étincelle, et il ne mourra que de ma main.

— Diable ! s'écria le cornette qui était moitié endormi sur son cheval et que la voix de Lawton avait éveillé ; il y a encore de la vie dans le capitaine, malgré sa chute.

Lawton et Mason firent le reste de la route en silence, le dernier réfléchissant sur le changement merveilleux qu'une chute de cheval pouvait opérer. Ils arrivèrent enfin à

la maison de M. Wharton. La troupe continua sa marche, mais le capitaine et son lieutenant mirent pied à terre, et, suivis par le domestique du premier, ils avancèrent à pas lents vers la maison.

Le colonel Wellmere s'était retiré de bonne heure dans son appartement pour y cacher sa mortification. M. Wharton était enfermé avec son fils, et le docteur Sitgreaves prenait le thé avec les dames, après avoir fait mettre au lit un de ses malades et avoir vu l'autre jouir des douceurs d'un sommeil paisible. Quelques questions que lui avait faites miss Peyton l'avaient bientôt mis à son aise. Il connaissait toute sa famille en Virginie; il ne pouvait même croire qu'il ne l'y eût jamais vue. Miss Peyton n'avait aucun doute à cet égard; car si elle eût vu une seule fois le docteur, elle n'aurait jamais oublié ses singularités. Cette circonstance dissipa cependant l'embarras de leur situation, et il s'ensuivit une sorte de conversation que les nièces se bornèrent à écouter, et dans laquelle la tante ne prit pas une très-grande part.

— Comme je l'ai dit à monsieur votre frère, dit le docteur, ce sont les vapeurs fétides d'un marécage voisin qui ont rendu son habitation de la Plaine malsaine pour l'homme; car les bestiaux....

— Bon Dieu! qu'est-ce que cela, s'écria miss Peyton pâlissant en entendant le bruit des coups de pistolet qu'on avait tirés sur Birch.

— Cela ressemble prodigieusement, répondit le docteur en buvant une tasse de thé avec le plus grand sang-froid, à un choc produit dans l'atmosphère par une explosion d'armes à feu. Je croirais que c'est la compagnie du capitaine Lawton qui revient, si je ne savais qu'il ne se sert jamais du pistolet, mais qu'il abuse terriblement du sabre.

— Divine providence! s'écria miss Peyton. Mais bien sûrement il ne voudrait blesser personne?

— Blesser! répéta Sitgreaves; les coups du capitaine ne blessent personne, Madame; ils portent la mort, une mort inévitable, malgré tout ce que j'ai pu lui dire.

— Mais le capitaine Lawton est l'officier

qui était ici ce matin, et bien certainement il est votre ami, dit Frances en voyant l'effroi peint sur le visage de sa tante.

— Sans doute, il est mon ami. C'est un brave homme, et il ne lui manque que de vouloir apprendre à manier le sabre scientifiquement, de manière à me laisser quelque chance de guérir les blessés. Il faut que chacun vive de son métier, Madame, et que deviendra un chirurgien s'il trouve ses patiens morts en arrivant pour les voir ?

Il discutait encore la probabilité ou l'improbabilité que les coups de feu qu'on avait entendus eussent été tirés par les troupes du capitaine Lawton, quand de grands coups frappés à la porte alarmèrent sérieusement les trois dames. Il se leva sur-le-champ, et, prenant par instinct une petite scie qui avait été sa compagne fidèle pendant toute la journée, dans la vaine attente qu'il trouverait quelque amputation à faire, il les pria de se tranquilliser, les assura qu'il les garantirait de tout danger, et se rendit lui-même vers la porte.

— Le capitaine Lawton ! s'écria Sitgreaves

en le voyant entrer dans le vestibule, marchant avec peine et appuyé sur le bras de son lieutenant.

— Ah! mon cher renoueur, vous voilà! dit le capitaine avec gaieté; j'en suis ravi, car je désire que vous examiniez ma carcasse; mais, avant tout, envoyez au diable cette chienne de scie.

Mason expliqua en peu de mots au chirurgien la nature de l'accident arrivé au capitaine, et miss Peyton consentit de la manière la plus gracieuse à lui donner l'hospitalité. Tandis qu'on lui préparait une chambre et que le docteur donnait certains ordres d'augure sinistre, le capitaine fut invité à entrer dans la salle à manger. La table était garnie de quelques mets plus substantiels que ceux qu'on sert ordinairement pour le repas du soir, et ils attirèrent les yeux des deux officiers. Miss Peyton, songeant que le déjeuner qu'elle leur avait servi dans la matinée avait été probablement leur seul repas de toute la journée, les invita à la terminer par un autre. Elle n'eut pas besoin de les presser; au bout de quelques instans ils

étaient à table fort à leur aise, mais interrompus de temps en temps par une grimace qu'arrachaient au capitaine les douleurs qu'il éprouvait. Cependant il n'en perdit pas un coup de dent, et il finissait heureusement cette occupation importante, quand le docteur rentra pour lui annoncer que la chambre qui lui était destinée était prête.

— Eh quoi! capitaine, s'écria l'Esculape immobile de surprise, vous mangez! Avez-vous donc envie de mourir?

— Pas le moins du monde? répondit Lawton en se levant de table et en saluant les dames; et c'est pourquoi je m'occupe à renouveler en moi les principes de la vie.

Sitgreaves murmura quelques mots de mécontentement et sortit de l'appartement avec le capitaine et son lieutenant.

Il y avait alors en Amérique, dans toutes les maisons, ce qu'on appelait *la belle chambre*, et la belle chambre des Sauterelles, grâce à l'influence invisible de Sara, avait été donnée au colonel Wellmere. La courtepointe d'édredon, qu'une nuit très-froide devait rendre extrêmement agréable à des mem-

bres froissés, couvrait le lit de l'officier anglais. Un vase d'argent, décoré des armes de la famille Wharton, contenait le breuvage qu'il devait prendre pendant la nuit, tandis que les deux capitaines américains n'avaient dans leur chambre que des vases de belle porcelaine. Sara ne s'avouait certainement pas la préférence qu'elle avait accordée à l'officier anglais, mais il est également certain que, sauf la douleur de ses meurtrissures, Lawton se serait fort peu inquiété du lit et des vases, pourvu que le breuvage fût à son goût, car il était habitué à se coucher tout habillé, et même de temps en temps à passer la nuit en selle. Après qu'il eut pris possession d'une petite chambre où rien ne manquait d'ailleurs de ce qui pouvait le rendre commode, le docteur Sitgreaves lui demanda où était le siége du mal dont il se plaignait, et il commençait déjà à lui passer la main sur le corps, quand le capitaine s'écria d'un ton d'impatience :

— Pour l'amour du ciel, Sitgreaves, jetez de côté cette maudite scie ! La vue m'en glace le sang dans les veines.

— Capitaine Lawton, répondit le docteur, il est inconcevable qu'un homme qui a exposé sa vie et ses membres dans tant de combats soit effrayé de la vue d'un instrument si utile.

— Le ciel me préserve de faire l'épreuve de son utilité! répliqua Lawton en frémissant.

— Sûrement vous ne fermeriez pas les yeux aux lumières de la science, reprit l'orateur incorrigible; vous ne refuseriez pas le secours du chirurgien parce que cette scie pourrait devenir nécessaire?

— Je le refuserais.

— Vous le refuseriez!

— Oui. Vous ne me dépécerez jamais comme un quartier de bœuf, tant que j'aurai la force de me défendre. Mais voyons, le sommeil me gagne; quelqu'une de mes côtes est-elle brisée?

— Non.

— Tous mes os sont-ils en bon état?

— Oui.

— Mason, avancez-moi cette bouteille.

Et ayant bu un grand verre de vin, il tourna le dos à ses deux compagnons d'un air fort délibéré en leur criant d'un ton de bonne humeur : — Bonsoir, Mason ! bonne nuit, Galien !

Le capitaine Lawton avait un profond respect pour les connaissances chirurgicales du docteur Sitgreaves, mais il était d'un scepticisme complet à l'égard des remèdes médicinaux dont l'effet doit opérer intérieurement. Il disait souvent qu'un homme qui avait l'estomac plein, le cœur ferme et la conscience nette, devait braver le monde et toutes ses vicissitudes. La nature lui avait accordé la fermeté du cœur, et quant aux deux autres points qui lui paraissaient nécessaires pour compléter la prospérité humaine, la vérité veut que nous ajoutions qu'il tâchait aussi de n'avoir pas de reproche à se faire. Une de ses maximes favorites était que les dernières parties du corps humain que la mort attaquait, étaient d'abord la mâchoire et enfin les yeux; d'où il concluait que la diète était contre nature, et que les yeux devaient veiller tant qu'il n'entrait dans le

sanctuaire de la bouche que ce qui pouvait lui être agréable.

Le chirurgien, qui connaissait parfaitement les opinions du capitaine, jeta sur lui un regard de commisération, tandis que Lawton lui tournait le dos fort cavalièrement, ainsi qu'à Mason. Il replaça dans sa boîte officinale, avec un soin qui allait presque jusqu'à la vénération, quelques fioles qu'il en avait tirées, fit brandir sa scie sur sa tête avec un air de triomphe, et, sans daigner dire un seul mot au capitaine, alla faire une visite à l'officier installé dans la belle chambre. Mason s'apprêtait à souhaiter le bonsoir à son capitaine, mais s'apercevant, à sa respiration, qu'il était déjà endormi, il se hâta d'aller prendre congé des dames, remonta à cheval et partit au galop pour rejoindre sa troupe.

CHAPITRE X.

« L'ame prête à partir s'arrête sur quelque sein affectueux ; l'œil qui se ferme demande quelques larmes d'affection ; la voix de la nature crie du sein même du tombeau, et le feu qui nous a animés vit jusques dans nos cendres. »

GRAY.

Les possessions de M. Wharton s'étendaient à quelque distance de chaque côté de la maison qu'il habitait ; mais la plupart de ses terres restaient sans culture. On voyait dans différentes parties de ses domaines quelques maisons éparses, mais elles étaient inoccupées et tombaient rapidement en ruines. La proximité des armées belligérantes avait presque banni du pays les tra-

vaux de l'agriculture. A quoi bon le cultivateur aurait-il consacré son temps et la sueur de son front à remplir jusqu'au comble des greniers que le premier parti de maraudeurs aurait vidés ? Personne ne labourait la terre dans une autre vue que de se procurer de chétifs moyens de subsistance, à l'exception de ceux qui étaient placés assez près de l'un des deux partis ennemis pour ne pas avoir à craindre les incursions des troupes légères de l'autre. La guerre offrait à ces derniers une moisson d'or, surtout à ceux qui se trouvaient dans les environs de l'armée royale. M. Wharton n'attendant pas de ses terres des moyens de subsistance, s'était volontiers conformé à la politique du jour, et il se bornait à y faire croître les denrées qui pouvaient se consommer promptement dans sa famille, ou qui étaient de nature à pouvoir être aisément cachées aux fourrageurs. Il n'existait donc, dans les environs du terrain sur lequel avait eu lieu l'action que nous avons décrite, qu'une seule maison habitée appartenant au père d'Harvey Birch. Elle était située entre l'endroit où la

cavalerie avait combattu, et celui sur lequel les dragons américains avaient chargé le corps d'infanterie de Wellmere.

Cette journée avait été assez fertile en incidens pour fournir à Katy Hayner un sujet de conversation inépuisable pour tout le reste de sa vie. La prudente femme de charge avait maintenu jusqu'alors ses opinions politiques dans un état de neutralité. Ses parens avaient épousé la cause de leur pays, mais elle n'avait jamais perdu de vue le moment où elle deviendrait la femme de Birch, et elle ne voulait pas charger les liens de l'hymen d'autres entraves que celles dont la nature les a déjà si abondamment pourvus. Katy savait que le lit nuptial est toujours entouré d'assez d'amertume, sans y ajouter encore des altercations politiques; et cependant la vestale curieuse ne savait trop elle-même pour quel parti elle devait se déclarer, afin d'éviter ce malheur qu'elle redoutait. Il y avait dans la conduite du colporteur tant de mystère et de réserve, qu'elle retenait souvent ses paroles à l'instant où elle aurait voulu manifester une opinion con-

forme à la sienne. Ses absences prolongées de chez son père n'avaient commencé qu'à l'instant où les armées ennemies avaient paru dans le comté, car avant cette époque il y revenait fréquemment et avec régularité.

La bataille des Plaines avait appris au prudent Washington les avantages que ses ennemis possédaient du côté des armes et de la discipline, avantages qu'il ne pouvait surmonter qu'à force de soins et de vigilance. Retirant ses troupes sur les hauteurs dans les parties septentrionales du comté, il brava les attaques de l'armée royale, et sir William Howe retourna jouir de ses conquêtes stériles, qui étaient une ville déserte et les îles adjacentes. Depuis ce temps jamais les armées ennemies ne s'étaient disputé la supériorité dans le comté de West-Chester. Cependant à peine se passait-il un jour qui ne fût marqué par quelque incursion de partisans, et rarement on voyait le soleil se lever sans que les habitans eussent à entendre la relation des excès que la nuit précédente avait servi à cacher. C'était aussi pendant les heures que les autres consacrent au repos

que le colporteur faisait la plupart de ses courses dans le comté. Le soleil en se couchant le voyait souvent à une extrémité du canton, et il le trouvait à l'autre quand il se levait. Sa balle ne le quittait jamais, et ceux qui l'examinaient de près dans ses opérations de commerce croyaient que toutes ses pensées étaient concentrées dans le désir d'amasser de l'argent. On le voyait fréquemment près des montagnes de l'est, le corps courbé sous le poids dont il était chargé, et bientôt on l'apercevait près de la rivière de Harlaem, se dirigeant d'un pas plus léger vers le soleil couchant. Mais ses apparitions étaient passagères et incertaines; personne ne pouvait pénétrer ce qu'il faisait pendant l'intervalle qui les séparait. Il était quelquefois absent pendant des mois entiers, sans laisser découvrir aucune de ses traces.

Les hauteurs de Harlaem étaient occupées par de forts détachemens de troupes royales; l'extrémité septentrionale était hérissée de baïonnettes anglaises, et cependant Birch y passait sans qu'on l'inquiétât, et presque sans qu'on fît attention à lui. Il ne s'appro-

chait pas moins fréquemment des lignes américaines, mais avec plus de précautions, et en se ménageant les moyens de se soustraire aux poursuites. Plusieurs sentinelles, placées dans des gorges de montagnes, parlèrent d'une étrange figure qu'ils avaient vue passer à quelques distance dans les ténèbres. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles des officiers, et, comme nous l'avons dit, Birch tomba deux fois entre les mains des Américains. La première, il échappa à Lawton presque à l'instant de son arrestation; la seconde il fut condamné à mort. Mais quand on alla le chercher pour le conduire au gibet, on trouva la cage bien fermée, et cependant l'oiseau était envolé. Cette évasion était d'autant plus extraordinaire, qu'il était sous la garde d'un officier favori de Washington et de sentinelles qui avaient été jugés dignes de garder la personne du commandant en chef. Des hommes si estimés ne pouvaient être soupçonnés d'avoir trahi la confiance qu'on leur avait accordée, ni de s'être laissé corrompre; aussi bien des soldats étaient-ils convaincus que le colporteur était ligué avec

le malin esprit. Cependant Katy repoussait toujours cette idée avec indignation; car, dans le secret de son cœur, elle concluait que le malin esprit ne payait pas avec de l'or. Et il en était de même, pensait-elle, de Washington; car, avant l'arrivée des secours de France, le chef de l'armée américaine ne payait qu'en papier et en promesses, et même depuis ce temps, quoique la femme de charge ne laissât jamais échapper l'occasion de sonder la profondeur de la bourse de peau de daim, elle n'avait jamais pu y découvrir l'image de Louis glissée parmi celles de George III.

Les Américains avaient fait surveiller plusieurs fois la maison d'Harvey, afin de l'arrêter quand il y paraîtrait, mais toujours sans succès. L'espion prétendu avait de secrets moyens d'intelligence qui déjouaient ce système de contre-espionnage. Une fois qu'un corps de l'armée républicaine avait passé un été entier en cantonnement aux Quatre-Coins[1], un ordre émané de Washington même avait commandé qu'on surveillât nuit et jour, sans interruption, la maison de

Birch; on eut grand soin de n'y pas manquer, et pendant tout ce temps Harvey ne parut pas chez son père. Ce corps fut rappelé dans l'intérieur, et dès la nuit suivante il y arriva.

Le père de Birch avait été lui-même fort inquiété par suite du caractère suspect de son fils. On prit sur la conduite du vieillard les informations les plus exactes, mais nul fait ne put être allégué contre lui, et ses biens étaient trop modiques pour exciter le zèle de prétendus patriotes qui ne se seraient pas trouvés dédommagés de leurs peines en les faisant confisquer pour les acheter. Au surplus, l'âge et le chagrin s'apprêtaient à le mettre à l'abri de toutes persécutions. La dernière séparation du père et du fils avait avait été pénible, mais elle avait eu lieu pour obéir à ce que tous deux regardaient comme un devoir. Le vieillard avait fait un secret de sa situation dans tout son voisinage, afin de pouvoir jouir sans interruption de la compagnie de son fils dans ses derniers momens. La confusion qui avait régné pendant toute la journée et la crainte qu'il avait qu'Harvey n'arrivât trop tard servirent à accélérer un

événement qu'il aurait voulu pouvoir retarder de quelques heures. Aux approches de la nuit sa situation empira à un tel point, que Katy, ne sachant que faire et désirant avoir quelqu'un auprès d'elle en ce moment de crise, envoya aux Sauterelles un enfant qui avait passé toute la journée dans la chaumière du vieux Birch plutôt que de hasarder à traverser une vallée couverte de combattans. César était le seul individu dont on pût s'y passer, et miss Peyton lui ayant remis un panier rempli de ce qu'elle croyait pouvoir être le plus utile à un vieillard épuisé par les années, l'avait chargé de cette mission de charité. Mais le moribond n'était plus en état d'en profiter, et le désir de revoir son fils semblait le dernier lien qui l'attachât à la vie.

Le bruit de la chasse donnée au malheureux colporteur s'était fait entendre jusque dans cette chaumière, mais on n'en connaissait pas la cause, et comme Katy et le nègre savaient qu'un détachement de cavalerie américaine était à la poursuite de l'infanterie anglaise, la fin de ce tumulte fut

aussi celle de leurs appréhensions. Ils entendirent les dragons passer devant la maison ; mais cédant aux injonctions prudentes de César, la femme de charge avait réprimé sa curiosité. Le vieillard avait fermé les yeux, et l'on crut qu'il s'était endormi. La chaumière était composée de quatre pièces, deux grandes et deux petites. L'une des premières servait de cuisine et de salle à manger; dans l'autre était couché le père de Birch. Une des deux petites était le sanctuaire de la vestale ; la seconde servait de dépôt pour les provisions. Une immense cheminée en pierre s'élevait au milieu du bâtiment, et servait de séparation entre les deux grandes chambres. Il s'en trouvait de dimensions proportionnées dans les autres appartemens. Un bon feu brillait dans la cuisine, et c'était sous son énorme manteau que César et Katy étaient assis dans le moment dont nous parlons. L'Africain circonspect tâchait de faire sentir à sa compagne la nécessité de réprimer une curiosité dangereuse.

— Falloir jamais tenter Satan, disait Cé-

sur en roulant d'un air expressif des yeux dont le blanc brillait de l'éclat de la flamme qui pétillait dans la cheminée; moi avoir manqué de perdre une oreille seulement pour avoir porté un petit bout de lettre. Mais moi bien vouloir qu'Harvey être ici.

— C'est une honte à lui d'être absent en un pareil moment, dit Katy d'un air imposant. Supposez que son père voulût faire son testament sur sa Bible, qui pourrait l'écrire pour lui? Harvey est un homme insouciant et négligent.

— Peut-être lui avoir déjà fait, dit César du ton dont on fait une question.

— Il n'y aurait rien d'étonnant, reprit vivement la femme de charge; il a sa Bible entre les mains des journées entières.

— Lui lire un bon livre, dit le nègre d'un ton solennel. Miss Fanny lire souvent la Bible à Dina.

— Mais il ne la lirait pas si souvent, continua Katy, s'il ne s'y trouvait que ce qu'on voit dans toutes les autres.

Elle se leva, entra sur la pointe des pieds dans la chambre où était le moribond, ou-

vrit le tiroir d'une commode, y prit une grande Bible garnie de fermoirs de cuivre, et alla retrouver l'Africain qui l'attendait. Le volume fut ouvert, et elle se mit sur-le-champ à l'examiner. Il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût habile dans la science de la lecture, et César ne connaissait pas une seule lettre. Elle passa quelque temps à épeler le mot Mathieu qu'elle vit au haut d'une des pages en grands caractères romains, et elle annonça sur-le-champ sa découverte à César, qui était tout attention.

— Fort bien ; à présent vous lire tout, dit le nègre, regardant par-dessus l'épaule de la femme de charge en tenant une longue et mince chandelle de suif jaune, de manière à ce qu'elle jetât sa faible clarté sur le volume.

— Oui, mais il faut regarder au commencement du livre, répondit Katy en tournant négligemment les pages deux à deux ; et enfin elle en trouva une qui avait été blanche, mais qu'une plume avait couverte de son travail. — M'y voici, s'écria-t-elle en secouant le livre avec toute l'ardeur d'une cu-

riosité impatiente ; je donnerais tout au monde pour savoir à qui il laisse ses grandes boucles de souliers en argent.

— Vous lire, dit laconiquement César.

— Et la commode en bois de noyer, car jamais Harvey n'en aura besoin.

— Pourquoi pas lui en avoir besoin comme son père ? demanda le nègre d'un ton sec.

— Et les six grandes cuillers d'argent; car Harvey ne se sert jamais que de celles de fer.

— Lui le dire, sans doute, dit l'Africain en lui montrant l'écriture tout en écoutant l'inventaire que faisait Katy des richesses du vieux Birch.

Ainsi pressée par le nègre et ne l'étant pas moins par sa curiosité, Katy commença sa tâche, et pour en venir plus vite à ce qui l'intéressait davantage, elle passa la moitié de la page et lut lentement :

« Chester Birch, né le 1er septembre 1755. »

— Eh bien, quoi lui donner ? demanda l'impatient César.

— « Abigaïl Birch, née le 12 juillet 1757. »

— Elle avoir sans doute les cuillers, ajouta le nègre à la hâte.

— « 1er juin 1760. En ce jour terrible le jugement d'un Dieu offensé tomba sur ma famille... » Un gémissement profond partant de la chambre voisine interrompit la ecture. La femme de charge ferma le livre par instinct, et César trembla un instant de frayeur. Ni l'un ni l'autre n'eut assez de résolution pour entrer dans la chambre du moribond, qu'on entendait respirer péniblement. Katy n'osa pourtant pas rouvrir la Bible, et en attachant les fermoirs avec soin, elle la plaça sur la table. César se tourna sur sa chaise, comme s'il se fût trouvé mal à l'aise, et dit, après avoir jeté un regard timide tout autour de la chambre :

— Moi croire lui s'en aller.

— Non, répondit Katy d'un ton solennel; il vivra jusqu'à ce que la marée s'en aille, ou que le coq chante pour annoncer le matin.

Pauvre homme! dit le nègre en s'enfonçant encore plus sous la cheminée; moi

espérer que lui rester bien tranquille après être mort.

— Je n'en répondrais pas, répondit Katy en regardant autour d'elle et en baissant la voix. On dit que, pour être tranquille après sa mort, il faut l'avoir été pendant sa vie.

— John Birch être un fort brave homme.

— Ah! César! on n'est brave homme que quand on se conduit en brave homme. Pouvez-vous me dire, César, pourquoi on cacherait dans les entrailles de la terre de l'argent honnêtement gagné?

— Si lui savoir où être cet argent, pourquoi lui pas déterrer.

— Il peut y avoir des raisons que vous ne comprenez pas, répondit Katy en arrangeant sa chaise de manière que ses jupons couvraient entièrement la pierre sous laquelle était caché le trésor secret du colporteur. Ne pouvant s'empêcher de parler de ce qu'elle aurait été bien fâchée de révéler, elle ajouta : — Il ne faut pas toujours juger de l'oiseau par la cage. César ouvrait de grands yeux qu'il tournait tout autour de la chambre, incapable de comprendre le sens

caché de cette parabole, quand tout à coup son regard devint fixe, ses dents claquèrent d'effroi, et Katy, qui s'aperçut du changement de sa physionomie, ayant tourné la tête, vit le colporteur lui-même sur le seuil de la porte.

— Vit-il encore? demanda Harvey d'une voix tremblante, et paraissant craindre d'entendre la réponse à cette question.

— Sans doute, répondit Katy en se levant à la hâte et en lui offrant officieusement sa chaise, il faut bien qu'il vive jusqu'au départ de la marée, ou jusqu'au chant du coq.

N'écoutant que l'assurance qu'elle lui donnait que son père vivait encore, le colporteur entra doucement dans la chambre du mourant. Le lien qui unissait ensemble ce père et ce fils n'était pas d'une nature ordinaire : ils étaient tout au monde l'un pour l'autre. Si Katy avait lu quelques lignes de plus, elle aurait vu le triste récit de leurs infortunes. Une catastrophe subite leur avait enlevé tout d'un coup leur aisance et leur famille, et, depuis ce moment, la détresse et la persécution s'étaient attachées à

leurs pas errans. S'approchant du chevet du lit, Harvey se pencha, et dit d'une voix entrecoupée :

— Mon père, me reconnaissez-vous ?

Le vieillard ouvrit les yeux lentement, et un sourire de satisfaction parut sur ses traits pâles, pour y laisser ensuite l'impression de la mort plus fortement tracée par ce contraste. Harvey approcha des lèvres desséchées du vieillard une potion cordiale qu'il lui avait apportée, et qui parut ranimer un instant ses forces. Il parla à son fils, mais avec lenteur et difficulté. La curiosité imposait silence à Katy, et l'effroi produisait le même effet sur César. Harvey semblait à peine respirer en écoutant les dernières paroles de son père expirant.

— Mon fils, lui dit celui-ci d'une voix cassée, Dieu est aussi miséricordieux que juste. Il a châtié les erreurs de ma jeunesse; mais je sens qu'il ne refuse pas la coupe du salut à mon repentir, dans ma vieillesse : il châtie pour purifier. Je vais rejoindre les ames de notre malheureuse famille. Vous allez vous trouver seul dans le monde, Har-

vey, et je vous connais assez pour prévoir que vous continuerez à y vivre seul. Le roseau brisé peut conserver un reste d'existence, mais il ne relève jamais la tête. Vous avez en vous ce qui vous guidera dans les sentiers de la justice. Persévérez dans ce que vous avez commencé ; car il ne faut jamais négliger les devoirs de la vie, et... »

Un bruit soudain, dans l'autre chambre interrompit le mourant, et le colporteur impatient y courut pour en apprendre la cause. Un seul coup d'œil, jeté sur l'individu qui était à la porte, ne lui apprit que trop clairement quel était le motif de cette visite, et quel destin l'attendait probablement. L'intrus était un homme encore jeune, mais dont les traits annonçaient un esprit agité depuis long-temps par les passions. Ses vêtemens grossiers, malpropres et en lambeaux, lui donnaient un air de pauvreté étudiée. Ses cheveux commençaient déjà à se couvrir d'une blancheur prématurée, et son œil enfoncé et hagard évitait le regard franc et hardi de l'innocence. Il y avait dans ses manières et ses mouvemens une sorte

d'agitation inquiète, suite de l'esprit pervers qui l'animait, et qui était aussi désagréable pour les autres qu'incommode pour lui-même. C'était le chef bien connu d'une de ces bandes de maraudeurs (1), qui, sous le masque du patriotisme, infestaient le pays et se rendaient coupables de tous les crimes, depuis le vol jusqu'au meurtre. Derrière lui étaient plusieurs individus, vêtus à peu près de la même manière, mais dont les traits n'exprimaient que l'indifférence d'une insensibilité brutale. Tous étaient armés de fusils à baïonnette, et portaient en général toutes les armes ordinaires de l'infanterie. Harvey savait que toute résistance serait inutile, et il se soumit tranquillement à tout ce qu'ils exigèrent de lui. En un clin d'œil César et lui furent dépouillés de leurs vêtemens, en place desquels on leur donna les haillons des deux hommes les plus déguenillés de la bande. On les plaça ensuite cha-

(1) Connues sous le nom de *Skinners*, c'est-à-dire Écorcheurs, comme on l'a déjà dit. — Éd.

eux dans un coin de la chambre ; et, dirigeant le bout d'un mousquet sur leur poitrine, en leur ordonna de répondre catégoriquement aux questions qui leur seraient faites.

— Où est ta balle ? demanda le chef au colporteur.

— Écoutez-moi, répondit Birch tremblant d'émotion : mon père est à l'agonie dans la chambre voisine ; laissez-moi aller recevoir sa bénédiction et lui fermer les yeux, et vous aurez tout ; oui, tout.

— Réponds à ma question, ou ce mousquet t'enverra tenir compagnie au vieux radoteur. Où est ta balle ?

— Je ne vous dirai rien avant d'avoir vu mon père, dit Harvey avec résolution.

Son persécuteur leva les bras avec un sourire diabolique, et il allait exécuter sa menace, quand un de ses compagnons l'arrêta en s'écriant :

— Qu'allez-vous faire ? vous oubliez sûrement la récompense. — Allons, dis-nous où sont tes marchandises, et nous t'enverrons voir ton père. —

Harvey leur indiqua où il avait laissé sa balle en fuyant. Un des brigands alla la chercher, et étant bientôt de retour, il la jeta par terre en jurant qu'elle était aussi légère que si elle n'était remplie que de plumes.

— Oui, s'écria le chef, mais il doit y avoir quelque part de l'argent pour le prix de ce qu'elle contenait. Donne-nous ton argent, Harvey Birch; nous savons que tu en as; car tu ne te soucies pas du papier du congrès.

— Vous ne tenez pas votre parole, dit Harvey d'un air sombre.

— Donne-nous ton argent! répéta le chef d'un ton furieux en faisant sentir au colporteur le fer de sa baïonnette, au point que quelques gouttes de sang rougirent ses vêtemens. En cet instant un léger mouvement se fit entendre dans la chambre voisine, et Harvey s'écria d'un ton suppliant:

— Laissez-moi, laissez-moi aller voir mon père, et vous aurez tout.

— Je te jure que tu iras le voir ensuite.

— Eh bien, prenez ce métal maudit, ré-

pondit Birch en lui jetant sa bourse qu'il avait eu l'adresse de dérober à leurs yeux en changeant d'habits. . . .

Le brigand la ramassa, et lui dit avec un sourire infernal :

— Oui, oui, tu iras voir ton père, mais ce sera ton père qui est dans le ciel.

— Monstre ! s'écria Birch, n'avez-vous donc ni sentimens, ni foi, ni honneur ?

— Ecoutez-le ! on dirait à l'entendre qu'il n'a pas déjà la corde au cou. — Sois bien tranquille, Birch, si le bonhomme prend les devans sur toi de quelques heures, tu es sûr de le rejoindre demain avant midi.

Cette annonce, faite avec une méchanceté brutale, ne produisit aucun effet sur le colporteur, qui écoutait, en respirant à peine, les moindres sons qui partaient de la chambre de son père. Enfin il entendit une voix faible et sépulcrale prononcer son nom, et ne pouvant résister davantage à son impatience, il s'écria :

— Paix ! mon père, paix ! je viens, je viens. Il fit en même temps un mouvement rapide pour s'échapper, mais il se trouva

cloué à la muraille par la baïonnette du Skinner. Heureusement la promptitude avec laquelle il était parti lui avait fait éviter le coup qui menaçait sa vie, et il ne fut retenu que par ses habits.

— Non, Birch, non. Nous savons trop combien tu es glissant pour te perdre de vue un instant. Ton argent, ton argent, dis-je.

— Vous l'avez déjà, s'écria Birch dans l'agonie du désespoir.

— Oui, nous avons la bourse, mais tu dois en avoir d'autre. Le roi George est bon payeur, et tu lui as rendu bien des services. Où est ton magot? Dépêche-toi, si tu veux revoir ton père.

—Levez la pierre qui est sous cette femme, s'écria Harvey avec vivacité.

— Il déraisonne, il extravague, s'écria Katy en se plaçant rapidement sur la pierre voisine. En un instant la pierre fut soulevée, et l'on ne vit en dessous que la terre.

— Il extravague, répéta la femme de charge en tremblant; vous lui avez fait perdre l'esprit. Quel homme de bon sens songerait à placer son argent sous une pierre du foyer?

— Silence! bavarde, dit Harvey. Levez la pierre qui est dans le coin, vous deviendrez riche, et je ne serai plus qu'un mendiant.

— Et un méprisable mendiant, s'écria Katy; qu'est-ce qu'un colporteur sans balle et sans argent? chacun vous méprisera, rien n'est plus sûr.

— Il aura toujours de quoi payer une corde, dit le Skinner en apercevant une quantité raisonnable de guinées anglaises. On les fit promptement tomber dans un petit sac de cuir, malgré les protestations de la femme de charge, qui déclara que ses gages lui étaient dus, et que dix de ces guinées lui appartenaient de droit.

Enchantés d'une prise qui surpassait de beaucoup leur attente, les bandits se préparèrent à partir, et à emmener avec eux le colporteur, dans le dessein de le livrer au premier corps américain, et de réclamer la récompense qui avait été promise pour son arrestation. Birch refusant opiniâtrément de marcher, ils allaient l'emporter de vive force, quand on vit entrer dans la chambre une espèce de fantôme qui glaça d'effroi tous les

spectateurs. Son corps était entouré d'un drap du lit dont il venait de se lever, et son œil fixe, sa figure livide lui donnaient l'air d'un être appartenant à un autre monde. Katy et César crurent eux-mêmes que c'était l'esprit du vieux Birch, et ils s'enfuirent précipitamment de la maison, suivis de toute la bande des Skinners non moins alarmés.

Les forces qu'une vive émotion avait rendues au moribond disparurent aussi promptement, et son fils le prenant dans ses bras, le reporta sur son lit. La fin de cette scène ne pouvait tarder.

L'œil à demi éteint du père était fixé sur le fils; ses lèvres remuaient, mais sa voix ne pouvait se faire entendre. Harvey se courba sur lui, et reçut en même temps la bénédiction et le dernier soupir de son père.

Des privations, des soucis, des injustices remplirent une grande partie du reste de la vie d'Harvey Birch. Mais ni les souffrances, ni les malheurs, ni les calomnies, n'effacèrent jamais de son esprit le souvenir de l'instant où il avait reçu la dernière bénédiction de son père. Il y puisait une consolation

du passé, un adoucissement au présent, des espérances pour l'avenir. Il savait qu'un esprit bienheureux priait pour lui au pied du trône de la divinité, et l'assurance qu'il avait fidèlement rempli tous les devoirs de la piété filiale lui donnait de la confiance en la miséricorde céleste.

La fuite de César et de Katy avait été trop précipitée pour qu'ils pussent y mettre beaucoup de calcul. Cependant ils avaient pris par instinct un autre chemin que les brigands. Après avoir couru quelques minutes, ils s'arrêtèrent de lassitude.

— Ah ! César, s'écria Katy d'un ton solennel, voir un mort revenir ainsi, avant même qu'il ait été mis dans le tombeau ! il faut que ce soit l'argent qui l'ait troublé. On dit que l'esprit du capitaine Kidd se promène toutes les nuits près de l'endroit où il avait enterré son or, pendant la dernière guerre.

— Moi avoir jamais cru que John Birch avoir si grands yeux, dit César dont les dents claquaient encore de frayeur.

— Après tout, continua Katy, pourquoi un mort ne serait-il pas fâché comme un

vivant de perdre tant d'argent? Mais songez à Harvey. Qui voudrait l'épouser à présent?

— Mais peut-être l'esprit l'avoir emporté, dit César.

Ce mot *emporté* fit naître une nouvelle idée dans l'imagination de Katy. N'était-il pas possible que les brigands, dans l'effroi du moment, eussent oublié d'emporter l'argent? Cette réflexion fit disparaître la peur, et en ayant fait part à César, ils résolurent, après une mûre délibération, de retourner vers la chaumière, de s'assurer de ce fait important, et, s'il était possible, du sort de Birch. Ils perdirent beaucoup de temps en s'approchant avec précaution de cet endroit redouté, et comme Katy avait eu soin de suivre la ligne de retraite des Skinners, elle examinait chaque pierre, chemin faisant, pour voir si ce n'était pas une pièce d'or. Mais quoique l'alarme soudaine et les cris de César eussent déterminé les maraudeurs à une fuite précipitée, ils avaient emporté l'or en le serrant d'une telle force, que la mort même n'aurait pu le leur faire lâcher. Voyant que tout était tranquille dans

la chaumière, Katy s'arma d'assez de résolution pour y entrer. Ils y trouvèrent Harvey tristement occupé à rendre les derniers devoirs à son père. Il ne fallut que quelques mots pour faire reconnaître à Katy sa méprise; mais César continua jusqu'à son dernier jour à épouvanter les noirs habitans de la cuisine de M. Wharton, en leur faisant de savantes dissertations sur les esprits, et en leur racontant combien avait été terrible l'apparition de John Birch.

Le danger qu'il courait força Harvey à abréger le court espace que l'usage laisse passer en Amérique entre la mort et la sépulture, et, aidé par le nègre et par Katy, sa tâche fut bientôt terminée. César se chargea d'aller sur-le-champ commander un cercueil dans le village voisin, et le corps fut enveloppé dans un drap blanc, en attendant son retour.

Cependant les Skinners avaient couru sans s'arrêter jusqu'au bois qui n'était qu'à peu de distance de la chaumière de Birch. Là ils firent halte, et leur chef, mécontent, s'écria d'une voix de tonnerre :

— Mort et sang! qu'avez-vous donc à fuir ainsi, misérables poltrons?

— On pourrait vous faire la même question, lui répondit avec humeur un de ses gens.

— A votre frayeur, je croyais qu'un détachement de la compagnie de Delancey était à nos trousses. Oh! vous êtes d'excellens coureurs.

— Nous suivons notre capitaine.

— Eh bien, suivez-moi donc à la chaumière, et allons nous emparer de ce chien de colporteur, afin de recevoir la récompense.

— Oui, pour que ce vieux coquin de noiraud nous mette sur les bras cet enragé Virginien. Sur mon ame, je le crains plus que cinquante Vachers.

— Imbécille! s'écria le chef avec colère, ne sais-tu pas que Dunwoodie est aux Quatre-Coins, à deux grands milles d'ici?

— Je ne parle pas de Dunwoodie; mais je suis sûr que le capitaine Lawton est dans la maison du vieux Wharton. Je l'y ai vu entrer

pendant que j'épiais une occasion pour tirer de l'écurie le cheval de ce colonel anglais.

— Et quand Lawton viendrait nous attaquer, la peau d'un dragon américain est-elle plus impénétrable à la balle que celle d'un cavalier anglais?

— Non; mais je ne me soucie pas de me fourrer la tête dans un guêpier. Si nous ameutons contre nous ces enragés Virginiens, nous n'aurons plus une nuit tranquille pour fourrager.

— Eh bien, murmura le chef tandis qu'ils se remettaient en chemin pour s'enfoncer dans le bois, cet imbécille de colporteur voudra rester pour enterrer son vieux coquin de père. Nous ne devons pas le toucher pendant l'enterrement, mais il passera ici la journée de demain à veiller à son mobilier, et la nuit suivante nous lui paierons nos dettes.

Après cette menace, ils se retirèrent dans un de leurs rendez-vous ordinaires pour y rester jusqu'à ce qu'une nouvelle nuit leur fournît l'occasion de commettre sans danger de nouvelles déprédations.

CHAPITRE XI.

« O malheur ! ô jour trois fois malheureux ! jour le plus lamentable que j'aie jamais vu ! O jour, jour haïssable ! Vit-on jamais un jour aussi affreux que celui-ci ? O jour malheureux ! malheureux jour ! »

SHAKSPEARE.

La famille Wharton avait dormi ou veillé pendant les événemens que nous venons de rapporter, dans une ignorance complète de ce qui se passait dans la chaumière de Birch. Les attaques des Skinners se conduisaient toujours avec tant de secret, que non-seulement leurs victimes ne pouvaient espérer aucun secours, mais que souvent même elles étaient privées de la commisération de leurs

voisins, qui auraient craint que leur pitié ne les exposât à de semblables déprédations. Les dames, à qui la présence de nouveaux hôtes occasionnait quelques embarras additionnels, étaient descendues de meilleure heure que de coutume. Le capitaine Lawton, malgré les douleurs qu'il souffrait encore, s'était levé de très-grand matin, conformément à la règle qu'il s'était prescrite de ne jamais rester plus de six heures au lit. C'était presque le seul article de régime sur lequel le docteur et lui se fussent jamais trouvés d'accord. Sitgreaves ne s'était pas couché de toute la nuit; il était resté au chevet du lit du capitaine Singleton. De temps en temps il allait faire une visite au colonel Wellmere, qui, étant plus malade d'esprit que de corps, ne lui savait pas beaucoup de gré de venir ainsi troubler son sommeil. Une seule fois il se hasarda à entrer dans la chambre de Lawton, et il était sur le point de lui tâter le pouls, quand le capitaine, faisant un mouvement sans s'éveiller, et jurant en rêvant, fit tressaillir le prudent chirurgien, et lui rappela un dicton qui

courait dans le corps « — que le capitaine Lawton ne dormait jamais que d'un œil.»

Ce groupe était réuni dans une des salles du rez-de-chaussée, quand le soleil se montra au-dessus des montagnes de l'est, et dispersa les colonnes de brouillard qui couvraient toute la vallée. Miss Peyton, debout devant une fenêtre, regardait du côté de la maison du colporteur, et témoignait le désir de savoir comment se trouvait le vieillard malade qu'elle supposait l'habiter encore, quand elle vit sortir Katy Haynes du milieu d'un épais brouillard qui se dissipait sous les rayons bienfaisans du soleil. La femme de charge marchait à grands pas, en se dirigeant vers les Sauterelles, et il y avait dans son air quelque chose qui annonçait une détresse extraordinaire. La bonne miss Peyton ouvrit la porte de l'appartement dans l'intention charitable d'adoucir un chagrin qui paraissait si accablant. En la voyant de plus près, elle reconnut à ses traits altérés qu'elle ne s'était pas trompée, et éprouvant le choc dont un bon cœur ne manque jamais d'être frappé à l'instant d'une séparation su-

bité et éternelle, fût-ce du plus humble individu de sa connaissance, elle lui dit sur-le-champ ;

— Eh bien, Katy, le pauvre homme est donc parti?

— Non, Madame, reprit la pauvre fille avec amertume, mais il peut partir maintenant quand il lui plaira. Tout ce qu'il y a de pire lui est arrivé; je crois vraiment, miss Peyton, qu'ils ne lui ont pas laissé de quoi acheter un autre habit pour cacher sa nudité; car celui qui lui reste n'est pas des meilleurs, je vous assure.

— Comment, Katy! et qui peut avoir eu le cœur de piller un malheureux dans un tel moment de détresse?

— Le cœur? de pareils hommes n'ont ni cœur ni entrailles. Oui, miss Peyton, il y avait dans le pot de fer cinquante-quatre bonnes guinées, de bon et bel or. Combien y en avait-il en-dessous? C'est plus que je ne saurais dire; car, pour le savoir, il aurait fallu les compter, et je n'ai pas voulu y toucher, car on dit que l'argent des autres s'attache facilement aux doigts. Cependant,

d'après les apparences, il devait bien s'y trouver deux cents guinées, sans parler de ce qu'il y avait dans le petit sac de cuir. Mais avec tout cela, qu'est Harvey aujourd'hui? rien qu'un mendiant, et vous savez que tout le monde méprise un mendiant.

— On doit plaindre l'indigent, et non le mépriser, dit miss Peyton qui ne pouvait encore se figurer toute l'étendue des malheurs de ses voisins; mais comment va le pauvre vieillard? Cette perte dont vous parlez l'affecte-t-elle beaucoup?

La physionomie de Katy changea tout-à-coup : elle perdit l'expression du chagrin naturel, pour prendre celle d'une mélancolie étudiée.

— Heureusement pour lui, répondit-elle, il est à l'abri des soucis de ce monde. Le son des guinées l'a fait sortir de son lit, et sa pauvre ame n'a pu résister à ce coup : il est mort deux heures dix minutes avant que le coq chantât, autant que j'en puis juger, et....

Ici elle fut interrompue par le docteur, qui, en s'approchant d'elle, lui demanda

avec intérêt quelle était la nature de la maladie du défunt.

Katy jeta les yeux sur celui qui lui faisait cette question, et lui répondit en arrangeant son tablier par instinct :

— C'est le malheur du temps, c'est le chagrin de la perte de sa fortune qui l'ont conduit au tombeau. Il déclinait de jour en jour, malgré tous les soins que je prenais de lui. Et maintenant qu'Harvey n'est autre chose qu'un mendiant, qui me paiera de toutes mes peines?

— Dieu vous récompensera de vos bonnes œuvres, dit miss Peyton avec douceur.

— C'est tout mon espoir, répondit Katy avec un air de respect que remplaça sur-le-champ une expression qui annonçait plus de sollicitude pour les biens de ce monde ; car j'ai laissé mes gages entre les mains d'Harvey depuis trois ans, et maintenant qui me les paiera? Bien des fois mes frères m'avaient conseillé de demander mon argent ; mais il me semblait que les comptes étaient toujours faciles à régler entre personnes qui se tenaient de si près.

— Est-ce que vous êtes parente d'Harvey Birch? demanda miss Peyton.

— Mais... non, répondit Katy en hésitant, et cependant, dans la situation où sont les choses, je ne sais trop si je n'ai pas quelques droits à faire valoir sur la maison et le jardin; car, à présent que c'est la propriété d'Harvey, je ne doute pas que la confiscation n'en soit prononcée. Et se tournant vers Lawton, dont les yeux perçans étaient fixés sur elle : — Je voudrais bien, ajouta-t-elle, savoir quelle est l'opinion, à ce sujet, de ce digne monsieur qui paraît prendre tant d'intérêt à ce que je vous dis.

— Madame, dit le capitaine en la saluant ironiquement, rien n'est plus intéressant que vous et votre histoire, mais mes humbles connaissances se bornent à savoir ranger un escadron en bataille, et charger l'ennemi quand le moment en est venu. Je vous invite à vous adresser au docteur Archibald Sitgreaves, dont la science est universelle, et la philantropie sans bornes.

Le chirurgien se redressa avec une fierté dédaigneuse, et se mit à siffler à voix basse.

en regardant quelques fioles placées sur une table ; mais la femme de charge, se tournant vers lui, continua, après lui avoir fait une révérence.

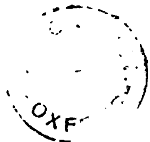
— Je suppose, Monsieur, dit-elle, qu'une femme n'a pas de douaire à prétendre sur les biens de son mari, à moins que le mariage n'ait effectivement été célébré?

C'était une maxime du docteur Sitgreaves qu'aucune espèce de science n'était à mépriser, et il en résultait qu'il était empirique en tout, si ce n'est dans sa profession. D'abord l'indignation que lui avait inspirée l'ironie du capitaine lui avait fait garder le silence, mais changeant de dessein tout à coup, il répondit en souriant :

— C'est mon opinion. Si la mort a prévenu le mariage, je crains qu'il n'y ait pas de recours contre ses décrets rigoureux.

Katy entendit fort bien ces paroles, mais les mots *mort et mariage* furent les seuls qu'elle y comprit. Ce fut donc à cette partie de la phrase du docteur qu'elle adressa sa réponse.

— Je croyais, dit-elle les yeux baissés sur



le tapis, qu'il n'attendait que la mort de son vieux père pour se marier; mais à présent que ce n'est plus qu'un homme méprisable, ou, ce qui est la même chose, un colporteur sans balle, sans maison, sans argent, il lui serait difficile de trouver une femme qui voulût de lui. — Qu'en pensez-vous, miss Peyton ?

— Mes pensées se portent rarement sur de pareils sujets, répondit gravement miss Peyton tout en s'occupant des préparatifs du déjeuner.

Pendant ce dialogue, le capitaine Lawton avait étudié les manières et la physionomie de la femme de charge avec une gravité comique, et craignant que la conversation ne tombât, il lui demanda avec l'air d'un grand intérêt :

— Ainsi vous croyez que c'est le grand âge et la débilité qui ont amené la fin des jours du vieillard ?

— Et le malheur des temps, ajouta vivement Katy. L'inquiétude est une mauvaise compagne de lit pour un malade. Mais je suppose que son heure était arrivée, et quand

elle est une fois venue, nul remède ne peut nous sauver.

— Doucement, dit le docteur; vous êtes dans l'erreur à cet égard. Il est indubitable que nous devons tous mourir, mais il nous est permis de recourir aux lumières de la science pour obvier aux dangers qui nous menacent, jusqu'à ce que....

— Jusqu'à ce que nous mourions *secundum artem*, dit Lawton.

Sitgreaves ne daigna pas répondre à ce sarcasme; mais jugeant nécessaire, pour soutenir sa dignité, que la conversation continuât, il ajouta:

— Dans le cas dont il s'agit, il est possible qu'un traitement judicieux eût prolongé la vie du malade. Qui a été chargé de l'administration de cette affaire?

— Personne encore, répondit Katy avec vivacité; mais je crois qu'il a écrit son testament sur sa Bible.

Le chirurgien ne prit pas garde au sourire des dames, et il continua son enquête en disant:

— Il est prudent d'être toujours préparé

à la mort; mais je vous demande qui lui a donné des soins pendant sa maladie?

— Moi, répondit Katy en prenant un air d'importance, et je puis dire que ce sont des soins perdus; car Harvey est trop méprisable pour m'en tenir compte à présent.

Les deux interlocuteurs ne s'entendaient nullement, mais chacun d'eux, abondant dans son sens, croyait comprendre l'autre, et la conversation n'en continuait pas moins.

— Et comment l'avez-vous traité? demanda le docteur.

— Qu'est-ce à dire, comment je l'ai traité? s'écria Katy avec un peu d'aigreur. Je l'ai toujours traité avec la plus grande douceur, vous pouvez en être bien sûr.

— Le docteur veut vous demander quels médicamens vous lui avez fait prendre, dit Lawton avec une figure allongée qui n'eût pas été déplacée à l'enterrement du défunt.

— Ah! n'est-ce que cela? dit Katy en souriant de sa méprise; je lui ai fait prendre des bouillons d'herbes.

— Des décoctions de simples, dit Sitgreaves; ces remèdes sont moins dangereux dans

la main de l'ignorance que des médicamens plus puissans. Mais pourquoi n'avez-vous pas appelé près de lui un officier de santé ?

— Un officier ! s'écria Katy ; Dieu me préserve! les officiers ont fait assez de mal au fils, pourquoi en aurais-je fait venir un près du père ?

— C'est d'un médecin que le docteur Sitgreaves vous parle, Madame, et non d'un officier militaire, dit Lawton avec une gravité imperturbable.

— Oh ! s'écria la vestale, reconnaissant encore sa méprise, si je n'ai pas fait venir de médecin, c'est que je ne savais où en trouver, et c'est la meilleure raison possible. C'est pour cela que j'ai pris soin moi-même du malade. Si j'avais eu un médecin sous la main, je l'aurais consulté bien volontiers ; car, quant à moi, je suis pour la médecine, quoique Harvey prétende que je me tue à force de drogues ; mais que je vive ou que je meure, cela ne fera guère de différence pour lui à présent.

— Vous montrez en cela votre bon sens, dit le docteur en s'approchant de Katy, qui,

assise près du feu, se chauffait les mains et les pieds, et se mettait le plus à l'aise possible, au milieu de tous ses chagrins; vous paraissez une femme sensée et discrète, et des gens qui ont eu plus d'occasions que vous de se faire des idées correctes pourraient vous envier votre respect pour le plus beau des arts, pour la reine de sciences.

Sans bien comprendre cette phrase, Katy sentit qu'elle contenait un compliment en son honneur, et enchantée de l'observation du chirurgien, elle prit un nouveau courage.

— On m'a toujours dit, répliqua-t-elle, qu'il ne me manquait que l'occasion pour devenir médecin. Bien avant que je demeurasse avec le père d'Harvey, on me nommait déjà le docteur femelle.

— Plus vrai que poli (1), dit le docteur,

---

(1) Il y a dans le texte *bitch-doctor*. On sait combien en Angleterre et aux États-Unis le mot *bitch* (chienne) est dur pour une oreille féminine. Voilà pourquoi le docteur se récrie sur l'impolitesse du terme. Ed.

très-porté à oublier l'humble rang de Katy, par suite de l'admiration que lui inspirait le respect qu'elle montrait pour l'art de guérir. Il est certain qu'à défaut de guide plus éclairé, l'expérience d'une matrone discrète peut être d'une grande utilité pour arrêter les progrès du mal dans le système du corps humain. En de telles circonstances, Madame, il est cruel d'avoir à lutter contre l'ignorance et l'obstination.

— Sans doute, sans doute ; et je n'en ai que trop fait l'expérience, s'écria Katy avec un air de triomphe. Harvey est sur ce point aussi entêté qu'une mule. On croirait que tous les soins que j'ai pris de son père malade devraient lui avoir appris à ne pas mépriser une femme entendue. Il viendra peut-être un jour où il saura ce que c'est que de ne pas en avoir une dans sa maison. Mais, méprisable comme il l'est à présent, comment aurait-il jamais une maison ?

— Je comprends aisément la mortification que vous avez dû éprouver en ayant affaire à un homme si opiniâtre, reprit le docteur en jetant un coup d'œil de reproche sur le

capitaine ; mais vous devez vous élever au-dessus de pareilles opinions, et mépriser l'ignorance qui les produit.

Katy hésita un instant : elle ne comprenait pas très-exactement ce que le docteur venait de dire, mais sentant qu'il s'y trouvait un compliment, elle réprima un peu sa volubilité ordinaire, et dit simplement :

— J'ai souvent dit à Harvey que sa conduite est méprisable, et la nuit dernière il a prouvé que je n'avais pas tort. Mais l'opinion de tels incrédules n'est pas bien importante. Cependant il est terrible de réfléchir à la manière dont il se comporte quelquefois. Par exemple, quand il jeta au feu l'aiguille....

— Quoi ! s'écria le chirurgien l'interrompant, affecte-t-il de mépriser l'aiguille (1)? Mais c'est mon destin de rencontrer tous les

(1) Le mot *needle* signifie une aiguille à coudre, et l'aiguille aimantée, l'aiguille de la boussole. Katy l'emploie dans le premier sens, et le docteur le prend dans le second. — Ed.

jours des hommes dont l'esprit également pervers montre une indifférence encore plus coupable pour les connaissances dont on est redevable aux lumières des sciences.

Le docteur se tourna vers Lawton en parlant ainsi; mais l'élévation de sa tête l'empêcha de fixer les yeux sur la physionomie grave du capitaine. Katy l'écoutait avec la plus grande attention, et elle ajouta :

— Ensuite, Harvey ne croit point aux marées.

— Ne pas croire aux marées ! s'écria Sitgreaves au comble de la surprise ; mais c'est peut-être sur l'influence de la lune qu'il a des doutes?

— C'est cela même? dit Katy transportée de joie en trouvant un savant qui soutenait ses opinions favorites. Si vous l'entendiez parler, vous vous imagineriez qu'il ne croit pas même qu'il existe une lune dans le monde.

— C'est le malheur de l'ignorance et de l'incrédulité d'aller toujours en augmentant, Madame, dit gravement le docteur. L'esprit qui rejette une fois les connaissances utiles

s'abandonne à la superstition, et tire de l'ordre de la nature des conclusions aussi préjudiciables à la cause de la vérité, qu'elles sont contraires aux premiers principes de toutes les sciences humaines.

Ce discours parut trop imposant à Katy pour qu'elle se hasardât à y répondre au hasard, et le docteur, après avoir gardé le silence un instant, avec une sorte de dédain philosophique, ajouta :

— Qu'un homme de bon sens puisse avoir du doute sur les marées, c'est ce que je n'aurais jamais cru possible ; mais l'obstination est un défaut auquel il est dangereux de se livrer, et qui peut conduire aux erreurs les plus grossières.

— Vous croyez donc qu'elles ont un effet sur le flux? demanda la femme de charge.

Miss Peyton se leva avec un léger sourire, et fit signe à ses nièces de venir l'aider dans quelque occupation domestique, tandis que Lawton mourait d'une envie d'éclater de rire qu'il ne réprima que par un effort aussi violent et aussi soudain que le motif qui y avait donné lieu.

Après avoir réfléchi s'il comprenait bien ce que venait de dire la femme de charge, le chirurgien songea qu'il fallait avoir quelque égard pour l'amour de la science, se faisant sentir en dépit du manque d'éducation, et il répondit :

— Vous voulez parler de la lune. Bien des philosophes ont douté qu'elle agisse sur les marées ; mais je crois que c'est fermer volontairement les yeux aux lumières des sciences, que de ne pas croire qu'elle occasionne le flux et le reflux.

Comme le reflux était une maladie que Katy ne connaissait pas, elle jugea à propos de garder le silence un instant. Cependant brûlant de curiosité de savoir quelles étaient ces lumières dont il parlait si souvent, elle se hasarda à lui demander :

—Ces lumières sont-elles ce que nous appelons dans ce pays *les lumières du nord* (1)?

(1) Traduction littérale des mots *northern lights*, qui signifient l'aurore boréale. — Ed.

Par charité pour son ignorance, le docteur allait entrer dans une explication scientifique de ce qu'il avait voulu dire, s'il n'eût été interrompu par les éclats de rire de Lawton. Le capitaine avait écouté jusqu'alors avec beaucoup de sang-froid, mais il ne put y tenir plus long-temps, et il rit aux larmes, au point de renouveler toutes les douleurs de ses meurtrissures. Enfin, le chirurgien offensé profita d'un intervalle pour lui dire:

— Ce peut être une source de triomphe pour vous, capitaine Lawton, de voir une femme sans éducation faire une méprise sur un sujet sur lequel les hommes les plus savans ont été si long-temps sans être d'accord. Et cependant vous voyez que cette respectable matrone ne rejette pas les lumières; les lumières, Monsieur; les instrumens qui peuvent être utiles à l'homme, soit pour réparer les injures que le corps peut recevoir, soit pour s'élever à la hauteur des sciences. Vous vous rappelez l'allusion qu'elle a faite à l'aiguille?

— Oui, s'écria Lawton avec un nouvel

éclat de rire, pour raccommoder les culottes du colporteur.

Katy se redressa, évidemment choquée de se voir attribuer des relations si familières avec cette partie des vêtemens d'Harvey Birch; mais voulant prouver qu'elle était en état de se livrer à des occupations d'un genre plus relevé, elle se hâta de dire ;

— Vraiment, Monsieur, ce n'était pas à un usage si commun que j'employais cette aiguille : il s'agissait d'un objet bien plus important.

— Expliquez-vous, dit Sitgreaves avec un peu d'impatience ; prouvez à Monsieur qu'il n'a pas sujet de triompher ainsi.

Sollicitée de cette manière, Katy se recueillit un instant pour faire une provision d'éloquence suffisante pour orner sa narration. Le fait était qu'un enfant, confié aux soins d'Harvey par l'administration des pauvres, s'était enfoncé une aiguille dans le pied en l'absence de son maître. Elle avait retiré l'instrument malfaisant, l'avait graissé avec soin, et, l'enveloppant dans un morceau de drap, l'avait placé dans un coin de la che-

minée, sans appliquer aucun remède au pied blessé, de peur d'affaiblir la force du charme. Le retour du colporteur avait dérangé cette admirable combinaison, et elle en exprima les conséquences en terminant son récit par ces mots :

— Il n'est donc pas bien étonnant que l'enfant soit mort du tetanos (1).

Le docteur Sitgreaves s'approcha d'une croisée; admira la beauté de la matinée, fit tout ce qu'il put pour éviter l'œil de basilic de Lawton, mais inutilement. Une force irrésistible le porta à le regarder en face. Le capitaine avait donné à tous ses traits un air de pitié pour le sort du malheureux enfant; mais quand ses yeux rencontrèrent ceux du docteur, ils prirent un air de triomphe dont celui-ci fut tellement déconcerté, que, prétextant le besoin que ses malades pouvaient avoir de ses soins, il se retira précipitamment.

(1) En anglais *locked-jaw*, tetanos de la mâchoire, appelé plus généralement *trismus*.

Miss Peyton demanda ensuite des renseignemens plus détaillés sur la situation dans laquelle se trouvaient alors les choses chez Harvey Birch, et elle écouta patiemment et avec tout l'intérêt d'un excellent cœur la narration circonstanciée que lui fit Katy de tout ce qui s'y était passé la nuit précédente. Celle-ci ne manqua pas d'appuyer sur la grandeur de la perte qu'avait faite le colporteur, à qui elle n'épargna pas les invectives pour avoir découvert un secret qu'il eût été si facile de garder.

— Quant à moi, miss Peyton, ajouta-t-elle après avoir repris haleine un moment, j'aurais perdu la vie plutôt que d'en dire un seul mot. Le pire qu'ils pouvaient lui faire, c'était de le tuer ; et l'on pourrait dire qu'ils l'ont en effet tué, corps et ame, puisqu'ils en ont fait un vagabond méprisable. Qui voudrait être sa femme ou tenir sa maison à présent? Quant à moi, je suis trop jalouse de ma réputation pour rester chez un garçon, quoique, dans le fait, il ne soit jamais chez lui. Je suis donc bien résolue à l'avertir aujourd'hui que, n'étant pas mariée, je

ne resterai pas chez lui une heure après l'enterrement, et quant à l'épouser, je ne crois pas que j'y songe, à moins qu'il ne veuille mener une vie moins errante et plus régulière !

La bonne miss Peyton laissa s'épuiser l'éloquence verbeuse de la femme de charge; et par deux ou trois questions judicieuses qui prouvaient qu'elle avait une connaissance plus intime qu'on n'aurait pu le supposer des voies secrètes et tortueuses de Cupidon dans le cœur humain, elle tira de Katy des détails suffisans pour s'assurer qu'il n'était nullement probable que le colporteur, même dans l'état de délabrement de sa fortune, songeât à offrir sa main à miss Catherine Haynes. Elle lui dit alors qu'elle avait besoin d'une femme entendue pour l'aider dans les soins domestiques, et lui proposa d'entrer à son service si Harvey Birch ne la conservait pas au sien. Après quelques conditions préliminaires que fit la prudente femme de charge, l'arrangement fut conclu, et faisant encore quelques lamentations piteuses sur les pertes qu'elle avait faites et sur la stupi-

dité d'Harvey, elle retourna chez le colporteur, tant par curiosité de savoir ce qu'il deviendrait, que pour veiller aux apprêts des funérailles, qui devaient avoir lieu le même jour.

Pendant cette conversation Lawton s'était retiré par délicatesse, et son empressement de savoir comment se trouvait Singleton le conduisit dans la chambre de son camarade. On a déjà vu que le caractère de ce jeune officier lui avait acquis l'affection particulière de tout son corps. Sa douceur presque féminine et ses manières pleines d'urbanité n'empêchaient pas qu'il ne fût doué d'une résolution mâle dont il avait donné des preuves, et qui lui avait assuré le respect d'une troupe de partisans belliqueux.

Le major le chérissait comme un frère, et la docilité avec laquelle il se soumettait aux ordonnances de Sitgreaves en avait fait aussi le favori du docteur. L'intrépidité avec laquelle ce corps se comportait sur le champ de bataille en avait placé successivement tous les officiers sous les soins de son chirurgien, et celui-ci les classant d'après leur

soumission aux doctrines d'Hippocrate, mettait Singleton au plus haut de l'échelle, et laissait Lawton tout au bas. Il disait souvent avec une naïveté aussi franche que plaisante, en présence de tous les officiers, qu'il avait beaucoup plus de plaisir à se voir amener Singleton blessé, qu'aucun autre de ses camarades, mais qu'il n'en éprouvait aucun quand c'était le tour de Lawton; compliment qui était reçu par le premier en souriant d'un air doux et tranquille, et par le second en le saluant gravement.

En cette occasion le chirurgien mortifié et le capitaine triomphant se rencontrèrent dans la chambre de Singleton, qui était pour eux comme un terrain neutre. Ils y passèrent quelque temps près de leur compagnon blessé, après quoi le docteur se retira dans l'appartement qu'il occupait. Il n'y était que depuis quelques minutes, quand, à sa grande surprise, il y vit entrer Lawton. Le capitaine avait remporté une victoire si complète, qu'il sentait qu'il pouvait être généreux. Commençant donc par ôter son habit, il s'écria avec nonchalance :

— Allons, Sitgreaves, que les lumières de la science viennent au secours de mon corps, s'il vous plaît.

Les lumières de la science étaient un sujet d'entretien insupportable au docteur en ce moment. Mais se hasardant à jeter un regard sur le capitaine, il vit les préparatifs qu'il faisait, et remarqua en lui un air de sincérité sérieuse qui ne lui était pas ordinaire. Tout son ressentiment s'évanouit à l'instant, et il lui dit avec politesse :

— Mes soins peuvent-ils être utiles au capitaine Lawton ?

— C'est à vous à en juger, mon cher Monsieur, répondit le capitaine avec douceur. Tenez, ne voyez-vous pas sur cette épaule toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ?

— Sans doute, et vous ne vous trompez pas, répliqua l'Esculape en passant légèrement la main sur la partie souffrante. Mais heureusement il n'y a rien de cassé. C'est miracle que vous vous en soyez tiré à si bon marché.

— Oh! dès mon enfance je savais faire le saut périlleux, et je m'inquiète peu de

quelques chutes de cheval. Mais, Sitgreaves, ajouta le dragon en montrant une cicatrice sur son corps, vous souvenez-vous de cette bagatelle ?

— Parfaitement, Jack, répondit le docteur en souriant; la blessure avait été reçue courageusement, et l'extraction de la balle fut habilement faite. Mais ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'appliquer un peu d'huile à ces meurtrissures ?

— Certainement, dit Lawton avec une soumission inattendue.

— Maintenant, mon cher ami, reprit le docteur tout en se mettant en besogne, ne croyez-vous pas qu'il eût mieux valu faire cette fomentation hier soir ?

— Très-probablement; répondit le capitaine avec la même complaisance.

— Très-certainement, Jack, continua le chirurgien; et si vous m'aviez laissé faire l'opération de la phlébotomie à l'instant de votre arrivée, elle vous aurait été de la plus grande utilité.

— Point de phlébotomie ! s'écria Lawton d'un ton positif.

— A présent il est trop tard, répondit le docteur déconcerté. Mais une dose d'huile prise intérieurement détergerait les humeurs admirablement.

Lawton ne répondit à cette proposition qu'en grinçant les dents et en les serrant de manière à prouver que sa bouche était une forteresse qu'on n'emporterait pas sans une vigoureuse résistance. Aussi le docteur, qui le connaissait bien, changea-t-il de sujet de conversation.

— C'est bien dommage, dit-il, qu'après vous être donné tant de peines et avoir couru un tel danger, vous n'ayez pu saisir ce coquin de colporteur.

Le capitaine ne répondit rien, et tout en plaçant quelques bandages pour assujettir des compresses, le chirurgien ajouta :

— Si j'ai quelque désir qui soit contraire à la prolongation de la vie humaine, c'est de voir ce drôle pendu.

— Je croyais que votre métier était de guérir, et non de tuer, dit le capitaine de dragons d'un ton sec.

— D'accord, mais cet espion nous a fait tant de mal par ses rapports, que je me trouve quelquefois à son égard dans des dispositions peu chrétiennes.

— Vous ne devriez nourrir de pareils sentimens d'animosité contre aucun de vos semblables, dit le capitaine d'un ton qui surprit tellement le docteur, qu'il laissa tomber une épingle dont il allait se servir pour attacher un bandage. Il regarda en face l'être qu'il pansait, comme pour bien se convaincre de son identité, et ne pouvant douter que ce ne fût son ancien camarade, le capitaine John Lawton qui lui tenait un tel langage, il chercha à maîtriser sa surprise, et lui dit :

— Votre doctrine est juste, et j'y souscris en thèse générale, mais... Le bandage ne vous gêne-t-il pas, mon cher Lawton ?

— Nullement.

— Oui, en thèse générale, je suis d'accord avec vous. Mais, comme la matière est divisible à l'infini, de même il n'y a pas de

règle sans exception, et... Vous sentez-vous bien à l'aise, Lawton ?

— Parfaitement.

— C'est un acte de cruauté à l'égard de celui qui souffre, et quelquefois même d'injustice envers les autres, que de priver un homme de la vie, quand une punition moindre pourrait produire le même effet. Or, Jack, si vous vouliez... — Remuez un peu le bras. — Si vous vouliez seulement... — J'espère que vous avez les mouvemens bien libres, mon cher ami?

— On ne peut davantage.

— Si vous vouliez, disais-je, mon cher Jack, apprendre à vos soldats à manier le sabre avec plus de discrétion, vous atteindriez le même but, et... vous me feriez grand plaisir.

Le docteur poussa un profond soupir, car c'était un sujet qui lui tenait fort au cœur, et le dragon, ayant remis son habit, lui répondit avec le plus grand sang-froid en se retirant :

— Je ne connais pas un soldat qui manie le sabre plus judicieusement que les miens. D'un seul coup ils vous fendent ordinairement la tête depuis le crâne jusqu'à la mâchoire.

Le docteur soupira, rangea ses instrumens et se disposa à aller faire une visite au colonel Wellmere.

CHAPITRE XII.

> Ce corps, semblable à celui d'une fée, contient une ame aussi forte que celle d'un géant. Ces membres si délicats, qui tremblent comme la feuille du saule qu'agite la brise du soir, sont mus par un esprit qui, lorsqu'il est excité, peut s'éle ver à la hauteur du ciel, et prêter à ces yeux brillans un éclat presque comparable à celui du firmament étoilé. »
>
> *Duo.*

Le nombre et la qualité des étrangers qui se trouvaient aux *Sauterelles* avaient considérablement augmenté les détails de soins domestiques dont était chargée miss Peyton. Cependant le jeune capitaine de dragons auquel Dunwoodie prenait tant d'intérêt était le seul d'entre eux dont l'état pût encore,

le lendemain matin, donner quelque inquiétude, quoique le docteur Sitgreaves eût déclaré qu'il répondait de ses jours. Nous avons vu que le capitaine Lawton s'était levé de bonne heure. Henry Wharton n'avait eu le sommeil troublé que par un rêve, dans lequel il avait cru voir un apprenti chirurgien s'apprêter à lui amputer le bras; mais, comme ce n'était qu'un rêve, quelques heures de repos lui avaient fait grand bien, et le docteur calma les appréhensions de sa famille, en assurant qu'avant quinze jours il ne se ressentirait plus de sa blessure.

Pendant tout ce temps, le colonel Wellmere n'avait pas encore paru. Il avait déjeuné dans son lit, prétendant être trop souffrant pour pouvoir se lever, malgré le sourire un peu moqueur du disciple d'Esculape. Sitgreaves, le laissant donc ronger son frein dans la solitude de sa chambre, alla faire une visite plus agréable pour lui au chevet du lit du capitaine Singleton. Il remarqua sur son visage une légère rougeur, en entrant dans sa chambre; et s'avançant vers

lui promptement, il lui saisit la main pour s'assurer de l'état de son pouls, et lui faisant signe de garder le silence, il se chargea de remplir le vide de la conversation.

— L'œil est bon, dit le docteur, la peau a même une certaine moiteur; mais le pouls est élevé : c'est un symptôme de fièvre ; il vous faut du repos et de la tranquillité.

— Non, mon cher Sitgreaves, répondit Singleton en lui prenant la main ; je n'ai pas de fièvre. Voyez, y a-t-il sur ma langue ce que Jack Lawton appelle une gelée blanche ?

— Non vraiment, dit le chirurgien en lui introduisant une cuiller dans la bouche, pour la tenir ouverte, et lui regardant dans le gosier, comme s'il eût voulu y faire une visite domiciliaire ; vous avez la langue bonne, et le pouls commence à se ralentir. Ah ! cette saignée vous a fait grand bien. La phlébotomie est un spécifique souverain pour les constitutions du sud ; et cependant ce fou de Lawton a refusé de se laisser saigner, après une chute de cheval

qu'il a faite hier soir. — Sur ma foi, George, votre cas devient singulier, continua le docteur en repoussant sa perruque de côté sans y songer. Votre pouls est égal et modéré, votre peau est moite, mais votre œil est ardent, vos joues sont presque enflammées. Il faut que j'examine de plus près tous ces symptômes.

— Doucement, mon cher ami, doucement, dit le jeune homme en se laissant retomber sur son oreiller, et en perdant quelque chose de ces vives couleurs qui alarmaient son ami. En faisant l'extraction de cette balle, vous avez fait tout ce qui m'était nécessaire; je vous assure que mon seul mal à présent est une grande faiblesse.

— Capitaine Singleton, dit le chirurgien avec chaleur, c'est une présomption que de vouloir apprendre à votre médecin quand vous ne souffrez pas. A quoi servent les lumières de la science, si ce n'est à nous mettre en état de prononcer sur ce point? Fi! George, fi! Lawton lui-même, le mécréant Lawton ne montrerait pas plus d'obstination.

Singleton sourit en repoussant doucement

la main du docteur qui cherchait à détacher ses bandages, et lui demanda, tandis que de nouvelles couleurs renaissaient sur ses joues :

— Je vous en prie, Archibald, — nom d'affection qui manquait rarement d'attendrir le docteur, — dites-moi quel est l'esprit descendu du ciel qui est entré dans mon appartement quelques minutes avant vous, pendant que je faisais semblant de dormir?

— Dans votre appartement! s'écria le docteur. Et qui ose aller ainsi sur mes brisées? Esprit ou non, je lui apprendrai à se mêler des affaires des autres!

— Vous prenez le change, docteur : il n'y a nulle rivalité. Examinez l'appareil que vous avez mis sur ma blessure; personne n'y a touché. Mais quel est cet être enchanteur qui joignait la légèreté d'une fée à l'air de douceur d'un ange?

Sitgreaves, avant de lui répondre, commença par vérifier si personne ne s'était ingéré de donner en son absence des soins au blessé, et, rassuré sur ce point, il rajusta sa perruque, s'assit près du lit, et lui de-

manda avec un laconisme digne du lieutenant Mason : — Cet esprit portait-il des jupons, George ?

— Je n'ai vu que des yeux célestes, des joues vermeilles, une démarche majestueuse et pleine de grace, des....

— Chut ! chut! vous parlez trop pour votre état de faiblesse, dit le docteur en lui mettant la main sur la bouche ; il faut que ce soit miss Jeannette Peyton. C'est une dame accomplie, dont la démarche est pleine de dignité et a..., oui, a quelque chose de gracieux. Ses yeux... respirent la bienveillance ; et son teint, quand il est animé par la charité, peut le disputer à celui de ses jeunes nièces.

— De ses nièces ! a-t-elle donc des nièces? L'ange que j'ai vu peut être une fille, une sœur, une nièce, mais il est impossible que ce soit une tante.

— Silence ! vous parlez tant, que votre pouls recommence à battre avec violence. Il faut vous tranquilliser, et vous préparer à voir votre sœur, qui sera ici dans une heure.

— Quoi ! Isabelle ? Qui l'a envoyé chercher ?

— Le major, répondit le docteur d'un ton sec.

— Ce bon, cet excellent Dunwoodie ! murmura le jeune homme épuisé, en retombant de nouveau sur son oreiller. Et les ordres réitérés de Sitgreaves l'obligèrent à y rester en silence.

Le capitaine Lawton lui-même, quand il était arrivé pour le déjeuner, avait été accueilli avec la plus grande politesse par tous les membres de la famille, qui s'étaient empressés de lui demander des nouvelles de sa santé ; mais un esprit invisible veillait à ce que rien ne manquât au colonel anglais. La délicatesse de Sara ne lui avait pas permis de mettre le pied dans son appartement, mais elle connaissait la position exacte de tout ce qu'elle faisait porter dans sa chambre, et tout ce qui y entrait avait été préparé par ses mains.

A l'époque dont nous parlons, nous formions une nation divisée, et Sara croyait ne faire que son devoir en restant religieuse-

ment attachée au pays qui avait été le berceau de ses ancêtres; mais d'autres raisons, et bien plus fortes encore, motivaient la préférence silencieuse que Sara accordait au colonel anglais. Il avait le premier rempli le vide de sa jeune imagination, son image était ornée de ces attraits qui font impression sur le cœur d'une femme. Il est vrai qu'il n'avait pas la taille élevée et l'air gracieux de Dunwoodie, son regard imposant, son œil éloquent, et son accent mâle, quoique plein de sensibilité; mais il avait le plus beau teint, les joues vermeilles, les dents superbes, et aussi bien rangées que celles que faisait apercevoir le sourire du major virginien. Sara, avant le déjeuner, avait parcouru plusieurs fois toute la maison, jetant souvent un regard inquiet sur la porte de la chambre du colonel Wellmere, mourant d'envie d'avoir des nouvelles de sa santé, mais n'osant en demander, de crainte de trahir l'intérêt qu'elle y prenait. Enfin, sa sœur, avec toute la franchise de l'innocence, adressa au docteur Sitgreaves la question si désirée.

— Le colonel Wellmere, répondit le chirurgien, est dans ce que j'appelle un état de libre arbitre, malade ou bien portant, suivant son bon plaisir. Sa maladie n'est pas du nombre de celles que les lumières de la science peuvent guérir. Je crois que sir Henry Clinton est le meilleur médecin qu'il puisse consulter. Mais le major Dunwoodie a mis obstacle à ce qu'il puisse y avoir communication entre eux.

Frances sourit malignement en détournant la tête ; et Sara, prenant l'air hautain de Junon offensée, sortit sur-le-champ de l'appartement. La solitude du sien ne lui offrit pourtant pas une ressource contre ses propres pensées ; elle le quitta bientôt, et en passant par une longue galerie qui communiquait à toutes les chambres de la maison, elle vit que la porte de celle de Singleton était ouverte. Le jeune capitaine était seul, semblait dormir : Sara entra légèrement, et y passa quelques instans à arranger les tables et à mettre de l'ordre dans les divers objets qui avaient été préparés pour e malade, sachant à peine ce qu'elle faisait,

et rêvant peut-être qu'elle s'occupait ainsi pour un autre. Ses couleurs naturelles étaient rehaussées par l'indignation que lui avait inspirée ce que venait de dire le docteur, et la même cause n'avait pas terni l'éclat de ses yeux. Le bruit des pas de Sitgreaves lui avait fait faire une retraite accélérée par une autre porte, et descendant par un escalier dérobé, elle alla rejoindre sa sœur. Toutes deux allèrent chercher un air frais sur la terrasse, et elles s'y promenèrent en se tenant par le bras.

— Il y a dans ce chirurgien que Dunwoodie nous a fait l'honneur de nous laisser, dit Sara, quelque chose de désagréable, qui fait que je voudrais de tout mon cœur le voir partir.

Frances regarda sa sœur avec un sourire malin; et Sara, rougissant, ajouta d'un ton un peu sec :

— Mais j'oublie qu'il fait partie de cette fameuse cavalerie de Virginie, et que, par conséquent, on ne doit en parler qu'avec respect.

— Avec autant de respect qu'il vous plai-

ra, ma sœur, répondit Frances en souriant, on n'a pas à craindre que vous lui accordiez trop d'éloges.

— A ce que vous pensez, répliqua Sara avec un peu de chaleur; mais je crois que M. Dunwoodie a pris une liberté qui excède les droits que la parenté pouvait lui donner, en faisant de la maison de mon père un hôpital pour les blessés.

— Nous devons remercier le ciel, dit Frances, en baissant la voix, de ce qu'il ne s'en trouve parmi eux aucun qui doive nous inspirer plus d'intérêt.

— Votre frère en est un, dit Sara d'un ton de reproche.

— C'est la vérité, répondit Frances en rougissant et en baissant les yeux; mais il n'est pas obligé de garder la chambre, et il ne regrette pas une blesssure qui lui procure le plaisir de rester avec ses parens. Si l'on pouvait bannir les terribles soupçons auxquels sa visite a donné lieu, je songerais à peine à sa blessure.

— Tels sont les fruits de la rébellion, dit Sara en marchant avec plus de vitesse, et

vous commencez à les goûter. Un frère blessé, prisonnier, peut-être victime; un père désolé, obligé de recevoir chez lui des étrangers, et dont les biens seront probablement confisqués à cause de sa fidélité pour son roi.

Frances continua sa promenade en silence. Lorsqu'elle arrivait au bout de la terrasse du côté du nord, ses yeux ne manquaient jamais de s'arrêter sur le point où la route était cachée à la vue par une montagne; et à chaque tour qu'elle y faisait avec sa sœur, elle s'arrêtait en cet endroit jusqu'à ce qu'un mouvement d'impatience de Sara l'obligeât à prendre le même pas. Enfin, on vit une chaise attelée d'un seul cheval s'avancer avec précaution à travers les pierres qui étaient éparses le long de la route conduisant aux Sauterelles à travers la vallée. Frances perdit l'éclat de ses belles couleurs à mesure que cette voiture approchait, et lorsqu'elle put y distinguer une femme assise à côté d'un nègre en livrée, qui tenait les rênes, ses membres tremblèrent d'une agitation qui l'obligea à s'appuyer sur

le bras de sa sœur pour pouvoir se soutenir. Au bout de quelques minutes, les voyageurs arrivèrent à la porte, qui fut ouverte par un dragon ; celui-ci avait été le messager envoyé par Dunwoodie au colonel Singleton, et avait escorté la voiture. Miss Peyton s'avança pour recevoir l'étrangère, et ses deux nièces s'unirent à elle pour lui faire le meilleur accueil. Les yeux curieux de Frances étudiaient la physionomie de la sœur du capitaine blessé, et ne pouvaient s'en détacher. Elle était jeune, avait la taille svelte et l'air délicat, mais c'était dans ses yeux qu'existait le plus puissant de ses charmes; ils étaient grands et noirs, perçans et quelquefois un peu égarés. Ses cheveux, longs et épais, n'étaient pas couverts de poudre, quoique ce fût encore la mode d'en porter, et étaient aussi noirs et plus brillans que l'aile du corbeau. Quelques boucles tombant sur sa joue en relevaient encore la blancheur, et ce contraste donnait à son visage l'air glacial du marbre. Le docteur Sitgreaves l'aida à descendre de voiture, et quand elle fut sur la terrasse,

elle fixa ses yeux expressifs sur ceux du chirurgien, sans lui dire un seul mot; mais ce regard exprimait suffisamment ce qu'elle voulait dire, et le docteur y répondit sur-le-champ.

— Votre frère est hors de danger, miss Singleton, lui dit-il, et il désire vous voir.

Elle joignit les mains avec ferveur, leva ses yeux vers le ciel, une légère rougeur, semblable à la dernière teinte réfléchie du soleil couchant, se peignit sur ses traits, et elle céda à sa sensibilité en versant un torrent de larmes. Frances avait contemplé les traits d'Isabelle, et en avait suivi tous les mouvemens avec une sorte d'admiration inquiète, mais en ce moment elle courut à elle avec toute l'ardeur d'une sœur, et lui passant un bras sous le sein, elle l'entraîna dans un appartement séparé. Elle montrait, en agissant ainsi, tant d'empressement, de délicatesse et d'ingénuité, que miss Peyton elle-même jugea à propos d'abandonner miss Singleton aux soins de sa jeune nièce, et se borna à suivre des yeux, avec un sourire de complaisance, les deux jeunes per-

sonnes qui se retiraient. Isabelle céda à la douce violence de Frances, et étant arrivée dans la chambre où celle-ci la conduisit, elle pleura en silence, la tête appuyée sur l'épaule de sa compagne, qui l'observait avec attention, tout en cherchant à la consoler. Frances pensa enfin que les larmes de miss Singleton coulaient avec plus d'abondance que l'occasion ne l'exigeait, car ce ne fut qu'après de violens efforts sur elle-même, et lorsque Frances eut presque épuisé tous ses moyens de consolation, que ses sanglots s'arrêtèrent enfin. Levant alors sur sa jeune compagne des yeux dont l'éclat était embelli par un sourire, elle lui fit à la hâte quelques excuses sur l'excès de son émotion, et la pria de la conduire dans la chambre de son frère.

L'entrevue du frère et de la sœur fut touchante, mais Isabelle réussit à paraître plus calme qu'on n'aurait pu le croire, d'après son agitation précédente. Elle trouva son frère beaucoup mieux que son imagination susceptible ne l'avait portée à le supposer. Reprenant des forces en proportion, elle

passa de l'accablement à une sorte de gaieté, ses beaux yeux brillèrent d'un nouvel éclat, et ses lèvres étaient embellies par un sourire si séduisant, que Frances, qui, à son instante prière, l'avait accompagnée dans la chambre de son frère, restait les yeux fixés sur des traits doués d'une versatilité si merveilleuse, comme si elle eût été sous l'influence d'un charme irrésistible. Sa sœur s'était jetée entre les bras du jeune blessé; dès qu'elle s'était relevée, il avait dirigé un regard empressé du côté de Frances, et ce fut peut-être le premier coup d'œil jeté sur les traits de cette jeune personne charmante qui s'en détourna sans une satisfaction complète. Après un moment de silence, pendant lequel ses yeux demeurèrent fixés sur la porte restée ouverte, Singleton prit la main de sa sœur, et lui dit avec affection :

—Et où est Dunwoodie, Isabelle? Jamais il ne se lasse de donner des preuves d'amitié. Après une journée de fatigues comme celle d'hier, il a passé la nuit à m'aller chercher une garde dont la présence suffira

seule pour me mettre en état de quitter ce lit de douleur.

L'expression de la physionomie de sa sœur changea à l'instant, ses yeux se portèrent tout autour de l'appartement avec un air d'égarement qui parut à Frances, observatrice attentive de tous ses mouvemens, donner à ses traits un caractère aussi repoussant que celui qu'ils offraient l'instant d'auparavant lui avait semblé plein de charmes. Isabelle répondit d'une voix tremblante :

— Dunwoodie! n'est-il donc pas ici? Je ne l'ai pas vu. Je croyais le trouver près du lit de mon frère.

— Il a des devoirs qui le retiennent ailleurs, dit le capitaine, d'un air pensif. Oui, on dit que les Anglais s'avancent du côté de l'Hudson, et ils laissent peu de relâche à la cavalerie légère. Cette raison seule a pu l'empêcher de venir voir un ami blessé. — Mais, Isabelle, cette entrevue était au-dessus de vos forces, vous êtes agitée comme la feuille du tremble.

Sa sœur ne lui répondit rien, mais elle avança la main vers la table, sur laquelle

était placé tout ce dont le capitaine avait besoin. Frances, toujours attentive, comprit à l'instant ce qu'elle désirait, et lui présenta un verre d'eau, qui calma l'agitation d'Isabelle, et lui permit de dire en souriant faiblement :

— Sans doute c'est son devoir qui le retient. Avant de partir j'avais entendu dire qu'un détachement de troupes royales remontait le fleuve, et je n'en ai passé qu'à deux petits milles. La dernière partie de cette phrase fut prononcée d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on l'entendre, et qu'elle semblait ne s'adresser qu'à elle-même.

— Les troupes étaient-elles en marche, Isabelle? lui demanda son frère avec empressement.

— Non, répondit-elle avec le même air de distraction. Les cavaliers avaient mis pied à terre et semblaient se reposer.

Le frère étonné tourna ses regards sur la physionomie de sa sœur, dont les yeux noirs restaient fixés sur le tapis avec un air toujours abstrait, mais il n'y trouva aucune explication. Il les dirigea ensuite sur Frances,

qui, tressaillant en voyant l'expression animée de ses traits, se leva à la hâte et lui demanda s'il avait besoin de quelques secours.

— Si vous daignez me pardonner cette impolitesse, répondit Singleton en faisant un effort pour se soulever, je désirerais voir le capitaine Lawton.

Frances se hâta d'aller communiquer au capitaine le désir de son camarade; et cédant à un intérêt auquel elle ne pouvait résister, elle revint s'asseoir à côté de miss Singleton.

— Lawton, s'écria le jeune homme avec vivacité dès qu'il vit entrer son ami, avez-vous des nouvelles du major?

— Il a déjà envoyé deux ordonnances pour savoir comment nous nous trouvons tous dans le lazaret.

— Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

— Ah! c'est une question à laquelle le major seul peut répondre, répliqua Lawton d'un ton sec. Mais vous savez que les habits rouges sont en campagne, et Dunwoodie ayant le commandement de ce comté, il faut qu'il surveille ces Anglais.

— Sans contredit, répondit lentement Singleton comme s'il eût été frappé des motifs allégués par son camarade pour justifier l'absence du major. Mais comment se fait-il que vous soyez ici les bras croisés quand il y a de la besogne à faire?

— Mon bras droit n'est pas dans le meilleur état possible, dit Lawton en se frottant l'épaule, et Roanoke est encore presque boiteux de sa chute. D'ailleurs j'en ai une autre raison que je pourrais vous donner, si je ne craignais que miss Wharton ne me le pardonnât jamais.

— Parlez, je vous prie, sans craindre mon déplaisir, Monsieur, dit Frances détournant un instant ses yeux de la physionomie de miss Singleton, et rendant le sourire de bonne humeur du capitaine avec la gaieté maligne qui lui était naturelle.

— Eh bien, s'écria Lawton dont la figure s'épanouissait en parlant ainsi, l'odeur qui sort de votre cuisine, miss Wharton, me défend de partir avant que je sois en état de parler avec plus de certitude des ressources du canton.

— Oh! ma tante Peyton fait ses efforts pour faire honneur à l'hospitalité de mon père, dit Frances en souriant, et il faut que j'aille partager ses travaux, si je veux avoir part à ses bonnes graces.

Priant alors Isabelle de vouloir bien l'excuser, elle alla rejoindre sa tante en réfléchissant sur le caractère et l'extrême sensibilité de la nouvelle connaissance que les circonstances avaient amenée chez son père.

L'officier blessé la suivit des yeux tandis qu'elle se retirait avec une grace qui avait encore quelque chose d'enfantin, et quand elle fut sortie, il dit en s'adressant à son camarade :

— On ne trouve pas souvent une tante et une nièce semblable, Jack; celle-ci semble une fée, mais la tante est un ange.

— Ah! George! je vois que vous vous portez mieux; vous retrouvez votre enthousiasme.

— Je serais aussi ingrat qu'insensible si je ne rendais pas justice à l'amabilité de miss Peyton.

— C'est une matrone de bonne mine, dit

le capitaine sèchement. Quant à l'amabilité, George, vous savez que c'est une affaire de goût. Pour moi, avec tout le respect possible pour le beau sexe, ajouta-t-il en saluant miss Singleton, j'avoue que quelques années de moins me conviendraient mieux.

— Elle n'a certainement pas vingt ans! s'écria vivement Singleton.

— Sans contredit. Supposons-lui en dix-neuf, dit Lawton avec une extrême gravité. Cependant elle paraît quelque chose de plus.

— Vous avez pris la sœur aînée pour la tante, dit Isabelle en lui fermant la bouche avec sa jolie main. Mais il faut que vous gardiez le silence. Une conversation si animée nuirait à votre guérison.

L'arrivée du docteur Sitgreaves, qui remarqua avec alarme une augmentation de symptômes fébriles dans son malade, fit mettre à exécution cette ordonnance prudente, et Lawton alla rendre une visite de condoléance à Roanoke, qui avait été aussi froissé que son maître par sa chute de la veille. Il reconnut, à sa grande joie, que son coursier était, comme lui-même, en

pleine convalescence. A force de frotter les membres de l'animal pendant plusieurs heures, sans intermission, on lui avait rendu ce que le capitaine appelait le mouvement systématique des jambes. Il donna donc ses ordres pour qu'on le sellât et bridât en temps convenable pour qu'il pût aller rejoindre son corps aux Quatre-Coins, après le dîner, dont l'heure approchait.

Pendant ce temps Henry Wharton était entré dans l'appartement de Wellmere, et comme une heureuse sympathie les unissait tous deux dans l'opinion qu'ils s'étaient formée d'une affaire dans laquelle ils avaient été également malheureux, le colonel se rendit bientôt ses bonnes graces à lui-même, et se trouva par conséquent en état de se lever et de voir en face un ennemi dont il avait parlé si légèrement, et, comme l'événement l'avait prouvé, avec si peu de raison. Wharton savait que cette infortune, comme ils nommaient tous deux leur défaite, avait été causée par la témérité du colonel; mais il s'abstint de parler d'autre chose que du malheureux accident qui avait privé les An-

glais de leur chef et de l'échec qui en avait été la suite.

— En un mot, Wharton, dit le colonel en se préparant à se lever, et en avançant une jambe hors du lit, cette journée est le résultat d'une combinaison d'événemens malencontreux. Votre cheval, en devenant rétif, vous a empêché de porter au major mes ordres pour attaquer les rebelles en flanc.

— C'est la vérité, répondit Henry en lui poussant avec le pied une pantoufle vers le lit; si nous avions réussi à faire quelques bonnes décharges de mousqueterie sur leur flanc, nous aurions fait faire volte-face à ces braves Virginiens.

— Et au pas redoublé, ajouta Wellmere en plaçant sa seconde jambe près de la première; mais vous savez qu'il était nécessaire de débusquer les guides, et ce mouvement leur a donné une belle occasion pour une charge.

— Et ce Dunwoodie ne manque jamais l'occasion de profiter d'un avantage qui se présente, dit le capitaine en envoyant la seconde pantoufle rejoindre la première.

— Je crois que si c'était à recommencer, reprit le colonel en se mettant debout, les choses se passeraient tout différemment. Au surplus, ils n'ont à se vanter que de m'avoir fait prisonnier, car vous avez pu voir qu'ils ont été repoussés ensuite dans leur tentative pour nous débusquer du bois.

— Du moins ils l'auraient été s'ils avaient osé nous y attaquer, répondit Wharton en mettant les habits du colonel à sa portée.

— C'est la même chose, dit Wellmere en continuant sa toilette; prendre une attitude capable d'intimider l'ennemi, c'est en quoi consiste principalement l'art de la guerre.

— Sans doute, répondit Wharton, prenant lui-même un peu des sentimens de fierté d'un soldat, et vous pouvez vous souvenir qu'une de nos charges les avait mis en déroute.

— Cela est vrai, parfaitement vrai, s'écria le colonel d'un ton animé. Si j'avais été là pour profiter de cet avantage, les Yankees s'en seraient mal trouvés. En parlant ainsi il finissait sa toilette, et il se trouva prêt à se montrer, ayant repris toute sa confiance

en lui-même, et bien persuadé que, s'il se trouvait prisonnier, c'était par suite d'un caprice de la fortune qui était au-dessus de toute la prudence humaine.

La nouvelle que le colonel serait un des convives ne diminua nullement les préparatifs qui se faisaient pour le festin, et Sara, après avoir reçu les complimens de l'officier anglais et lui avoir demandé en rougissant s'il souffrait moins de ses blessures, alla donner ses soins à ce qui devait prêter un nouvel intérêt à la scène.

CHAPITRE XIII.

« Je tiendrai bon, et je mangerai, quand ce devrait être mon dernier repas, puisque je sens que mon bon temps est passé. — Mon frère, Mylord duc, allons, faites comme moi. »

SHAKSPEARE.

L'ODEUR des préparatifs du dîner, que le capitaine Lawton avait déjà remarquée, s'élevait de plus en plus du royaume souterrain de César. Le capitaine de dragons en concluait que ses nerfs olfactifs, dont le jugement en pareilles occasions était aussi infaillible que celui de ses yeux l'était en d'autres, avaient fidèlement rempli leur devoir. Pour reconnaître encore mieux ce

parfum au passage, il se mit à une fenêtre du bâtiment, heureusement placée au-dessus de la cuisine. Cependant Lawton ne songea à se procurer cette jouissance qu'après s'être mis en état de faire honneur au festin par une toilette aussi complète que le permettait sa chétive garde-robe. L'uniforme de son corps était un passe-port pour les premières tables; le sien se ressentait un peu de ses longs et fidèles services; mais il le brossa et le nettoya avec grand soin. Sa chevelure, à laquelle la nature avait donné la noirceur du corbeau, prit, grace à la poudre, la blancheur sans tache de la colombe. Sa main, qui convenait si bien par sa taille et sa force au sabre qu'il maniait avec si peu de discrétion, ne se montrait qu'à demi et avec la modestie d'une vierge sous une manchette de dentelle. Là se borna tout l'extraordinaire de la toilette du dragon, si ce n'est que ses bottes luisaient avec une splendeur digne d'un jour de fête, et que ses éperons brillaient aux rayons du soleil avec un éclat qui prouvait qu'ils étaient dignes d'être sortis des mines du Potose.

César parcourait tous les appartemens avec un air encore bien plus important que celui qu'il avait pris le matin pour sa mission lugubre. Après avoir commandé un cercueil pour le père du colporteur, obéissant aux ordres de sa maîtresse, il était revenu pour s'acquitter de ses devoirs chez elle. Sa besogne devenait en ce moment si sérieuse, que ce ne fut qu'à bâtons rompus qu'il put donner à son frère noir, qui avait accompagné miss Singleton aux Sauterelles, quelques détails sur les incidens merveilleux de la nuit terrible qui venait de se passer. Cependant en mettant à profit les instans qu'il pouvait regarder comme lui appartenant, il en apprit assez à son concitoyen pour lui faire dresser la laine sur la tête. Enfin le couple noir faisant céder toute autre considération à leur goût pour le merveilleux, miss Peyton fut enfin obligée d'interposer son autorité pour que le reste de l'histoire fût ajourné à un moment plus convenable.

— Ah! miss Peyton, dit César en secouant la tête et en ayant l'air de sentir profondément ce qu'il exprimait, avoir été un terrible

spectacle que de voir John Birch marcher sur ses pieds, tandis que lui être étendu mort dans son lit!

Ainsi se termina, pour le présent, cette conversation; mais César se promit bien de revenir ensuite sur ce sujet solennel, et cette résolution ne fut pas oubliée.

L'esprit ayant été si heureusement conjuré, les opérations préparatoires au dîner se continuèrent avec une nouvelle activité, et à l'instant où le soleil finissait une course de deux heures en partant du méridien, un cortége nombreux partit de la cuisine pour se rendre dans la salle à manger sous les auspices de César, formant l'avant-garde et soutenant des deux mains un dindon avec une dextérité qui aurait fait honneur à un danseur de cordes.

Après lui marchait d'un pas lourd et pesant, les jambes écartées comme s'il eût été à cheval, un dragon qui servait de domestique au capitaine Lawton, portant un vrai jambon de Virginie, présent envoyé à miss Peyton par son frère, riche propriétaire d'Accomac.

Au troisième rang, marchait le valet de chambre du colonel Wellmere, tenant d'une main une fricassée de poulets, et de l'autre un pâté chaud aux huîtres.

Venait ensuite un apprenti du docteur Sitgreaves, qui s'était saisi par instinct d'une énorme terrine de soupe bouillante, comme contenant une matière plus analogue à sa profession. La vapeur qui s'en élevait avait tellement terni les verres des lunettes qu'il portait, comme emblême de son métier, qu'en arrivant sur la scène de l'action, il fut obligé de déposer par terre son fardeau, et de remettre ses conserves dans sa poche, pour pouvoir trouver son chemin à travers les piles d'assiettes de porcelaine, placées devant la cheminée pour les échauffer.

Un autre dragon, au service du capitaine Singleton, proportionnant sans doute ses efforts à l'état de faiblesse de son maître, ne s'était chargé que d'une paire de canards rôtis, dont l'odeur séduisante lui faisait regretter d'avoir avalé si tard, indépendamment du déjeuner qui lui avait été servi,

celui qui avait été préparé ensuite pour la sœur de son maître.

La marche était fermée par le jeune domestique blanc de miss Peyton, gémissant sous le poids de plusieurs plats de légumes que la cuisinière avait accumulés les uns sur les autres, sans calculer ses forces.

Mais il s'en fallait de beaucoup que ces mets composassent tout ce qui devait paraître sur la table. César n'y eut pas plus tôt placé le malheureux oiseau qui, huit jours auparavant volait sur les montagnes, sans se douter qu'il était destiné à figurer sitôt en si bonne compagnie, que, faisant machinalement un tour sur les talons, il se remit en marche pour la cuisine, évolution qu'imitèrent successivement tous ses compagnons. Le même cortége revint bientôt dans le même ordre dans la salle à manger, et des troupes de pigeons, des compagnies de cailles, des vols de bécasses, et des bancs de poissons de toute espèce, prirent leur place sur la table.

Une troisième visite à la cuisine fut suivie de l'arrivée d'une quantité raisonnable de

pommes de terre, d'oignons, de betteraves, et de tous les accompagnemens subalternes d'un bon dîner, ce qui compléta le premier service.

La table se trouva alors servie avec une profusion vraiment américaine, et César jetant un regard de satisfaction sur l'ordonnance du service, après avoir placé à son gré quelques plats qu'il n'avait pas lui-même posés sur la table, partit pour aller informer la maîtresse des cérémonies que sa tâche était heureusement terminée.

Environ une demi-heure avant la procession martiale que nous venons de décrire, toutes les dames avaient disparu, d'une manière à peu près aussi inexplicable que le départ des hirondelles aux approches de l'hiver. Mais le printemps de leur retour ne se fit pas long-temps attendre, et toute la compagnie ne tarda pas à se réunir dans l'appartement auquel on donnait le nom de salon, parce qu'on n'y voyait pas de table à manger, et qu'il s'y trouvait un sopha couvert en indienne.

La bonne miss Peyton avait jugé que l'oc-

casion exigeait non-seulement des apprêts extraordinaires dans le département de la cuisine, mais quelques soins de parure dignes des hôtes qu'elle avait le bonheur de recevoir.

Elle avait sur la tête un bonnet du plus beau linon, orné d'une large dentelle, placée de manière à laisser apercevoir la guirlande de fleurs artificielles qui le garnissait. Ses cheveux étaient tellement couverts de poudre, qu'il était impossible d'en distinguer la couleur, mais leur extrémité légèrement bouclée adoucissait la raideur de ce genre de coiffure, et donnait à ses traits un air de douceur féminine.

Son costume était une robe de soie violette à long corsage, garnie d'une pièce d'estomac semblable; cette robe lui serrait la taille, et en dessinait toutes les proportions élégantes. Un ample jupon prouvait que la mode du jour ne cherchait pas à économiser l'étoffe. De petits paniers faisaient paraître cette parure avec avantage, et donnaient un air de majesté à celle qui la portait.

Sa haute taille était encore relevée par

des souliers de même étoffe que sa robe, et dont les talons lui prêtaient plus d'un pouce.

Ses manches, courtes et étroites, se terminaient au coude par des manchettes à trois rangs de dentelle de Dresde, d'inégale hauteur, et décoraient un bras et une main qui conservaient encore leur rondeur et leur blancheur. Un triple rang de grosses perles lui entourait le cou, et un fichu de dentelle couvrait cette partie de sa personne que la coupe de sa robe avait laissée exposée à la vue, mais qu'une expérience de près de quarante ans lui avait appris qu'elle devait voiler.

Ainsi parée, et se redressant avec cet air de noblesse gracieuse qui faisait partie des manières du jour, la tante aurait aisément éclipsé tout un essaim de beautés modernes.

Le costume de Sara avait beaucoup d'analogie avec celui de sa tante, et une robe qui ne différait de celle que nous venons de décrire que par l'étoffe et la couleur, faisait également valoir sa taille imposante; elle était de satin, d'une rose pâle. Cependant, comme vingt ans ne demandaient pas le même voile que la prudence exigeait à quarante,

ce n'était qu'une envieuse collerette de dentelle, qui cachait en partie ce que le satin laissait exposé aux yeux. La partie supérieure de son buste et la belle chute de ses épaules brillaient de toute leur beauté naturelle, et, de même que sa tante, elle avait le cou orné d'un triple rang de perles, et elle portait des boucles d'oreilles assorties. Sa chevelure était relevée sur son front aussi blanc que la neige. Quelques tresses tombaient avec grace sur son cou, et sa tête était ornée d'une guirlande de fleurs artificielles en forme de couronne.

Miss Singleton avait quitté le chevet du lit de son frère, d'après l'avis du docteur Sitgreaves, qui avait réussi à procurer à son malade un profond sommeil, après avoir calmé quelques symptômes fébriles, suite de l'agitation occasionnée par l'entrevue dont nous avons rendu compte. La maîtresse de la maison l'avait déterminée à joindre la compagnie rassemblée dans le salon, où elle était assise à côté de Sara, portant à peu près le même costume, si ce n'est que ses cheveux noirs étaient sans poudre. Son front

très-élevé et ses yeux grands et brillans donnaient à tous ses traits un air pensif qu'augmentait peut-être encore la pâleur de ses joues.

La dernière par son âge sur cette liste de beautés, mais non la moins intéressante, était la plus jeune des deux filles de M. Wharton. Frances, comme nous l'avons déjà dit, avait quitté New-York avant d'avoir atteint l'âge auquel la mode fait entrer les jeunes personnes dans le monde. Quelques esprits hardis avaient déjà commencé à secouer les entraves dont d'anciens usages avaient si long-temps embarassé le beau sexe, et Frances ne voulait pas que son soulier ajoutât rien à sa taille. Cette innovation était peu de chose, mais ce peu de chose laissait voir un chef-d'œuvre. Plusieurs fois, dans le cours de cette matinée, elle avait résolu de donner à sa parure un soin plus qu'ordinaire. Chaque fois qu'elle formait cette résolution elle passait quelques minutes à regarder avec empressement du côté du nord, et ensuite elle finissait par en changer.

A l'heure convenable elle parut dans le

salon vêtue d'une robe de soie bleu de ciel, ressemblant beaucoup par la coupe à celle que portait sa sœur. Ses cheveux n'avaient d'autre apprêt que les boucles formées par la nature, et ils étaient retenus sur sa tête par un peigne d'écaille dont la couleur se distinguait à peine de celle de sa chevelure blonde. Sa robe n'avait ni plis ni garnitures, mais elle lui dessinait la taille avec une exactitude qui aurait pu faire croire que la jeune espiègle faisait plus que soupçonner les beautés qu'elle cachait. Un tour de gorge de belle dentelle de Dresde ornait les contours de son buste. Sa tête n'avait aucun ornement, mais elle portait un collier d'or auquel était suspendue une superbe cornaline.

La minéralogie était une des sciences que le docteur Sitgreaves avait particulièrement étudiées, et il hasarda une observation sur la beauté de cette pierre. L'ingénu chirurgien chercha long-temps en vain pourquoi une remarque si simple avait appelé tout le sang de Frances sur ses joues, et sa surprise aurait pu durer jusqu'à l'heure de sa mort, si Lawton n'eût eu la bonté de lui dire à voix

basse que c'était l'indignation de ce qu'il ne réservait pas son admiration pour le plus bel objet sur lequel ce bijou reposait. Les gants de peau de chevreau qui lui couvraient les mains et une partie du bras, dont ils laissaient pourtant voir assez pour qu'on pût en apprécier les belles proportions, annonçaient qu'il ne se trouvait dans la compagnie personne qui pût la tenter, peut-être à son insu, de déployer tous ses charmes.

Une fois, une seule fois seulement, tandis qu'on passait du salon dans la salle à manger, pour prendre place autour de la table que César venait de servir avec tant de soin et de jugement, Lawton vit sortir de dessous la robe de Frances un charmant petit pied couvert d'un soulier de soie bleue attaché par une boucle de diamans. Le capitaine de dragons fut tout surpris de se surprendre à soupirer. Ce pied ne signifierait pourtant rien sur un étrier, pensa-t-il, mais qu'il aurait de grace, qu'il serait enchanteur dans un menuet !

Lorsque César parut à la porte du salon, faisant une humble révérence, qui depuis

bien des siècles s'interprète par les mots — le dîner est servi, — M. Wharton, en habit de drap garni de grands boutons, s'avança cérémonieusement vers miss Singleton, et baissant presque au niveau de sa main une tête parfaitement poudrée, lui offrit la sienne pour la conduire.

Le docteur Sitgreaves s'acquitta du même cérémonial envers miss Peyton, qui pourtant avant de lui donner la main, le fit attendre un instant pour mettre ses gants avec une grace majestueuse.

Le colonel Wellmere fut honoré d'un sourire de Sara en remplissant près d'elle le même devoir, et le capitaine Lawton s'étant avancé vers Frances, elle lui présenta ses jolis doigts de manière à prouver que l'individu à qui elle accordait cette faveur la devait moins à lui-même qu'au corps dont il faisait partie.

Il se passa quelque temps et l'on éprouva plusieurs embarras avant que tous les convives, à la grande joie de César, fussent placés autour de la table, avec tous les égards conformes à l'étiquette et à la préséance.

Le nègre savait que le dîner se refroidissait, et il craignait que son honneur n'en fût compromis.

Pendant les premières dix minutes chacun parut satisfait, à l'exception du capitaine Lawton. Il était étourdi des questions et des offres sans fin que lui faisait M. Wharton, dont la politesse avait certainement pour but d'augmenter les jouissances de son hôte, mais produisait un effet tout opposé. Le capitaine de dragons ne pouvait parler et manger en même temps, et la nécessité de répondre interrompait souvent une occupation à laquelle il aurait voulu se livrer exclusivement.

Vint ensuite la cérémonie de boire avec les dames (1). Mais comme le vin était excellent et les verres d'une grandeur tolérable, le capitaine supporta cette nouvelle inter-

---

(1) Usage anglais, conservé en Amérique. On n'offre pas de vin au commencement du dîner; mais chaque convive peut en inviter un autre, et le plus souvent une dame, à en boire un verre avec lui. L'usage ne permet pas de refuser cette invita-

ruption avec une patience exemplaire. Il craignait même tellement d'en offenser quelqu'une et de manquer sur ce sujet à la moindre formalité d'étiquette, qu'ayant commencé par boire avec la dame près de laquelle il était assis, il s'adressa ensuite tour à tour à toutes les autres, pour qu'aucune ne pût avec justice l'accuser de partialité.

Il y avait si long-temps qu'il n'avait bu rien qui ressemblât à du bon vin, que cette circonstance pouvait être une excuse pour lui, surtout quand il était exposé à une tentation aussi forte que celle qui l'assaillait en ce moment. M. Wharton avait été membre d'une coterie de politiques à New-York, dont les principaux exploits, avant la guerre, avaient été de se réunir pour se communiquer leurs sages réflexions sur les signes du temps, sous l'inspiration d'une certaine li-

---

tion; mais si, quand on la reçoit, on n'a pas envie de boire, on peut se borner à se mouiller les lèvres dans son verre, en adressant une inclination de tête à celui qui l'a faite, comme pour boire à sa santé. — Éd.

queur faite du raisin croissant à l'extrémité méridionale de l'île de Madère, et qui, passant par les îles des Indes occidentales et séjournant quelque temps dans l'Archipel de l'ouest pour essayer la vertu du climat, finissait par arriver dans les colonies du nord de l'Amérique. Il avait tiré de ses caves de New-York une ample provision de ce cordial, qui brillait dans une carafe placée devant le capitaine, et qui prenait un nouvel éclat sous les rayons du soleil qui la traversaient en ligne oblique.

Le départ du premier service ne se fit pas distinguer par l'ordre et la régularité qui en avaient marqué l'arrivée. Le point essentiel était de desservir la table, et on le fit à peu près comme dans la fable des harpies. Enfin à force de tirer un plat et d'en pousser un autre, de renverser des saucières et de casser des assiettes et des verres, les restes du premier service disparurent, et l'on vit commencer une nouvelle série de marches et de contremarches qui se terminèrent par couvrir la table de tartes, de poudings, et de

tout ce qui compose ordinairement le second service.

M. Wharton versa un verre de vin à la dame qui était assise près de lui, passa la carafe à son voisin, et dit en saluant profondément la sœur du capitaine blessé :

— Miss Singleton nous fera l'honneur de proposer un toast.

Quoique cette proposition ne fût que ce qui a lieu tous les jours en pareille occasion, Isabelle trembla, rougit, pâlit, parut s'efforcer de rallier ses idées, et attira sur elle les yeux de toute la compagnie. Enfin, faisant un effort, et comme si elle eût inutilement cherché à trouver un autre nom, elle dit d'une voix faible :

— Le major Dunwoodie.

Tous les convives portèrent cette santé avec enthousiasme, à l'exception du colonel Wellmere, qui ne fit que mouiller ses lèvres dans son verre; et qui s'amusa à tracer des lignes sur la table avec quelques gouttes

de vin qu'il avait renversées (1), tandis que Frances réfléchissait profondément sur la manière dont Isabelle avait proposé un toast qui, en lui-même, n'aurait pu donner lieu à aucun soupçon.

Enfin le colonel Wellmere rompit le silence en disant tout haut au capitaine Lawton :

— Je suppose, Monsieur, que ce M. Dunwoodie obtiendra de l'avancement dans l'armée des rebelles par suite de l'avantage que mon infortune lui a fait remporter sur le corps qui est sous mes ordres ?

Le dragon avait satisfait aux besoins de la nature à son parfait contentement, et, à l'exception de Washington et son major, il n'existait peut-être pas un seul être sur la terre dont le déplaisir ne lui fût parfaitement indifférent. Il était prêt à riposter à coups de langue ou à coups de sabre, n'im-

(1) On comprend bien que l'on avait oublié de mettre la nappe, ou plutôt, à cette époque, c'était un luxe de table fort rare en Amérique. — Ed.

perte à qui. Il remplit donc son verre de sa liqueur favorite, et répondit avec un sang-froid admirable :

— Pardon, colonel Wellmere. Le major Dunwoodie doit fidélité aux états confédérés de l'Amérique septentrionale ; il n'y a jamais manqué, ce n'est donc pas un rebelle. J'espère qu'il obtiendra de l'avancement, d'abord parce qu'il le mérite, et ensuite parce que je suis le premier en rang après lui. Quant à l'infortune dont vous parlez, je ne sais ce que vous voulez dire, à moins que vous ne regardiez comme une infortune d'avoir eu à combattre la cavalerie de Virginie.

— Je n'ai pas envie de quereller sur des mots, Monsieur, dit le colonel avec un air de dédain. J'ai parlé comme me l'a inspiré mon devoir envers mon souverain. Mais, ne regardez-vous pas comme une infortune, pour un corps, la perte de son commandant ?

— Il peut quelquefois arriver que c'en soit une, répondit Lawton avec une emphase bien prononcée.

— Miss Peyton, proposez-nous donc une

santé! s'écria M. Wharton inquiet de la tournure que prenait la conversation, et craignant qu'on ne lui demandât son opinion.

Sa belle-sœur inclina la tête avec un air de dignité, et Henry ne put s'empêcher de sourire en entendant sa tante prononcer le nom du général Montrose, tandis que des couleurs, long-temps absentes de ses joues s'y glissaient furtivement.

— Il n'y a pas de terme plus équivoque que celui d'infortune, dit le docteur, sans faire attention à la manœuvre adroite à laquelle son hôte avait eu recours pour changer de conversation. Les uns appellent une chose infortune, et les autres donnent le même nom à ce qui lui est diamétralement opposé; Une infortune en engendre une autre. La vie est une infortune, puisqu'elle nous expose à en éprouver; et la mort en est également une, puis qu'elle met fin aux jouissances de la vie.

— Une véritable infortune, dit Lawton en emplissant de nouveau son verre, c'est que

la cantine du corps ne soit pas remplie d'un vin semblable à celui-ci.

— Je suis ravi que vous le trouviez bon, dit M. Wharton ne sachant trop encore où se termineraient toutes ces infortunes; et j'en boirai un verre avec vous, si vous voulez proposer un toast.

— En voici un, répliqua le capitaine en remplissant son verre jusqu'au bord, et les yeux fixés sur Wellmere : un champ de bataille, égalité de nombre, et victoire au courage.

— De tout mon cœur, capitaine, dit le docteur en prenant aussi son verre, pourvu que vous me laissiez quelque chose à faire, et que votre compagnie n'approche jamais l'ennemi de plus près qu'à portée de pistolet.

— Monsieur Archibald Sitgreaves, s'écria Lawton avec vivacité, savez-vous bien que voilà le plus diabolique souhait que vous puissiez faire?

Miss Peyton crut qu'il était temps que les dames se retirassent de table; elle leur fit un signe, et toutes se levèrent à l'ins-

tant. Lawton reconnaissant qu'un mouvement de chaleur involontaire l'avait emporté au-delà des bornes prescrites dans la société, fit sur-le-champ d'humbles excuses à Frances qui se trouvait près de lui, et qui les reçut avec un air de bonté par égard pour l'uniforme qu'il portait, quoiqu'elle sût fort bien que ce serait pour Sara un sujet de triomphe pendant plus d'un mois. Mais il était trop tard, et les dames se retirèrent avec beaucoup de dignité, au milieu des saluts respectueux de toute la compagnie, à l'exception du capitaine de dragons décontenancé, et dont toutes les idées se trouvaient dans un état de stagnation. M. Wharton, faisant une profusion d'excuses à ses hôtes, se leva aussi de table au même instant, et sortit de l'appartement avec son fils.

Dès que les dames furent parties, le docteur prit une cigare, et la plaça au coin de ses lèvres de manière à ne gêner en rien les organes de la prononciation.

— Si quelque chose peut adoucir la captivité et les souffrances, c'est le bonheur d'avoir à supporter ces malheurs dans la so-

ciété des dames qui viennent de nous quitter, dit le colonel d'un ton de galanterie, soit qu'il fût sensible à l'hospitalité qu'il recevait, soit qu'il éprouvât un sentiment encore plus doux.

Sitgreaves jeta un coup d'œil sur la cravate de soie noire qui entourait le cou du colonel anglais, et secouant avec le petit doigt les cendres de sa cigare, en véritable adepte :

— Sans contredit, colonel, dit-il, une tendre commisération, une bonté bienveillante, ont une influence naturelle sur le système de l'humanité. Il existe une connexion intime entre le moral et le physique. Mais, pour accomplir une cure, pour rendre à la nature ce ton de santé que la maladie ou un accident lui a fait perdre, il faut autre chose que de la commisération et de la bonté. Les lumières de.....

Le docteur rencontra en ce moment le regard moqueur du capitaine Lawton, qui commençait à se remettre de l'embarras que lui avait occasionné son *lapsus linguæ*,

et il perdit le fil de son discours. Il voulut pourtant le continuer.

— Car en pareil cas, dit-il, les.... oui, les lumières de la science.... c'est-à-dire, les connaissances.... qui découlent des lumières.....

— Vous disiez, Monsieur?... dit Wellmere en buvant son vin à petites gorgées.

— Oui, Monsieur, dit Sitgreaves en tournant brusquement le dos à Lawton, je disais qu'un cataplasme de mie de pain et de lait ne guérira pas une jambe cassée.

— Tant pis, morbleu! tant pis! dit Lawton recouvrant enfin l'usage de la parole.

— C'est à vous que j'en appelle, colonel Wellmere, continua le docteur avec un grand sérieux, à vous qui avez reçu une éducation distinguée.

Le colonel inclina la tête avec un sourire de complaisance.

— Vous devez avoir remarqué le ravage qu'ont fait dans vos rangs les soldats de la compagnie dont monsieur est le capitaine.

Le colonel prit un air plus grave.

— Vous devez avoir remarqué qu'à chaque

coup qu'ils portaient la vie de leur adversaire se trouvait immédiatement et irrévocablement éteinte, éteinte sans laisser la moindre ressource à toutes les lumières de la science; que les blessures qui résultaient de ces coups offraient de telles solutions de continuité que l'art du praticien le plus expérimenté n'aurait pu y rémédier. Maintenant, Monsieur, je m'en rapporte à vous, et votre décision va me faire triompher. Répondez-moi; votre corps n'aurait-il pas été également détruit si l'on se fût contenté, par exemple, d'abattre le bras droit à vos soldats au lieu de leur fendre la tête?

— Votre triomphe est un peu prématuré, Monsieur, répondit le colonel, offensé de la manière dont la question avait été posée.

— Une conduite si peu judicieuse sur le champ de bataille fait-elle avancer d'un pas la cause de la liberté? continua Sitgreaves, sans faire attention à l'embarras du colonel, et ne songeant qu'à soutenir son principe favori.

— Il me reste encore à apprendre, répliqua Wellmere avec vivacité, en quoi la

conduite de ceux qui se trouvent dans les rangs des rebelles peut être utile à la cause de la liberté.

— A la cause de la liberté ! répéta le docteur avec le ton de la plus grande surprise. Juste ciel ! et pourquoi donc combattons-nous ?

— Pour l'esclavage, répondit l'Anglais avec un air de confiance en son infaillibilité ; pour substituer la tyrannie de la populace au pouvoir légitime d'un monarque plein de bonté. Tâchez d'être du moins un peu d'accord avec vous-mêmes.

— D'accord avec nous-mêmes ! dit le docteur étourdi d'entendre parler ainsi d'une cause qu'il était habitué à regarder comme sacrée.

— Oui, Monsieur, d'accord avec vous-mêmes. Votre congrès de sages a publié un manifeste où il proclame l'égalité des droits politiques.

— Et un manifeste supérieurement rédigé.

— Je n'attaque pas la rédaction. Mais si vos déclamations en faveur de l'égalité sont sincères, que ne rendez-vous la liberté à

vos esclaves ? s'écria Wellmere d'un ton qui montrait clairement qu'il avait ramené la victoire sous ses bannières.

Tout Américain se trouve humilié quand il est obligé de justifier son pays d'un tel reproche. Ses émotions ressemblent à celles d'un homme forcé de répondre à une accusation honteuse, quoiqu'il sache qu'elle n'est pas fondée. Au fond le docteur avait beaucoup de bon sens, et se trouvant ainsi interpellé, il prit l'argument au sérieux.

La liberté consiste pour nous, répondit-il, à avoir une voix dans les conseils par lesquels nous sommes gouvernés. Nous regardons comme insupportable d'être soumis à un peuple qui vit à mille lieues de nous, et qui n'a et ne peut avoir un seul intérêt politique commun avec les nôtres. Je ne parle pas de l'oppression; l'enfant était majeur et avait droit aux privilèges de la majorité. Il n'existe qu'un seul tribunal auquel les nations puissent en appeler en pareil cas, celui de la force, et c'est celui auquel nous en appelons.

— Une telle doctrine peut convenir à vos

projets, dit Wellmere en souriant dédaigneusement; mais elle est contraire aux opinions et aux principes de toutes les nations civilisées.

— Elle est conforme à leur pratique, répliqua avec force le docteur encouragé par un coup d'œil de Lawton, qui rendait justice au bon sens et au jugement de son camarade, tout en riant de ce qu'il appelait son jargon de médecin. Qui voudrait être esclave quand il peut être libre? Le seul point raisonnable d'où l'on doive partir, c'est que toute société a le droit de se gouverner elle-même, pourvu qu'elle ne viole pas les lois de Dieu.

— Et vous croyez vous conformer à ces lois en retenant vos semblables en esclavage?

Sitgreaves but un verre de vin, toussa et revint à la charge.

— Monsieur, dit-il, l'esclavage a une origine bien ancienne, et il est universellement répandu. Toutes les religions et toutes les formes de gouvernemens passées ou présentes, l'ont admis, et il n'existe pas une

seule nation dans l'Europe civilisée qui n'en ait reconnu ou n'en reconnaisse encore *le principe*.

— J'espère que vous en excepterez la Grande-Bretagne, Monsieur?

— Non certainement, je ne l'en excepterai pas, répondit le docteur avec force, sentant qu'il allait porter la guerre sur le territoire ennemi. Ce sont ses enfans, ses navires, ses lois qui ont introduit et naturalisé l'esclavage dans ce pays. C'est donc sur elle que la faute doit en retomber; c'est elle seule qu'il faut en accuser. Nous ne faisons que suivre la route qu'elle nous a tracée. Mais pourquoi continuons-nous à la suivre? C'est qu'on ne peut remédier aux abus que graduellement, de peur de faire naître des maux encore plus grands que ceux qu'ils causent. Avec le temps nous affranchirons nos esclaves, et l'on ne trouvera plus dans cette belle contrée une seule image du Créateur réduite à cet état avilissant qui lui permet à peine de reconnaître ses célestes bienfaits.

On se rappellera qu'il y a quarante ans que le docteur Sitgreaves parlait ainsi, et par conséquent Wellmere ne pouvait s'inscrire en faux contre sa prophétie.

Trouvant le combat au-dessus de ses forces, le colonel anglais quitta la table et alla rejoindre les dames dans le salon. Là, assis entre miss Peyton et Sara, il se trouva plus agréablement occupé à leur rappeler tous les plaisirs qu'ils avaient goûtés à New-York, et mille petites anecdotes relatives à leur ancienne liaison. Miss Peyton écoutait avec plaisir ces détails tout en préparant le thé avec sa grace ordinaire, et Sara, les yeux baissés sur son ouvrage, rougissait et tressaillait en entendant les complimens flatteurs qu'il lui adressait dans le cours de l'entretien.

Le dialogue que nous avons rapporté avait rétabli la paix et l'harmonie entre le docteur et Lawton. Ils allèrent faire une visite à Singleton, revinrent faire leurs adieux aux dames, montèrent tous deux à cheval, et partirent ensemble pour le village des Quatre-

Coins, le capitaine pour rejoindre son corps, et Sitgreaves pour aller visiter les blessés. Mais ils furent arrêtés à la porte par une circonstance dont nous rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

« Je ne vois plus ces cheveux blancs et clair-semés sur cette tête chauve si respectable. — Je ne vois plus cet air doux, ce regard suppliant quand il était en prière, et cette foi pure qui lui prêtait sa force. — Mais il est au sein du bonheur ; et je ne regrette plus le sage vertueux qui vivait content dans sa pauvreté. »

CRABBE.

Nous avons déjà dit qu'en Amérique, l'usage laisse écouler fort peu de temps entre la mort et les obsèques, et la nécessité de pourvoir à sa sûreté avait obligé Harvey à abréger ce court intervalle pour celles de son père. Au milieu de la confusion et de l'agitation produites par les événemens que nous avons rapportés, la mort du vieux Birch

n'avait pas attiré l'attention. Cependant, quelques-uns de ses plus proches voisins s'étaient réunis à la hâte, pour rendre les derniers devoirs au défunt. Ce cortége funèbre passait devant la porte des Sauterelles à l'instant où Lawton et Sitgreaves se disposaient à en sortir, et ee fut ce qui arrêta leur marche. Quatre hommes portaient le cercueil dans lequel reposait le corps de John Birch, et quatre autres les accompagnaient pour se charger à leur tour de ce fardeau, en relevant les premiers. Le colporteur marchait derrière eux, et à son côté on voyait Katy Haynes, dont l'aspect exprimait le deuil le plus triste. M. Wharton et son fils les suivaient. Deux ou trois vieillards, pareil nombre de femmes et quelques enfans fermaient la marche.

Le capitaine resta en silence, ferme sur sa selle, attendant que le cortége fût passé, et Harvey, levant les yeux pour la première fois depuis qu'il était parti de sa chaumière, reconnut l'ennemi qu'il redoutait le plus. Son premier mouvement fut bien certainement de prendre la fuite, mais un instant

de réflexion le rappela à lui ; il jeta les yeux sur le cercueil de son père, et passa devant le capitaine d'un pas ferme, quoique le cœur lui battît vivement. Lawton se découvrit lentement la tête, et resta ainsi jusqu'à ce que M. Wharton et son fils fussent passés. Alors, accompagné du chirurgien, il marcha au pas en arrière du cortége, en gardant un profond silence.

César sortit des régions souterraines de sa cuisine, et d'un air solennellement mélancolique, il se joignit à la procession funèbre, quoique avec humilité, attendu la couleur de sa peau, et à une distance très-respectueuse du capitaine de dragons, car une certaine sensation de crainte s'emparait du cœur du nègre toutes les fois que Lawton empêchait sa vue de se fixer sur des objets plus agréables. Il avait placé autour de son bras, un peu au-dessus du coude, une serviette d'une blancheur étincelante, car depuis qu'il avait quitté la ville, c'était la première fois que le nègre avait eu occasion de prendre les signes extérieurs du deuil parmi les esclaves. Il tenait beaucoup au

décorum, et ce qui l'avait un peu stimulé à cette démarche, c'était le désir de prouver à son ami noir de la Géorgie la décence qu'on observait à New-York dans les funérailles. L'effervescence de son zèle se passa fort bien, et n'eut d'autre résultat qu'une remontrance que miss Peyton lui fit avec douceur à son retour. Elle trouvait fort bien qu'il eût suivi le cortége funèbre, mais elle jugeait que la serviette était un cérémonial superflu, pour les funérailles d'un homme de la condition du défunt.

Le cimetière était un enclos, situé sur les domaines de M. Wharton, qui l'avait destiné à cet usage, et qui l'avait fait entourer de pierres quelques années auparavant. Ce n'était pourtant pas dans le dessein d'en faire le lieu de sépulture de sa famille. Jusqu'à l'incendie qui eut lieu lorsque les troupes anglaises s'emparèrent de New-York, et qui réduisit en cendre la Trinité, on voyait sur les murs de cette église une inscription en lettres dorées et gravées sur le marbre, rappelant les vertus de ses ancêtres, dont les restes reposaient avec toute

la dignité convenable sous de grandes pierres en marbre dans une des ailes. Le capitaine Lawton fit un mouvement, comme pour suivre le cortége, à l'instant où il quitta la grande route près du champ qui servait à de plus humbles sépultures. Mais il fut tiré de sa distraction par l'observation que lui fit son compagnon qu'il se trompait de sentier.

— De toutes les méthodes que l'homme a adoptées pour disposer de ses dépouilles mortelles, laquelle préférez-vous, capitaine Lawton, lui demanda gravement le docteur quand ils se furent séparés du cortége ; en certains pays, on laisse le corps sur la terre, exposé à être dévoré par les animaux sauvages ; en d'autres, on le suspend en l'air pour qu'il y exhale sa substance en forme de décomposition ; ici on le consume sur un bûcher ; là on l'inhume dans les entrailles de la terre. Chaque peuple a son usage à cet égard. Auquel donnez-vous la préférence ?

— Tous sont fort agréables sans doute, répondit le capitaine sans accorder une

grande attention à la harangue de son compagnon, et suivant encore des yeux la marche du convoi; mais vous-même qu'en pensez-vous?

— Le dernier mode, celui que nous avons adopté, est sans contredit le plus sage, répondit le docteur sans hésiter, car les trois autres ne laissent aucune ressource pour la dissection; au lieu que, tandis que le cercueil reste décemment et paisiblement dans le sein de la terre, on peut en tirer le corps pour le faire servir à propager d'une manière utile les lumières de la science. Ah! capitaine Lawton, je ne jouis que bien rarement de ce plaisir, en comparaison de ce que j'espérais en entrant dans l'armée.

— Et ce plaisir, combien de fois à peu près le goûtez-vous par an? demanda Lawton d'un ton sec, en cessant de porter ses regards du côté du cimetière.

— Douze fois tout au plus, répondit Sitgreaves en soupirant; ma meilleure récolte est quand la troupe marche en détachement, car lorsque le corps d'armée donne, il y a tant de jeunes gens à satisfaire qu'il

est bien rare que je puisse me procurer un sujet, un bon sujet. Ce sont des vampires, ils sont affamés de cadavres comme des vautours.

— Douze fois! répéta le capitaine d'un ton de surprise. Quoi! moi seul, je vous en fournis davantage.

— Ah! Jack, dit le docteur revenant avec intérêt à son sujet favori, il est bien rare que je puisse faire quelque chose de vos patiens! vous les défigurez si horriblement. Croyez-moi, c'est en ami que je vous parle; votre système est essentiellement vicieux. Non-seulement vous détruisez sans nécessité le principe de la vie, mais vous êtes cause que, après la mort, le corps ne peut plus servir au seul usage pour lequel il puisse encore être utile.

Lawton ne répondit rien, parce qu'il savait que, lorsque le docteur entamait ce sujet, le silence était le seul moyen de maintenir la paix entre eux. Sitgreaves jetant un dernier regard sur le convoi funèbre, avant de tourner une éminence qui allait le cacher à leurs yeux, et poussant un profond

soupir : — On pourrait, dit-il, si l'on en avait le temps, se procurer cette nuit, dans ce cimetière, un sujet décédé de mort naturelle. Le défunt était sans doute le père de la dame que nous avons vue ce matin?

— Quoi! du docteur femelle, de cette femme qui a un teint bleu de ciel? s'écria Lawton avec un sourire malin qui commença à mettre son compagnon mal à l'aise. Non, non, elle n'était que son officier de santé en jupons, et cet Harvey, dont le nom servait de refrain à toutes ses chansons, est ce fameux colporteur, cet espion.

— Comment! s'écria le chirurgien surpris, celui qui vous a désarçonné?

— Jamais personne ne m'a désarçonné, docteur Sitgreaves, dit le dragon avec beaucoup de gravité. Je suis tombé de cheval parce que Roanoke a fait un faux pas, et nous avons baisé la terre ensemble.

— Baiser plein de feu, dit le docteur en prenant à son tour un air de sarcasme, car votre peau en porte encore des échauboulures. Mais c'est bien dommage que vous ne

puissiez découvrir où est caché ce maudit espion.

— Il suivait le corps de son père, dit le capitaine d'un ton fort calme.

— Quoi! et vous l'avez laissé passer? s'écria vivement Sitgreaves en arrêtant son cheval. Retournons sur nos pas et emparons-nous de lui. Vous le ferez pendre ce soir, et demain matin j'en ferai la dissection.

— Fi donc! mon cher Archibald, dit Lawton avec douceur, voudriez-vous arrêter un homme pendant qu'il rend les derniers devoirs à son père? Fiez-vous à moi; je lui paierai mes dettes quelque jour.

Sitgreaves n'avait pas l'air très-content de ce qu'il appelait ce délai de justice; mais il fut obligé d'y consentir pour ne pas compromettre la réputation qu'il avait d'être rigide observateur des convenances, et ils continuèrent leur marche pour rejoindre leur corps, en s'entretenant de divers objets relatifs à l'économie du corps humain.

Birch maintenait l'air grave et réfléchi qu'on jugeait convenable à un homme en pareille circonstance, et c'était de Katy

qu'on attendait des preuves de cette sensibilité qui est particulière au beau sexe. *Il* y a des gens que la nature a constitués de telle sorte qu'ils ne peuvent pleurer qu'en compagnie, et la femme de charge était douée de ces qualités amies du grand jour. Après avoir jeté un regard sur le petit nombre de femmes qui se trouvaient au convoi, voyant qu'elles avaient toutes les yeux fixés sur elle avec un air d'attente solennelle, à *l'instant* même elle versa un torrent de larmes, et l'abondance en fut telle que tous les spectateurs lui firent l'honneur de lui supposer le cœur le plus tendre et le plus sensible. Lorsqu'on commença à couvrir de terre le cercueil, qui rendit ce son creux, sourd et terrible qui proclame si éloquemment le néant de l'homme, on vit se contracter tous les muscles du visage d'Harvey; son corps fut comme agité de convulsions; sa taille se courba comme par suite d'une souffrance subite; ses bras tombèrent à ses côtés comme paralysés, tandis qne tous ses doigts remuaient involontairement; en un mot tout son extérieur annonçait que son ame était

déchirée par l'angoisse la plus cruelle. Mais il résista à son émotion, et elle ne fut que momentanée. Il se redressa, reprit haleine avec force, regarda autour de lui, la tête levée, en paraissant s'applaudir d'avoir remporté la victoire. La fosse fut bientôt remplie. Une pierre brute, placée à l'une des extrémités, en marqua la place, et un gazon fané, symbole de la fortune du défunt, couvrit, avec une apparence de décence, le tertre funéraire. Les voisins qui l'avaient aidé à rendre les derniers devoirs à son père se tournèrent vers Harvey en ôtant leur chapeau, et le colporteur, qui se sentait alors véritablement seul au monde, se découvrit la tête à son tour, et leur dit, après avoir pris un moment pour recueillir ses forces.

— Mes amis, mes voisins, je vous remercie de m'avoir aidé à ensevelir mon père et à me séparer de lui.

Une pause solennelle succéda à ces paroles d'usage, et le groupe se dispersa en silence. Quelques-uns accompagnèrent Harvey jusqu'à sa chaumière, mais ils eurent la discré-

tion de le quitter quand il y arriva. Il y entra avec Katy ; et ils y furent suivis par un homme bien connu dans tous les environs ; et qu'on avait surnommé le Spéculateur. Le cœur de Katy s'émut de funestes pressentiment en le voyant entrer, mais Harvey s'attendait évidemment à cette visite, et il lui présenta civilement une chaise.

Le colporteur alla à la porte, jeta un regard inquiet de tous côtés dans la vallée, rentra à la hâte et commença le dialogue suivant :

— Le soleil n'éclaire déjà plus le haut des montagnes de l'orient ; le temps me presse ; voici le contrat de la maison et du jardin ; il est en bonne forme suivant les lois.

L'étranger prit le papier et en examina le contenu avec une lenteur qui venait, soit de l'attention qu'il voulait y donner, soit de ce que son éducation avait été malheureusement négligée dans sa jeunesse. Le temps qu'occupa ce long examen fut employé par Harvey à rassembler divers objets qu'il avait dessein d'emporter en quittant pour toujours son habitation. Katy lui avait

déjà demandé si le défunt avait laissé un testament, et elle l'avait vu placer la grande bible au fond d'une nouvelle balle qu'elle lui avait préparée elle-même ; mais voyant que les six cuillers d'argent restaient à côté de la balle, elle ne put supporter une telle négligence, et elle rompit le silence en s'écriant,

— Quand vous vous marierez, Harvey, vous regretterez ces cuillers.

— Je ne me marierai jamais, répondit-il laconiquement.

— Vous en êtes bien le maître, Harvey, mais il n'est pas besoin de prendre un pareil ton pour le dire. A coup sûr personne ne songe à vous épouser. Je voudrais bien savoir pourtant quel besoin peut avoir un homme seul de tant de cuillers ; quant à moi je pense qu'un homme si bien pourvu doit en conscience avoir une femme et une famille.

A l'époque où Katy parlait ainsi, la fortune d'une femme de sa classe consistait en une vache, un lit, des draps, des serviettes et d'autre linge, ouvrage de ses propres

mains, et, quand la fortune l'avait particulièrement favorisée, une demi-douzaine de cuillers d'argent. L'industrie et la prudence de la femme de charge l'avaient déjà pourvue de tous les premiers objets ; mais le dernier article lui manquait encore, et l'on peut s'imaginer que ce fut avec un sentiment de regret fort naturel qu'elle vit tomber dans la balle des cuillers qu'elle avait si longtemps regardées comme devant lui appartenir un jour, regret que ne contribuait pas à adoucir la déclaration laconique d'Harvey. Celui-ci, sans s'inquiéter de ce qu'elle pouvait penser, n'en continuait pas moins à remplir sa balle, qui atteignit bientôt ses dimensions ordinaires.

— Je ne suis pas sans inquiétude sur cette acquisition, dit enfin le Spéculateur en terminant sa lecture.

— Et pourquoi ? demanda vivement Harvey.

— Je crains qu'elle ne soit pas valable en justice. Je sais que deux voisins se proposent d'aller demander demain la confiscation de cette maison, et si je vous en donnais qua-

rante livres sterling et que je vinsse à les perdre, j'aurais fait un beau marché.

— On ne peut confisquer ce qui m'appartient, répondit froidement le colporteur. Donnez-moi deux cents dollars, et la maison est à vous. Vous êtes un patriote bien connu, vous, et il n'y a pas de danger qu'on vous inquiète; et tandis qu'il parlait ainsi, un ton étrange d'amertume se mêlait au désir qu'il montrait de se défaire de sa propriété.

— Dites cent dollars et c'est une affaire conclue, reprit le Spéculateur avec une grimace qu'il voulait faire passer pour un sourire de bonté d'ame.

— Conclue! répéta le colporteur avec surprise; je croyais que tout avait été conclu ce matin.

— Il n'y a rien de conclu jusqu'à la remise de l'acte et le paiement du prix, répondit l'autre en se félicitant intérieurement de son adresse.

— Je vous ai remis le papier, s'écria Harvey.

— Oui, et je le garderai si vous voulez me dispenser de payer le prix, dit le Spé-

culateur en ricanant. Mais allons, je ne veux pas être trop dur à la desserre : dites cent cinquante dollars ; tenez, les voici.

Harvey s'avança vers la fenêtre, et vit avec consternation que le soleil était déjà descendu sous l'horizon. Il savait qu'il courait les plus grands dangers en restant davantage chez lui, et cependant il ne pouvait supporter l'idée d'être trompé de cette manière sur un marché qui avait été arrêté et discuté. Il hésita.

— Eh bien, dit le Spéculateur en se levant, vous trouverez peut-être un autre acquéreur d'ici à demain matin ; mais, dans le cas contraire, vos titres ne vaudront plus la centième partie d'un dollar.

— Acceptez, Harvey, acceptez ! dit Katy qui sentait son cœur s'attendrir à la vue de l'argent comptant.

Sa voix mit fin à l'indécision du colporteur, et une nouvelle idée parut se présenter à son esprit. C'en est fait, dit-il, j'accepte vos offres ; et se tournant vers Katy, il lui remit une partie de cet argent, lui disant en même temps : — Si j'avais eu quel-

que autre moyen de vous payer, j'aurais tout perdu plutôt que de me laisser voler ainsi.

— Vous pourriez bien encore tout perdre, dit le Spéculateur avec un sourire infernal en sortant de la chaumière.

— Il a raison, dit Katy en le suivant des yeux; il vous connaît, Harvey, et il pense comme moi qu'à présent que votre vieux père n'existe plus, vous avez besoin de quelqu'un de soigneux pour prendre garde à vos affaires.

Le colporteur, occupé à tout préparer pour son départ, n'ayant pas fait attention à cette insinuation, Katy revint à la charge. Elle avait passé tant d'années dans l'attente d'un événement si différent de celui qui allait arriver, que l'idée de se délivrer d'Harvey Birch, même après toutes les pertes qu'elle venait d'essuyer, lui causait un serrement de cœur dont elle-même était étonnée.

— Où trouverez-vous une autre maison à présent? lui demanda-t-elle avec une émotion peu ordinaire en elle.

— Le ciel y pourvoira.

— Peut-être. Mais peut-être aussi ne sera-t-elle pas à votre goût.

— Le pauvre ne doit pas être difficile.

— Il s'en faut que je le sois, Harvey; mais j'aime à voir les choses bien rangées et à leur place; et quant à moi, je ne tiens pas beaucoup à cette vallée ni à ceux qui l'habitent.

— La vallée est agréable, et ceux qui l'habitent sont de braves gens. Mais que m'importe! toute habitation m'est égale à présent; je ne verrai plus que des visages étrangers!

Et en parlant ainsi, une bagatelle qu'il allait mettre dans sa balle lui échappa des mains, et il se laissa tomber sur une caisse avec un air d'anéantissement.

— Et non, Harvey, non, dit Katy en approchant sans y penser sa chaise de l'endroit où il était assis; ne me connaissez-vous pas, moi? Ma figure ne vous est pas étrangère.

Birch tourna lentement les yeux sur elle, et remarqua dans ses traits une expression de sensibilité qu'il n'y avait jamais vue. Il

lui prit la main, et ses traits perdirent quelque chose de leur expression pénible tandis qu'il lui dit avec un ton de douceur :

— Non, bonne femme, non; vous n'êtes pas une étrangère pour moi. Tandis que tant d'autres m'accableront d'insultes et me calomnieront, peut-être me rendrez-vous justice, et direz-vous quelques mots pour me défendre.

— Je le ferai ! je le ferai ! s'écria Katy avec une énergie toujours croissante. Oui, Harvey, je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte.... Que j'entende quelqu'un dire un mot contre vous ! Oui, Harvey, vous avez raison, je vous rendrai justice. Qu'importe que vous aimiez le roi ? J'ai entendu dire que c'est un brave homme au fond ; mais il n'y a pas de religion dans l'ancien pays, car chacun convient que ses ministres sont des diables incarnés.

Le colporteur se promenait à grands pas dans une agitation inexprimable. Ses yeux avaient un air d'égarement que Katy n'y avait jamais aperçu, et sa démarche avait une dignité dont elle était presque effrayée.

— Tant qu'il a vécu, s'écria Harvey, ne pouvant renfermer dans son cœur les sentimens qui l'agitaient, il existait quelqu'un qui lisait dans mon cœur! Après mes courses secrètes et dangereuses, après avoir souffert des injures et des injustices, quelle consolation c'était pour moi à mon retour de recevoir ses éloges et sa bénédiction! Mais il n'existe plus, ajouta-t-il en tournant ses yeux égarés vers un coin de la chambre, place ordinaire de son père; et qui me rendra justice à présent?

— Harvey! Harvey! s'écria Katy d'un ton presque suppliant. Mais il ne l'écoutait pas. Cependant un sourire de satisfaction effleura ses traits décomposés, quand il ajouta :

— Oui, il existe quelqu'un qui me la rendra, qui doit me connaître avant que je meure. Oh! il est terrible de mourir et de laisser après soi une telle réputation!

— Ne parlez pas de mort ici, Harvey! s'écria Katy en jetant les yeux autour de la chambre et en ajoutant du bois au feu pour augmenter la clarté.

Mais le moment d'effervescence était passé.

Elle avait été occasionnée par le souvenir des événemens de la veille et par la vive idée de ses souffrances. Les passions ne conservaient pas long-temps leur ascendant sur l'esprit d'Harvey ; et voyant que la nuit couvrait déjà de son ombre les objets extérieurs, il mit à la hâte sa balle sur ses épaules, et prenant la main de Katy affectueusement, il lui fit ses adieux en ces termes :

— Il m'est pénible de me séparer même de vous, bonne femme ; mais l'heure est arrivée, et il faut que je parte. Je vous donne tous les meubles qui restent dans la maison : ils ne peuvent plus me servir, et ils pourront vous être utiles. Adieu ; nous nous reverrons un jour.

— Oui, dans le royaume des ombres, dit une voix qui porta le désespoir dans l'ame du colporteur, et qui le fit retomber sur la caisse d'où il venait de se lever.

— Quoi! déjà une nouvelle balle! ajouta la même voix ; et bien remplie, sur ma foi !

— N'avez-vous pas déjà fait assez de mal? s'écria le colporteur retrouvant sa fermeté et se relevant avec énergie. Nest-ce pas assez

pour vous d'avoir accéléré les derniers momens d'un vieillard mourant, de m'avoir ruiné? que voulez-vous de plus?

— Ton sang, répondit le Skinner avec une méchanceté froide.

— Et pour en recevoir le prix, dit Harvey avec amertume. Comme Judas, autrefois, vous voulez vous enrichir avec le prix du sang.

— Et un joli prix sur ma foi! mon brave homme. Cinquante guinées; presque le poids de ta carcasse.

— Tenez, s'écria Katy, voici quinze guinées. Ce lit, cette commode, ces chaises, tout le mobilier de cette maison est à moi, et je vous donne tout si vous accordez à Harvey une heure d'avance pour s'échapper.

— Une heure! dit le Skinner en montrant les dents, et en couvant l'argent des yeux.

— Oui, pas davantage. Tenez, voilà l'argent.

— Arrêtez, s'écria Harvey, n'ayez pas de confiance en ce mécréant!

— Qu'elle fasse de sa confiance ce qu'elle voudra, dit le Skinner, mais pour l'argent,

je le tiens. Quant à toi, Birch, je supporterai ton insolence par égard pour les cinquante guinées que doit me valoir ton gibet.

— Soit! dit le colporteur avec fierté ; conduisez-moi au major Dunwoodie, il peut être sévère, mais du moins il n'insulte pas au malheur.

— Je ferai mieux que cela, répliqua le Skinner; car je n'ai pas envie de faire un aussi long voyage en si mauvaise compagnie. La troupe du capitaine Lawton est à un demi-mille plus près, et son reçu de ta personne me fera payer la récompense promise tout aussi bien que celle du major. Qu'en dis-tu? ne seras-tu pas charmé de souper ce soir avec le capitaine Lawton?

— Rendez-moi mon argent, ou laissez Harvey en liberté, s'écria Katy alarmée.

— Votre argent était trop peu de chose, bonne femme, à moins que vous n'en ayez caché dans ce lit, dit le Skinner ; et déchirant à coups de baïonnette le matelas et la paillasse, il sembla prendre un malin plaisir à en éparpiller la laine et la paille dans toute la chambre.

— S'il y a des lois dans le pays, s'écria Katy à qui l'intérêt qu'elle prenait à sa propriété nouvellement acquise faisait oublier le danger personnel auquel elle s'exposait, j'obtiendrai justice d'un pareil vol.

— La loi neutre (1) est celle du plus fort, dit le Skinner avec un sourire moqueur. Mais faites attention que ma baïonnette est plus longue que votre langue, et que les coups de l'une sont plus dangereux que ceux de l'autre.

Il y avait près de la porte un individu qui semblait vouloir se cacher dans le groupe de Skinners; mais une flamme que firent naître tout à coup quelques effets mobiliers jetés dans le feu par son persécuteur, fit reconnaître au colporteur les traits du Spéculateur qui avait acheté sa maison. Il parlait à voix

---

(1) On appelait le comté de West-Chester territoire neutre, parce qu'aucun des deux partis n'en était en possession entière. Ce comté prête son nom au second titre du roman : nous l'avons traduit par le titre plus général de *roman américain*. — Ed.

basse et avec un air de mystère à celui de ces brigands qui était le plus près de lui, et Harvey commença à soupçonner qu'il était victime d'un complot dont ce traître avait été complice. Les reproches seraient venus trop tard : il suivit donc la bande d'un pas ferme et tranquille, comme si on l'eût conduit au triomphe, et non à l'échafaud. En traversant la cour, le chef heurta contre une souche de bois, tomba, et se relevant un peu froissé de sa chute, il s'écria avec colère :

— Maudite soit cette souche infernale! La nuit est trop obscure pour que nous puissions marcher ici. Holà, vous autres! jetez un tison au milieu de ce tas de laine, afin de nous éclairer.

— Arrêtez! s'écria le Spéculateur consterné, vous mettrez le feu à la maison.

— Et nous y verrons mieux, répondit un Skinner en jetant au milieu des matières combustibles répandues dans la chambre, tout le bois enflammé qui brûlait dans la cheminée; en un instant tout le bâtiment fut en feu. Allons, allons, dit le chef, maintenant

profitons de cette clarté pour gagner les hauteurs.

— Misérable ! s'écria l'acquéreur courroucé, est-ce là votre amitié ? Est-ce ainsi que vous me récompensez de vous avoir livré cet espion ?

— Tu ferais bien de te mettre à l'ombre, si tu as dessein de me parler sur ce ton, dit le chef de la bande, car j'y vois trop clair pour te manquer. L'instant d'après, il exécuta sa menace ; mais heureusement la balle n'atteignit ni le Spéculateur effrayé, ni la femme de charge non moins épouvantée, qui, après avoir possédé quelques instans ce qui lui paraissait une fortune, se trouvait réduite à une pauvreté complète. La prudence les engagea tous deux à faire une prompte retraite, et le lendemain matin il ne restait plus de la maison du colporteur que la grande cheminée dont nous avons parlé.

CHAPITRE XV.

« Des indices légers comme l'air sont pour les jaloux des preuves aussi fortes que si elles étaient tirées de la Sainte-Ecriture. »

SHAKSPEARE.

Le temps, qui avait été doux et beau depuis l'orage, changea alors avec la rapidité ordinaire du climat de l'Amérique. Vers le soir, un vent froid descendit des montagnes, et la neige annonça que novembre était arrivé, saison qui fait succéder sans transition les glaces de l'hiver aux ardeurs de l'été. Frances, d'une fenêtre de son appartement, regardait défiler lentement le convoi funéraire, avec une mélancolie trop profonde pour n'être causée que par ce spectacle. Il

y avait dans le triste devoir que remplissaient son père et son frère quelque chose qui s'accordait avec les idées qui l'occupaient. Tandis que ses regards erraient autour d'elle, elle vit les arbres se courber sous la violence de l'ouragan, et les bâtimens qui ne pouvaient lui offrir une forte résistance en étaient ébranlés. La forêt, que le soleil faisait briller naguère des teintes variées de l'automne, perdait une grande partie de sa beauté, le vent dépouillant les arbres de leurs feuilles, qu'il chassait au loin devant lui. On pouvait distinguer, à quelque distance sur les hauteurs, des patrouilles de dragons de la Virginie, gardant tous les défilés. Penchés sur le pommeau de leur selle, à cause du vent glacial qui venait de traverser les grands lacs d'eau douce, ils serraient contre leurs membres leurs manteaux pour s'en garantir.

Elle vit disparaître à ses yeux le cercueil, dernière demeure du défunt, lorsqu'on le descendit lentement dans la fosse, et cette vue prêta une nouvelle tristesse au spectacle que lui offrait la nature. Le capitaine Singleton dormait, et le dragon qui le ser-

vait veillait avec soin près de son lit. On avait réussi à persuader à sa sœur d'aller prendre possession de la chambre qui lui avait été préparée, et de chercher à y goûter le repos dont l'avait privée le voyage qu'elle avait fait la nuit précédente. La porte de cette chambre donnait sur la galérie dont il a déjà été parlé, mais elle en avait une autre qui communiquait à l'appartement qu'occupaient les deux sœurs. Cette porte était entr'ouverte, et Frances s'en approcha dans l'intention charitable de voir comment se trouvait sa nouvelle compagne. A sa grande surprise, elle vit celle qu'elle croyait assoupie, non-seulement éveillée, mais occupée d'une manière qui ne permettait pas de supposer qu'elle songeât à se livrer au sommeil. Les tresses de cheveux noirs qui, pendant le dîner, étaient serrées autour de sa tête et attachées sur le sommet, tombaient avec profusion sur son sein et sur ses épaules, et donnaient un air presque égaré à sa physionomie expressive ; ses yeux noirs étaient fixés avec la plus vive attention sur un portrait qu'elle tenait en main. Frances

put à peine respirer, quand un mouvement d'Isabelle lui permit de voir que c'était celui d'un homme portant l'uniforme bien connu des dragons de Virginie; mais elle appuya *la* main sur son cœur comme pour en calmer l'agitation, quand elle crut reconnaître des traits toujours présens à son imagination. Elle sentit que les convenances ne lui permettaient pas de surprendre le secret d'une autre, mais son émotion était trop forte pour qu'il lui fût possible de parler, et reculant d'un pas, elle s'assit sur une chaise d'où elle pouvait encore voir Isabelle, sur qui ses yeux restaient attachés comme en dépit d'elle-même.

Miss Singleton était trop exclusivement occupée de ses propres idées, pour apercevoir la jeune fille tremblante, témoin de ses moindres mouvemens, et elle appuya ses lèvres sur ce portrait inanimé avec l'ardeur de la plus violente passion. L'expression de la physionomie de la belle étrangère était mobile. L'admiration et le chagrin étaient pourtant les deux passions qui semblaient avoir l'ascendant, et la dernière était indi-

quée par de grosses larmes qui tombaient de ses yeux sur le portrait à des intervalles inégaux. Chaque mouvement d'Isabelle était marqué par un enthousiasme qui était particulier à son caractère, et chaque passion triomphait à son tour dans son cœur. La fureur du vent qui sifflait autour des angles du bâtiment était en accord parfait avec ses sentimens, et elle se leva pour s'approcher d'une fenêtre de son appartement. Elle était alors entièrement cachée aux yeux de Frances, qui allait se lever pour s'approcher d'elle, quand des sons dont la mélodie allait au cœur l'enchaînèrent sur sa chaise. L'air avait quelque chose d'étrange ; la voix n'avait pas beaucoup d'étendue, mais l'exécution surpassait tout ce que Frances avait jamais ouï, et elle resta immobile, cherchant à étouffer le faible bruit de son haleine, jusqu'à ce qu'Isabelle eût fini de chanter les paroles suivantes :

« Le vent froid souffle sur le sommet de la montagne ; les chênes qui la couvrent sont dépouillés de leur feuillage ; les vapeurs s'élèvent lentement de la fontaine ; la glace brille sur les bords du ruisseau ; toute la nature cherche le calme en cette saison de l'année ; mais le repos a abandonné mon sein.

« La tempête a long-temps versé ses fureurs sur mon pays; long-temps ses guerriers en ont supporté le choc; notre chef, boulevard élevé sur le rocher de la liberté, a long-temps ennobli son poste; l'ambition démesurée se relâche de ses prétentions, et cependant une tendresse malheureuse bannit le sourire de mes lèvres.

« Au dehors, on entend mugir la fureur sauvage de l'hiver; on voit l'arbre aride dépouillé de ses feuilles; mais le soleil vertical du sud paraît pour faire tomber sur moi sa chaleur dévorante. Au dehors on voit se montrer tous les signes d'une saison glaciale; mais au dedans le feu de la passion me consume. »

Frances abandonna son âme tout entière aux charmes de la mélodie, quoique les paroles de la chanson exprimassent un sens, qui, réuni aux événemens de cette journée et de celle qui l'avait précédée, faisait naître dans son sein un sentiment d'inquiétude qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant. Isabelle se retira de la fenêtre, à l'instant où le dernier son de sa voix venait se faire entendre à l'oreille de celle qui l'écoutait, et, pour la première fois, elle aperçut la la figure pâle de sa compagne. Un feu soudain anima en même temps les joues des deux jeunes filles; l'œil bleu de Frances rencon-

tra un instant l'œil noir d'Isabelle, et leurs regards se baissèrent sur-le-champ vers le tapis. Elles s'avancèrent pourtant l'une vers l'autre, et elles s'étaient donné la main avant qu'aucune d'elles eût osé regarder sa compagne en face.

— Ce changement soudain de temps, et peut-être la situation de mon frère, ont contribué à m'inspirer de la mélancolie, miss Wharton, dit Isabelle d'un ton fort bas et d'une voix tremblante.

— On pense que vous n'avez rien à craindre pour votre frère, répondit Frances avec le même air d'embarras, si vous l'aviez vu quand le major Dunwoodie l'a amené ici....

Elle s'interrompit; elle se sentait honteuse sans trop savoir pourquoi. Levant les yeux sur Isabelle, elle la vit étudier sa physionomie avec la plus vive attention, et elle rougit de nouveau.

— Vous parliez du major Dunwoodie, dit miss Singleton d'une voix faible.

— C'est lui qui a conduit ici votre frère.

— Connaissez-vous Dunwoodie? L'avez-vous vu souvent? s'écria Isabelle d'une voix

qui fit tressaillir sa compagne. Frances se hasarda une seconde fois à la regarder en face, et elle vit encore ses yeux perçans fixés sur elle, comme si elle eût voulu pénétrer dans ses plus secrètes pensées. Parlez, miss Wharton; le major Dunwoodie vous est-il connu?

— Il est mon parent, répondit Frances presque effrayée de l'état dans lequel elle voyait sa compagne.

— Votre parent! répéta miss Singleton. A quel degré? Répondez, miss Wharton, je vous en supplie, répondez-moi!

— Le père de ma mère était cousin du sien, répondit Frances avec une confusion occasionnée par la véhémence d'Isabelle.

— Et il doit vous épouser? s'écria miss Singleton avec vivacité.

La fierté de Frances se révolta contre une attaque si directe, et elle leva les yeux avec quelque hauteur sur celle qui l'interrogeait ainsi : mais la vue des joues pâles et des lèvres tremblantes d'Isabelle désarma à l'instant même tout son ressentiment.

— C'est donc la vérité ; ma conjecture

était juste. Parlez, miss Wharton; par compassion, répondez-moi, je vous en conjure! Aimez-vous Dunwoodie? Il y avait dans la voix de miss Singleton un accent plaintif qui fit disparaître tout le mécontentement de Frances; et, pour toute réponse, elle couvrit son visage brûlant de ses deux mains, en se laissant tomber sur une chaise.

Isabelle se promena quelques instans en silence dans la chambre jusqu'à ce qu'elle eût pu maîtriser la violence de son agitation. S'approchant alors de sa compagne, en cherchant à déguiser à ses yeux la honte qu'elle éprouvait, elle lui prit la main en lui disant avec un effort évident pour montrer du calme :

— Pardon, miss Wharton, si un sentiment irrésistible m'a fait oublier les convenances; le puissant motif, la cruelle raison... Elle hésita, Frances leva la tête; les yeux des deux jeunes filles se rencontrèrent encore une fois; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et leurs joues brûlantes se touchèrent. Cet embrassement fut long, sincère; mais aucune d'elles ne parla, et

lorsqu'elles se séparèrent, Frances se retira dans sa chambre sans autre explication.

Tandis que cette scène extraordinaire se passait dans l'appartement de miss Singleton, d'autres objets de grande importance se discutaient dans le salon. La tâche de disposer des restes d'un aussi grand dîner que celui qui venait d'avoir lieu n'exigeait pas peu de calcul et de réflexion. Quoique plusieurs oiseaux sauvages se fussent familiarisés avec les poches du dragon au service du capitaine Lawton, et que l'aide du docteur Sitgreaves se fût lui-même mis en garde contre la possibilité de quitter bientôt de si bons quartiers, il restait encore tant de provisions, que la prudente miss Peyton ne savait trop comment s'y prendre pour en tirer le parti le plus avantageux. Une longue conférence confidentielle eut lieu à ce sujet entre César et sa maîtresse, et le résultat en fut que le colonel Wellmere fut abandonné à l'hospitalité de Sara. Tous les sujets ordinaires de conversation étaient épuisés, quand le colonel, avec un peu de ce malaise qu'éprouve toujours jusqu'à un certain point celui qui

sent qu'il a une erreur à se reprocher, fit allusion aux événemens de la journée précédente.

— Je ne pensais guère, miss Wharton, quand je vis pour la première fois ce M. Dunwoodie chez vous, dans Queen-Street, que je trouverais en lui un guerrier si renommé, dit Wellmere avec un sourire méprisant.

— Renommé, si l'on prend en considération l'ennemi qu'il a vaincu, répondit Sara entrant dans les sentimens de son compagnon. L'accident qui vous est arrivé a été malheureux sous tous les rapports; car, sans cette circonstance, les armes de notre roi auraient triomphé comme à l'ordinaire.

— Et cependant le plaisir de la société dans laquelle cet accident m'a conduit m'a plus que dédommagé de la mortification et des blessures dont il a été cause, dit le colonel du ton le plus doucereux.

— J'espère que ces blessures sont peu de chose, répliqua Sara, cherchant à cacher sa rougeur en se baissant, pour couper

avec les dents un fil de l'ouvrage attaché sur ses genoux.

— Les blessures du corps sont en effet peu de chose en comparaison des autres, dit le colonel sur le même ton ; ah ! miss Wharton, c'est en de pareils momens qu'on apprécie toute la valeur de l'amitié et de la compassion.

On peut difficilement se figurer, sans en avoir fait l'épreuve, quels progrès rapides le cœur d'une femme peut faire en amour dans le court espace d'une demi-heure. Lorsque la conversation commença à rouler sur l'amitié et la compassion, Sara trouva le sujet trop intéressant pour oser se *fier* à sa voix. Elle leva pourtant les yeux sur le colonel, et vit qu'il contemplait ses beaux traits avec un air d'admiration si manifeste, que les paroles n'étaient pas nécessaires pour l'exprimer.

Leur tête-à-tête dura une heure sans interruption, et quoique le colonel n'eût pas prononcé ce qu'une matrone expérimentée

aurait appelé un mot décisif, il dit une foule de choses qni enchantèrent sa compagne, et elle se retira dans son appartement, le cœur plus léger qu'il ne l'avait été depuis que son frère était prisonnier des Américains.

CHAPITRE XVI.

« Laissez-moi caresser le flacon. Un soldat est un homme ; la vie n'est qu'un instant ; n'empêchez donc pas un soldat de boire. »

Yago.

La position occupée par le corps des dragons était, comme nous l'avons déjà dit, une halte favorite de leur commandant. Un groupe de cinq à six chaumières, en fort mauvais état, formait ce qu'on appelait le village des Quatre-Coins, qui devait son nom aux deux routes qui le coupaient à angles droits. Au-dessus de la porte du plus considérable et du moins dilapidé de ces édifices, on voyait, attachée à un poteau ressemblant à une potence, une enseigne sur

laquelle on lisait en grosses lettres : *Bon logis à pied et à cheval*; et quelques beaux esprits, faisant partie du corps des dragons de Virginie, avaient écrit par-dessous, avec de la craie rouge : *Hôtel de Betty Flanagan.*

La matrone, à qui l'on faisait tant d'honneur, était vivandière, blanchisseuse, et, pour nous servir de l'expression de Katy Haynes, docteur femelle du corps. Elle était veuve d'un soldat qui avait été tué au service, et qui, né comme elle dans une des Antilles, était venu chercher fortune dans les colonies. Elle suivait constamment le corps de Dunwoodie, qui était rarement stationnaire plus de deux jours dans le même endroit, mais elle l'accompagnait dans une petite charette, chargée d'objets propres à rendre sa présence agréable. Elle arrivait toujours la première à l'endroit où l'on devait camper, et avait soin d'y choisir un local favorable à ses opérations. Sa célérité, en pareil cas, était presque surnaturelle. Tantôt sa charette lui servait de boutique, tantôt les soldats lui construisaient un abri avec les matériaux qu'ils trouvaient sous la

main. En cette occasion, elle s'était emparé d'un bâtiment abandonné. Ayant remplacé les carreaux de vitre qui manquaient par une partie du linge sale qu'elle avait à blanchir, elle avait réussi à écarter la rigueur du froid qui commençait à être sévère, et à se former ce qu'elle appelait *un logement élégant*. Les soldats étaient placés dans les granges du village, et les officiers s'étaient réunis à *l'hôtel Flanagan*, qu'ils appelaient en plaisantant le quartier général.

Il n'existait pas un seul cavalier dans tout le corps que Betty ne connût, et dont elle ne sût le nom de baptême, le nom de famille et le nom de guerre, et quoiqu'elle parût insupportable à tous ceux à qui l'habitude n'avait pas rendu ses vertus familières, elle était la favorite déclarée de tout le corps. Ses défauts étaient un penchant irrésistible pour la boisson, une malpropreté sans égale, et une licence sans bornes dans ses expressions; mais ils étaient rachetés par quelques bonnes qualités, un amour ardent pour sa patrie adoptive, un excellent cœur, et des principes d'honnêteté, à sa façon, dans son

trafic avec les soldats. Elle avait en outre le mérite d'avoir inventé ce breuvage, si connu aujourd'hui de tous ceux qui voyagent pendant l'hiver, entre les capitales commerciales et politiques de ce grand pays, et auquel on a donné le nom de *cock-tail*. L'éducation et les circonstances avaient concouru à mettre Élisabeth Flanagan en état de faire un si grand pas dans la composition des liqueurs; car, dès son enfance, elle avait fait connaissance avec ce qui était le principal ingrédient de celle-ci, et ses pratiques de Virginie lui avaient appris à rendre justice à la saveur de la mente, depuis un humble julep jusqu'à la boisson plus parfaite dont il s'agit. Telle était Betty Flanagan, qui, en dépit d'un vent glacial du nord, montra son visage rubicond à la porte de son hôtel pour recevoir son favori, le capitaine Lawton, arrivant avec le docteur Sitgreaves.

— Par toutes mes espérances d'avancement, Betty, s'écria-t-il, je suis ravi de vous voir! Cette maudite bise venant du Canada m'a glacé jusqu'à la moelle des os; mais la

vue de votre rouge trogne me réchauffe comme une bûche de Noël.

— Je sais bien, capitaine Jack, dit la vivandière en tenant la bride de son cheval, que vous avez toujours le gosier plein de complimens ; mais dépêchez-vous d'entrer, les haies ne sont pas si solides dans ce canton que dans les montagnes, et vous trouverez dans la maison de quoi vous réchauffer le corps et l'ame.

— Ainsi vous avez mis les haies à contribution pour faire du feu, dit le capitaine; cela peut être utile pour le corps; mais quant au surplus, je viens de casser une bouteille de cristal taillé, placée sur un plateau d'argent, et je crois que, d'ici à un mois, votre whiskey ne me tentera point.

— Si c'est à l'or et à l'argent que vous pensez, je n'en ai guère, quoique je ne soi pas tout-à-fait sans papier des états; mais, dit Betty avec un coup d'œil expressif, ce que j'ai à vous offrir mériterait d'être servi dans des vases de diamant.

— Que veut-elle dire, Archibald? demanda vivement Lawton au docteur. La pie borgne

semble vouloir nous donner à entendre plus qu'elle n'en dit.

— C'est sans doute une aberration des facultés de la raison, occasionnée par l'usage trop fréquent des liqueurs fortes, répondit le docteur en passant lentement la jambe gauche par-dessus la selle, pour descendre du côté droit.

— Bien! mon bijou de docteur, dit Betty en faisant un signe d'intelligence au capitaine; je vous attendais de ce côté, quoique tous les dragons descendent de l'autre. Mais, j'ai eu bien soin de vos blessés en votre absence; je les ai nourris comme des rois.

— Stupidité barbare! s'écria le docteur; donner de la nourriture à des gens dévorés par une fièvre brûlante! Femme, vous mettriez en défaut Hippocrate lui-même.

— Voilà bien du bruit pour quelques gouttes de whiskey, répliqua Betty sans se déconcerter. Je ne leur en ai donné qu'un galon, et ils sont au moins une vingtaine. C'était pour les faire dormir, en guise de supuratif, comme vous dites.

Lawton et le docteur entrèrent dans l'*hô-*

Flanagan, et les premiers objets qu'ils
erçurent leur expliquèrent le sens caché
s agréables promesses de la vivandière.
ıe longue table, formée par des planches
:achées d'une cloison, occupait le milieu
plus grand appartement de la maison,
l'on y voyait étalé le peu de vaisselle de
ence que possédait la maîtresse du logis.
ı fumet agréable sortait d'une pièce voi-
ıe servant de cuisine; mais ce qui attirait
rtout l'attention, c'était une dame-jeanne
: belle dimension, que Betty avait placée
ec ostentation sur un escabeau au milieu
: la table, comme étant l'objet qui méri-
it de fixer les regards. Lawton apprit bien-
t que la liqueur qui s'y trouvait *était* le
ritable jus de la grappe, et que c'était une
rande envoyée des Sauterelles au major
ınwoodie, par son ami Wharton, capi-
ine dans l'armée royale.

— Et c'est un présent vraiment royal,
outa le sous-officier qui lui donnait ces dé-
ils. Le major nous régale en l'honneur de
victoire que nous avons remportée, et
ıus voyez que, comme de raison, c'est

l'ennemi qui en fait les principaux frais. Mille dieux! s'écria-t-il en se frappant l'estomac, quand nous aurons là quelques cartouches de cette munition, je crois que nous serions en état d'aller enlever sir Henry dans son quartier-général.

Lawton ne fut nullement fâché de trouver l'occasion de finir la journée aussi agréablement qu'il l'avait commencée. Il fut bientôt entouré de ses camarades avec lesquels il entra en conversation, tandis que le docteur faisait sa ronde pour visiter les blessés. Le feu qui brûlait dans une immense cheminée était si brillant, et jetait une flamme si vive, qu'on n'avait pas eu besoin d'allumer de chandelles. Les militaires rassemblés dans cette salle étaient pour la plupart des jeunes gens, tous d'une bravoure éprouvée, au nombre de douze à quinze, et leurs manières, ainsi que leurs discours, offraient un sigulier mélange du savoir-vivre d'une ville et de la rudesse d'un camp. Leur costume était propre quoique simple, et le sujet intarissable de leur conversation était les qualités et les exploits de leurs chevaux.

Les uns cherchaient à dormir, étendus sur des bancs placés le long des murs; d'autres se promenaient dans les appartemens; plusieurs discutaient vivement des questions relatives à leur profession. De temps en temps la porte de la cuisine s'ouvrait, on entendait le bruit de la friture qui criait dans la poêle, et un nuage de vapeurs odoriférantes se répandait dans le salon. Alors toutes les conversations étaient interrompues, tous les regards se dirigeaient vers le sanctuaire, et les dormeurs même entr'ouvraient les yeux pour reconnaître l'état des préparatifs.

Dunwoodie, assis au coin du feu, semblait se livrer à ses réflexions, et aucun de ses officiers n'osait chercher à l'en *distraire*. Dès que Sitgreaves était entré, il lui avait fait un grand nombre de questions sur l'état de la santé du capitaine Singleton. Pendant ce temps un silence respectueux avait régné dans toute la salle; mais, dès qu'il eut été reprendre la place qu'il occupait auparavant, on vit renaître le ton d'aisance et de liberté qui avait régné jusqu'alors.

L'arrangement de la table ne donna pas

grand embarras à mistress Flanagan, et César aurait été étrangement scandalisé s'il avait vu des mets ayant une ressemblance frappante les uns aux autres, servis sans cérémonie devant tant de personnages de considération. Cependant, en prenant place à table, chacun eut soin de ne se mettre qu'au rang auquel son grade lui donnait droit; car malgré la liberté qui régnait dans un festin de réjouissance, les règles de l'étiquette militaire étaient toujours observées avec un respect presque religieux.

La plupart des convives avaient jeûné trop long-temps pour être bien difficiles; mais il n'en était pas de même du capitaine Lawton. Les mets préparés par les mains de Betty lui causèrent un dégoût invincible; il ne put s'empêcher de faire une remarque en passant sur la rouille qui rongeait les couteaux et sur la poussière qui couvrait les assiettes. Le bon caractère de Betty et l'affection naturelle qu'elle portait au coupable lui firent pourtant supporter quelque temps cette mortification en silence. Mais enfin Lawton, en bâillant, se hasarda à prendre une tran-

che d'une viande noirâtre qui était placée devant lui, et après en avoir fait tourner un morceau dans sa bouche pendant une minute ou deux en faisant de vains efforts pour le broyer, il s'écria avec un ton d'humeur :

— Mistress Flanagan, quel nom portait pendant sa vie l'animal dont voici les tristes restes ?

— Hélas ! capitaine, c'était *ma pauvre* vache ! répondit la vivandière avec une émotion causée partie par le mécontentement des plaintes de son favori, partie par le chagrin d'avoir perdu cet animal utile.

— Quoi ! la vieille Jenny ! s'écria le capitaine d'une voix de tonnerre, s'arrêtant à l'instant où il s'apprêtait à avaler, comme une pilule, le morceau qu'il désespérait de pouvoir diviser.

— Du diable ! s'écria un autre officier en laissant tomber son couteau et sa fourchette; celle qui a fait la campagne avec nous dans le Jersey ?

— Elle-même, répondit la maîtresse de l'hôtel avec un air lamentable. Hélas ! Mes-

sieurs, il est bien dur d'avoir à manger une si vieille amie !

— *Très-dur*, répéta Lawton. Et voilà où elle en est venue ! ajouta-t-il en dirigeant vers le plat la pointe de son couteau.

— J'en ai vendu deux quartiers aux soldats de votre compagnie, capitaine, ajouta Betty ; mais du diable si je leur ai dit que c'était leur vieille amie ; j'aurais eu peur de leur ôter l'appétit.

— Mille diables ! s'écria le capitaine avec une colère affectée, que ferais-je de mes dragons si vous les habituez à une nourriture si friande ? Ils auront peur d'un Anglais comme un esclave nègre craint son inspecteur.

— Eh bien, dit le lieutenant Mason en laissant tomber son couteau et sa fourchette avec une sorte de désespoir, ma mâchoire a plus de sensibilité que le cœur de bien des gens. Elle se refuse absolument à broyer les restes d'une si ancienne connaissance.

— Essayez une goutte du présent, dit Betty en emplissant une tasse du vin contenu dans la dame-jeanne et en la buvant

comme si elle eût été chargée de s'acquitter des fonctions de dégustateur. Sur ma foi, dit-elle ensuite, ce n'est pas grand'chose après tout; ça n'a pas plus d'ame que de la petite bière.

La glace étant rompue, on présenta un verre du même vin au major Dunwoodie, qui le but en saluant ses compagnons au milieu d'un profond silence. On observa ensuite tout le cérémonial d'usage pour porter des toasts politiques. Cependant le vin produisit son effet ordinaire, et avant que la seconde sentinelle en faction à la porte eût été relevée, personne ne songeait plus ni au dîner qui avait précédé, ni aux *soucis qu'il* pouvait avoir. Le docteur Sitgreaves n'était pas revenu à temps pour goûter des mets préparés aux dépens de la pauvre Jenny, mais il n'était pas trop tard pour qu'il eût sa part du présent du capitaine Wharton.

— Une chanson, capitaine Lawton! une chanson! s'écrièrent en même temps deux ou trois officiers remarquant que leur camarade ne paraissait pas en humeur aussi joyeuse

que de coutume ; silence ! le capitaine Lawton va chanter.

— Messieurs, dit le capitaine animé par les rasades qu'il avait bues, quoique sa tête fût ferme comme un roc, je ne suis nullement un rossignol ; mais puisque vous le désirez, je chanterai bien volontiers.

— Jack ! s'écria Sitgreaves en se balançant sur sa chaise, chantez l'air que je vous ai appris, et... attendez j'ai dans ma poche une copie des paroles.

— Ne vous donnez pas la peine de la chercher, mon cher docteur, dit le capitaine en remplissant son verre avec beaucoup de sang-froid ; je ne pourrais jamais faire un tour de conversion autour des noms barbares qui s'y trouvent. Messieurs, je vais vous donner un humble échantillon de mon savoir-faire.

— Silence, Messieurs ! écoutez le capitaine Lawton ! s'écrièrent à la fois cinq à six voix. Et le dragon, d'une voix belle et sonore, chanta les couplets suivans sur un air à boire bien connu, la plupart de ses camarades en répétant le refrain avec une ardeur qui ébranlait l'édifice délabré :

« Passez la bouteille, joyeux camarades, et vivons tandis que nous le pouvons. Le jour de demain peut amener la fin de vos plaisirs, car la vie de l'homme est courte; et celui qui combat l'ennemi avec bravoure peut voir s'accélérer la fin du bail de sa vie.

» Vieille mère Flanagan, viens remplir nos verres; car tu peux les remplir comme nous pouvons les vider, bonne Betty Flanagan.

» Si l'amour de la vie s'est emparé de votre cœur, si l'amour de vos aises occupe votre corps, quittez le chemin de l'honneur, et goûtez un repos paisible, en portant le nom de lâche; car tôt ou tard nous connaissons le danger, nous qui nous tenons fermes sur la selle.

» Vieille mère Flanagan, etc.

» Quand des ennemis étrangers envahissent notre pays, et que nos femmes et nos maîtresses nous appellent à les défendre, nous soutiendrons bravement la cause de la liberté, ou nous succomberons aussi bravement. Nous vivrons maîtres du beau pays que le ciel nous a donné, ou nous irons vivre dans le ciel.

Vieille mère Flanagan, etc. »

Chaque fois qu'on chantait le refrain, Betty ne manquait pas de s'avancer et d'obéir littéralement à l'injonction qu'il contenait, à la grande satisfaction de tous les chanteurs, et peut-être aussi à la sienne.

L'hôtesse se servait d'un breuvage mieux assorti à un palais qu'elle avait accoutumé aux liqueurs fortes, et par ce moyen elle avait marché assez facilement d'un pas égal vers la gaieté un peu bruyante à laquelle étaient arrivés la plupart des convives. Tous couvrirent d'applaudissemens prolongés la chanson du capitaine, à l'exception pourtant du chirurgien, qui s'était levé pendant le premier chorus, et qui se promenait en long et en large dans un transport d'indignation classique. Les bravo ! bravissimo ! étouffèrent quelque temps tout autre bruit ; mais dès que le tumulte commença à cesser, le docteur se tourna vers le chanteur et lui dit avec chaleur :

— Capitaine Lawton, je suis surpris qu'un homme bien né, un brave officier, ne puisse, dans ce temps d'épreuve, trouver pour sa muse un sujet plus convenable que d'indignes invocations à une coureuse de corps-de-gardes, à cette Betty Flanagan. Il me semble que la déesse de la liberté pourrait fournir des inspirations plus nobles, et

l'oppression de notre patrie un thème plus heureux.

— Sur ma foi! s'écria l'hôtesse en s'avançant vers lui les poings appuyés sur les côtés, et qui est-ce qui m'insulte? Est-ce vous, Maître-Emplâtre, Maître-Seringue, Maître...

— Paix! dit Dunwoodie d'une voix qui ne s'élevait guère au-dessus de son ton ordinaire, mais qui fut suivie par un silence semblable à celui de la mort. Femme, sortez de cette chambre; docteur Sitgreaves, reprenez votre place à table, et ne troublez pas le cours de nos plaisirs.

— Soit! soit! dit le chirurgien en se redressant avec une dignité calme. Je me flatte, major Dunwoodie, que je connais un peu les règles du décorum, et que je n'ignore pas tout-à-fait ce qu'on peut se permettre dans une réunion d'amis. Betty fit une prompte retraite, quoique non en ligne directe, dans les domaines de sa cuisine, n'étant pas habituée à répliquer à un ordre de l'officier commandant.

— Le major Dunwoodie nous fera-t-il l'honneur de chanter une chanson sentimen-

tale? dit Lawton en saluant son chef avec la politesse d'un homme bien né, et avec cet air de sang-froid qu'il savait si bien prendre.

Dunwoodie hésita un instant, et chanta ensuite, avec une exécution parfaite, les couplets suivans :

« Les uns aiment la chaleur des climats méridionaux où un sang ardent circule avec rapidité dans les veines ; moi je préfère la clarté douteuse que réfléchissent en tremblant les rayons plus doux de la lune.

» D'autres aiment les couleurs éclatantes de la tulipe, où l'or le dispute à l'azur avec un éclat splendide : mais plus heureux celui dont la guirlande nuptiale, tressée par l'amour, exhale le doux parfum de la rose. »

La voix de Dunwoodie ne perdait jamais, en aucune occasion, son autorité sur ses officiers subalternes, et les applaudissemens qui suivirent sa chanson, quoique moins bruyans que ceux qu'avait obtenus le capitaine, furent beaucoup plus flatteurs.

— Monsieur, dit le docteur, après avoir joint ses applaudissemens à ceux de ses compagnons, si vous vouliez seulement apprendre à joindre quelques allusions classiques à

votre imagination, vous deviendriez un très joli poète-amateur.

—Celui qui critique doit être en état d'exécuter, dit le major en souriant, je somme le docteur Sitgreaves de nous donner un échantillon du style qu'il admire.

— Oui, oui, s'écrièrent tous les convives avec transport; il faut que le docteur chante! Une ode classique du docteur Sitgreaves!

Le docteur signifia son consentement en saluant ses compagnons à la ronde, et après avoir toussé deux ou trois fois par forme de préliminaire, au grand plaisir des jeunes cornettes qui étaient au bas bout de la table, il chanta, d'une voix fêlée, en détonnant à chaque note, le couplet ci-après :

» La flèche de l'amour t'a-t-elle jamais blessée, ma chère? As-tu exhalé son soupir tremblant? As-tu songé à celui qui était bien loin, et qui était toujours présent à tes yeux brillans? Alors tu sais ce que c'est que d'éprouver un mal que tout l'art de Gallien ne peut guérir. »

— Houra! s'écria Lawton avec un transport affecté. Archibald éclipse les muses même. Ses vers coulent avec la même douceur que le ruisseau qui serpente dans un bois à mi-

nuit, et sa voix est une race croisée du rossignol et du hibou.

— Capitaine Lawton, s'écria le chirurgien courroucé; c'est une chose ridicule de mépriser les lumières des connaissances classiques, et c'en est une autre de se faire mépriser par son ignorance.

De grands coups frappés à la porte firent cesser tout à coup le tumulte, et les officiers prirent leurs armes à la hâte pour être prêts à tout événement. La porte s'ouvrit et les Skinners entrèrent, amenant avec eux le colporteur courbé sous le poids de sa balle.

— Lequel de vous est le capitaine Lawton? demanda le chef de la bande en regardant avec quelque surprise les officiers réunis.

— Le voici, attendant votre bon plaisir, dit le capitaine d'un ton sec, mais avec un calme parfait.

— En ce cas, c'est entre vos mains que je remets un traître déjà condamné. Voici Harvey Birch, le colporteur, l'espion.

Lawton tressaillit en voyant en face son ancienne connaissance, et se tournant vers le Skinner en fronçant les sourcils, il s'écria:

— Et qui êtes-vous, Monsieur, pour parler si librement de votre prochain ? — Mais pardon, ajouta-t-il en saluant Dunwoodie, voici l'officier commandant ; c'est à lui que vous devez vous adresser.

— Non, répondit le Skinner d'un ton bourru. C'est à vous que je livre l'espion, et c'est de vous que j'attends la récompense promise.

— Etes-vous Harvey Birch, demanda Dunwoodie au colporteur, en s'avançant avec un air d'autorité qui fit reculer le Skinner dans un coin de l'appartement.

— C'est mon nom, répondit Birch avec un air de fierté.

— Vous êtes coupable de trahison envers votre pays, reprit Dunwoodie d'un ton ferme. Savez-vous que j'ai le droit de faire exécuter à l'instant même la sentence prononcée contre vous ?

— Ce n'est pas la volonté de Dieu qu'une ame soit envoyée si précipitamment en sa présence, répondit le colporteur d'un ton solennel.

— C'est la vérité, dit Dunwoodie ; aussi

quelques heures seront-elles ajoutées à votre vie. Mais comme l'espionnage est un crime impardonnable d'après les lois de la guerre, préparez-vous à mourir demain à neuf heures du matin.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! répondit Harvey avec la plus grande impassibilité.

— J'ai passé bien du temps à guetter le coquin, dit le Skinner en s'approchant du major, et j'espère que vous allez me donner un certificat pour toucher la récompense. Elle a été promise en or.

— Major Dunwoodie, dit l'officier qui était de garde ce jour-là, en entrant dans la chambre, une patrouille vient de faire rapport qu'une maison a été brûlée la nuit dernière dans la vallée, presqu'en face de l'endroit où le combat a été livré.

— C'est la hutte du colporteur, dit le Skinner à demi-voix; nous ne lui avons pas laissé l'abri d'une seule latte. Il y a ma foi longtemps que je l'aurais brûlée, mais il fallait d'abord m'en servir comme d'une trappe pour prendre le renard.

— Vous paraissez un patriote fort ingénieux, dit Lawton avec beaucoup de gravité. — Major Dunwoodie, voulez-vous me permettre d'appuyer la demande de ce digne personnage, et me charger de lui payer la récompense qui lui est due ainsi qu'à ses compagnons ?

— Chargez-vous-en, dit le major. Et vous, malheureux, préparez-vous à la mort que vous subirez bien certainement demain avant le coucher du soleil.

— La vie a peu de chose qui puisse me tenter, dit Harvey en levant lentement les yeux, et en regardant d'un air égaré les figures inconnues qui l'entouraient.

— Allons, dignes enfans de l'*Amérique*, dit Lawton aux Skinners, suivez moi ; venez recevoir la récompense qui vous est due.

La bande ne se fit pas prier, et elle suivit le capitaine vers l'endroit où était cantonné sa compagnie.

Dunwoodie garda le silence un instant, n'aimant pas à triompher d'un ennemi abattu. Enfin, se tournant vers le colporteur, il lui dit gravement :

— Vous avez déjà été jugé, Harvey Birch, et il a été prouvé que vous êtes un ennemi trop dangereux pour la liberté de l'Amérique pour qu'on puisse vous laisser la vie.

— Prouvé ! répéta le colporteur en tressaillant, et en se redressant avec fierté de manière à montrer que le poids de sa balle n'était rien pour lui.

— Oui, prouvé. Vous avez été convaincu d'épier les mouvemens de l'armée continentale, d'en donner avis à nos ennemis, et de lui fournir ainsi les moyens de déjouer les projets de Washington.

— Croyez-vous que Washington en dirait autant? demanda Birch en pâlissant.

— Sans contredit : c'est Washington lui-même qui prononce votre sentence par ma bouche.

— Non, non, non! s'écria Harvey avec une vivacité qui fit tressaillir Dunwoodie. Washington a la vue plus perçante que tant de prétendus patriotes. N'a-t-il pas joué lui-même sa fortune sur un dé? Si l'on prépare un gibet pour moi, n'en a-t-on pas préparé un pour lui? — Non, non, non! Washington

ne prononcerait jamais pour moi ces paroles : « qu'on le conduise au gibet ! »

— Avez-vous quelque motif à faire valoir pour recourir à la clémence du général en chef ? lui demanda Dunwoodie, quand il fut remis de la surprise que lui avait causée l'énergie du colporteur.

Harvey trembla de tous ses membres, tant était violente la lutte intérieure de ses réflexions, et tous ses traits se couvrirent de la pâleur de la mort. Il tira de son sein une petite boîte d'étain, l'ouvrit, et y prit un petit papier. Ses yeux s'y fixèrent un instant ; il allongeait déjà le bras vers Dunwoodie pour le lui présenter ; mais tout-à-coup il retira sa main, et s'écria :

— Non ! ce secret mourra avec moi. Je sais quel est mon devoir, et je n'achèterai pas la vie en y manquant. Il mourra avec moi !

— Donnez-moi ce papier, et il est possible que vous obteniez votre grâce, dit le major s'attendant à quelque découverte importante.

— Le secret mourra avec moi ! répéta Birch

dont la pâleur avait fait place à la plus vive rougeur.

— Qu'on saisisse ce traître! s'écria Dunwoodie, et qu'on lui arrache ce papier!

Cet ordre fut exécuté à l'instant; mais le mouvement du colporteur avait été encore plus prompt, et le papier fut avalé avant qu'on eût eu le temps de s'en emparer. Tous les officiers restèrent immobiles en voyant cet acte d'audace et de dextérité.

— Tenez-le, s'écria le docteur, tenez-le bien: je vais lui administrer quelques grains d'émétique.

— Non! dit Dunwoodie en lui faisant signe de reculer; si son crime est grand, son châtiment sera exemplaire.

— Qu'on me conduise donc, dit le colporteur en jetant sa balle par terre, et en faisant quelques pas vers la porte avec une sorte de dignité inconcevable.

— Où? demanda Dunwoodie avec surprise.

— Au gibet.

— Pas encore, dit le major en frémissant de ce que la justice exigeait de lui. Mon de-

voir m'oblige à ordonner votre exécution, mais non à y mettre tant de précipitation. Vous aurez jusqu'à demain matin neuf heures pour vous préparer au changement terrible qui va s'opérer en vous.

Dunwoodie donna ses ordres à voix basse à un officier subalterne, et fit signe au colporteur de se retirer. L'interruption que cet incident avait apportée aux plaisirs de cette réunion fit qu'on ne songea pas à prolonger la séance. Les officiers se retirèrent dans leurs quartiers respectifs, et bientôt on n'entendit plus d'autre bruit que celui du pas lourd du factionnaire qui montait sa garde sur la terre gelée devant la porte de l'hôtel Flanagan.

CHAPITRE XVII.

« Il y a des gens dont les traits variables expriment toutes les passions innocentes du cœur ; sur le front desquels l'Amour, l'Espérance et la Pitié au cœur tendre se réfléchissent comme sur la surface d'un miroir ; mais la froide expérience peut voiler ces teintes sous un coloris apprêté pour faire réussir les vils projets d'une astuce maligne. »

Duo.

L'OFFICIER à qui Dunwoodie avait confié le soin de garder le prisonnier se débarrassa de cette charge en faveur du sergent de garde. Le présent du capitaine Wharton n'avait pas été perdu pour le jeune lieutenant ; il lui semblait que tous les objets qu'il avait sous les yeux étaient saisis d'une envie de

danser inexplicable, et il se sentait hors d'état de résister à la nature qui lui prescrivait le repos. Après avoir recommandé au sous-officier de veiller sur le prisonnier avec la plus grande exactitude, il s'enveloppa dans son manteau, s'étendit sur un banc devant le feu, et ne tarda pas à jouir du sommeil dont il avait besoin. Un hangar grossièrement construit s'étendait sur toute la longueur du derrière des bâtimens, et à l'une des extrémités on avait pratiqué une petite chambre qui servait principalement pour les outils du labourage. Le désordre du temps en avait fait disparaître tous les objets qui pouvaient avoir quelque valeur, et lorsque Betty Flanagan s'était installée dans la maison, elle avait choisi ce réduit pour en faire sa chambre à coucher et le magasin de toutes ses richesses. Les bagages et le superflu des armes avaient aussi été placés sous ce hangar, et un factionnaire veillait nuit et jour à la sûreté de ces trésors réunis. Une autre sentinelle, chargée de veiller sur les chevaux, pouvait aussi voir l'extérieur de cet édifice grossier; et comme il ne se trou-

sait dans la chambre dont nous avons parlé qu'une seule porte et aucune fenêtre, le sergent prudent crut qu'il n'était pas de meilleur local pour y déposer son prisonnier jusqu'au moment de l'exécution.

Plusieurs autres raisons avaient décidé le sergent Hollister à cette résolution. La première était l'absence de Betty Flanagan, étendue devant le feu de la cuisine, rêvant que le corps attaquait un détachement ennemi, et prenant la musique nasale qu'elle produisait elle-même, pour les trompettes virginiennes qui sonnaient la charge. Un autre motif était puisé dans les opinions particulières du vétéran sur la vie et la mort, opinions qui lui avaient valu dans tout le corps une réputation de piété exemplaire et de sainteté de vie. Hollister avait plus de cinquante ans, et il y en avait près de trente qu'il avait embrassé la profession des armes. La mort, après s'être montrée à ses yeux si souvent et sous tant de formes, avait produit sur lui un effet tout différent de celui qui est fréquemment la conséquence de semblables scènes. Il était devenu non-seulement le

soldat le plus brave de tout le corps, mais le plus digne de confiance; et le capitaine Lawton l'avait récompensé de sa bonne conduite en le choisissant pour son sergent d'ordonnance.

Il précéda Birch en silence vers la chambre qu'il lui destinait pour prison. En ouvrant la porte d'une main, tandis qu'il tenait une lanterne de l'autre, il éclaira le colporteur qui y entrait. S'étant assis sur un baril qui contenait le breuvage favori de la vivandière, il fit signe à Birch de se placer sur un autre, et mit sa lanterne par terre. Regardant alors gravement son prisonnier, il lui dit :

— Vous avez l'air d'être disposé à faire face à la mort en homme, et je vous ai amené en un lieu où vous pourrez vous livrer aux réflexions convenables tranquillement, et sans y être troublé.

— Grand Dieu! dit Birch en jetant les yeux sur les murs de son cachot, quel lieu pour se préparer à entrer dans l'éternité!

— Quant à cela, reprit Hollister, peu importe en quelle place on se dispose à pas-

ser la dernière revue, pourvu qu'on se mette en état de ne pas avoir à craindre la justice sévère de l'officier commandant. J'ai ici un livre dont je ne manque jamais de lire quelques chapitres quand nous sommes à la veille d'avoir un engagement : j'y puise du courage dans le moment du besoin.

A ces mots, il tira de sa poche une petite Bible, et la présenta à son prisonnier; Birch la reçut avec un respect habituel en lui; mais ses yeux égarés et son air de distraction firent croire au sergent que la crainte de la mort était le seul objet qui l'occupât, et il crut devoir tâcher de le rappeler à des sentimens religieux.

— S'il y a quelque chose qui vous pèse sur la conscience, voici le moment d'y songer. Si vous avez commis quelques fautes, et qu'il soit possible de les réparer, je vous promets, sur la parole d'un honnête dragon, de vous aider à le faire si j'en suis capable.

— Qui peut se flatter d'avoir vécu sans commettre de fautes? dit Harvey en jetant un coup d'œil distrait sur son gardien.

— C'est la vérité. L'homme est naturellement faible ; il fait quelquefois ce qu'il voudrait ensuite n'avoir pas fait. Mais, au bout du compte, on n'aime pas à mourir avec une conscience trop chargée.

Harvey, pendant ce temps, avait bien examiné le local dans lequel il devait passer la nuit, et il ne vit aucun moyen de s'échapper. Mais l'espérance est le dernier sentiment qui meure dans le cœur de l'homme; et il donna alors toute son attention au sergent qui lui parlait. Fixant sur lui un regard si perçant qu'Hollister en baissa les yeux :

— On m'a appris, lui répondit-il, à déposer le fardeau de mes fautes aux pieds de mon Sauveur.

— C'est assez bien ; mais il faut aussi rendre justice à qui de droit, si cela se peut. Il s'est passé bien des choses dans ce pays depuis la guerre ; bien des gens ont été dépouillés de ce qui leur appartenait légitimement. Moi-même, j'ai quelquefois des scrupules sur ce que je me suis approprié dans des occasions où le pillage nous était permis.

— Ces mains, dit Birch en étendant ses

doigts maigres avec une sorte d'orgueil, ont consacré bien des années au travail; mais elles n'ont jamais donné un seul instant au pillage.

— C'est encore bien, et ce doit être pour vous une grande consolation. Il y a trois péchés principaux, et celui qui a la conscience nette à cet égard peut espérer, avec la grace du ciel, d'être un jour passé en revue avec les saints du ciel; ce sont le vol, le meurtre et la désertion.

— Grace au ciel! dit Birch avec ferveur, je n'ai jamais ôté la vie à un de mes semblables.

— Oh! tuer un homme en bataille rangée, ce n'est pas un péché; ce n'est que faire son devoir, répliqua Hollister qui, sur le champ de bataille, était un imitateur zélé de son capitaine; et si la cause de la guerre est injuste, la faute, comme vous devez le savoir, retombe sur toute la nation, et un homme reçoit sa punition ici-bas avec le reste du peuple. Mais le meurtre commis de sang-froid est le plus grand crime aux yeux de Dieu, après la désertion.

— Je n'ai jamais servi, et par conséquent je n'ai pu déserter, dit le colporteur appuyant sa tête sur sa main, dans une attitude mélancolique.

— Mais on peut déserter sans abandonner ses drapeaux, quoique cette désertion soit sans contredit la plus criminelle de toutes. Par exemple, on peut.... déserter la cause de son pays à l'heure du besoin, *ajouta-t-il* en hésitant, mais en appuyant sur ces derniers mots.

Harvey appuya la tête sur ses deux mains, et tout son corps trembla d'émotion. Le sergent le considéra à son tour avec attention. Il avait une antipathie naturelle pour un homme qu'il regardait comme traître à son pays; mais le zèle religieux l'emporta.

— Et cependant, ajouta-t-il d'un ton plus doux, c'est un crime dont le repentir peut obtenir le pardon. Qu'importe la manière dont un homme meurt, et l'époque de sa mort, pourvu qu'il meure en homme et en chrétien? Passez quelque temps en prières, et tâchez ensuite de prendre quelque repos, afin de pouvoir montrer l'un et l'autre. Ne

vous flattez pas d'obtenir votre grace, car le colonel Singleton a donné des ordres formels pour que la sentence rendue contre vous fût exécutée à l'instant où vous seriez pris. Je vous le répète, ne vous flattez pas, rien ne peut vous sauver.

— Je le sais, s'écria Birch; mais il est trop tard. J'ai anéanti mon unique sauve-garde?

— Quelle sauve-garde?

— Rien, répondit le colporteur reprenant sa manière naturelle, et baissant la tête pour éviter les regards perçans de son compagnon; mais du moins IL rendra justice à ma mémoire.

— Qui, IL?

— Personne, dit Harvey paraissant évidemment ne pas vouloir en dire davantage.

— Rien, et personne. Cela ne vous sera pas d'une grande utilité, dit le sergent en se levant pour s'en aller; allons, tâchez de vous tranquilliser; je viendrai vous revoir quand il fera jour. Je voudrais de toute mon ame pouvoir vous être utile. Je n'aime pas à voir pendre un homme comme un chien.

— Eh bien, vous pouvez m'épargner cette mort ignominieuse, s'écria Birch en se levant avec vivacité et en saisissant le bras du sergent. Oh! que ne vous donnerai-je pas pour vous en récompenser!

— Et comment cela? demanda Hollister d'un air surpris.

— Voyez, dit le colporteur en lui montrant plusieurs guinées; ceci n'est rien, auprès de ce que je vous donnerai, si vous voulez favoriser mon évasion.

— Quand vous seriez l'homme dont on voit l'image sur ces pièces d'or, vous ne pourriez me déterminer à commettre un pareil crime, répondit le dragon en jetant les guinées par terre avec mépris. Allez, allez, pauvre misérable, faites votre paix avec Dieu, car ce n'est qu'à lui que vous pouvez avoir recours à présent.

Le sergent reprit sa lanterne avec une sorte d'indignation, et laissa le colporteur libre de méditer tristement sur sa fin prochaine. Birch se laissa tomber de désespoir sur le grabat de Betty, tandis que le sergent donnait

sa factionnaire l'ordre de le garder avec soin, et il termina ses injonctions en lui disant :

— Ne laissez approcher personne de votre prisonnier, et songez que, s'il échappe, votre vie en répond.

— Mais ma consigne est de laisser entrer et sortir Betty Flanagan quand bon lui semble, répondit le factionnaire.

— À la bonne heure, répliqua Hollister; mais ayez soin que ce rusé colporteur n'en sorte pas caché dans les plis de ses jupons. Et se mettant en marche, il alla donner des instructions semblables aux autres sentinelles qui étaient de garde près de cet endroit.

Pendant quelque temps après le départ du sergent, le silence régna dans la prison solitaire du colporteur ; enfin le dragon qui veillait à sa porte y entendit le bruit d'une respiration forte, qui se changea bientôt en ronflemens très-sonores, et il continua à faire sa faction en réfléchissant sur l'indifférence que devait avoir pour la vie un homme qui dormait à la veille d'être pendu. Au surplus le nom d'Harvey Birch était depuis trop long-temps en horreur à

tout le corps pour qu'il s'élevât dans le sein du dragon quelque sentiment de commisération; et il ne s'y trouvait peut-être pas un autre individu qui lui eût parlé avec autant de bonté qu'Hollister, et qui n'eût imité la conduite du vétéran en refusant les offres les plus séduisantes, quoique probablement par des motifs moins méritoires. Le soldat qui le gardait éprouvait même un sentiment secret de dépit en entendant son prisonnier jouir d'un sommeil dont il était privé lui-même, et faire preuve ainsi de tant d'indifférence pour le châtiment le plus sévère que les lois de la guerre pouvaient infliger aux traîtres. Plus d'une fois il fut tenté de troubler ce repos extraordinaire du colporteur en l'accablant de reproches et d'injures; mais la discipline à laquelle il était soumis et une honte involontaire de sa brutalité le retinrent dans les bornes de la modération.

La vivandière interrompit ces réflexions. Elle arriva par une porte communiquant à la cuisine, en proférant des malédictions contre les domestiques des officiers, qui,

par leurs espiégleries, avaient troublé le sommeil qu'elle goûtait près du feu. Le factionnaire comprit assez ces imprécations pour savoir ce dont il s'agissait, mais tous ses efforts pour entrer en conversation avec cette femme courroucée furent inutiles, et il la laissa entrer dans sa chambre sans lui expliquer qu'elle était déjà occupée. Elle tomba lourdement sur son lit; mais bientôt après un moment de silence le factionnaire entendit de nouveau la respiration bruyante du colporteur. On vint en ce moment relever la garde, et le factionnaire, toujours excessivement piqué de l'indifférence de son prisonnier, après avoir transmis sa consigne au dragon qui allait le remplacer, lui dit en retournant au corps-de-garde :

— Tu peux te réchauffer les pieds en dansant, John. L'espion a accordé son violon; ne l'entends-tu pas? et avant qu'il soit longtemps, Betty fera un duo avec lui.

Le caporal et les dragons qui l'accompagnaient répondirent à cette plaisanterie par de grands éclats de rire, et ils partirent pour continuer leur ronde. Quelques ins-

tans après la porte de la chambre s'ouvrit, et Betty en sortant reprit le chemin de la cuisine.

— Halte-là ! s'écria le factionnaire en la retenant par la robe ; êtes-vous bien sûre que l'espion n'est pas caché dans vos poches ?

— Est-ce que vous ne l'entendez pas ronfler dans ma chambre, canaille que vous êtes ? s'écria Betty tremblant de rage. Et c'est ainsi que vous traitez une femme honnête ! faire coucher un homme dans ma chambre, chien de vaurien !

— Bah ! bah ! dit le dragon ; le grand malheur ! un homme qui sera pendu demain matin ! vous entendez qu'il dort déjà ; mais demain il commencera un plus long somme.

— A bas les mains, drôle ! s'écria la vivandière abandonnant une petite bouteille que le dragon avait réussi à lui arracher. Je vais aller trouver le capitaine Jack, et je saurai si c'est par son ordre qu'on a mis un gibier de potence dans ma chambre, dans le lit d'une veuve, brigand que vous êtes !

— Silence, vieille Jézabel, cria le factionnaire en retirant de sa bouche le goulot de la bouteille pour reprendre haleine, ou vous éveillerez le prisonnier. Voudriez-vous troubler le dernier sommeil d'un homme?

J'éveillerai le capitaine Jack, scélérat de réprouvé, et je l'amènerai ici pour me rendre justice. Il vous punira tous pour avoir insulté une veuve décente, chien de maraudeur.

A ces mots, dont le dragon ne fit que rire, Betty fit le tour du bâtiment et se dirigea vers le quartier de son favori le capitaine Lawton pour invoquer sa justice. Cependant ni l'officier ni la vivandière ne reparurent de toute la nuit, chacun d'eux étant différemment occupé, et il n'arriva aucun autre incident capable de troubler le repos du colporteur, qui, à la grande surprise de la sentinelle, prouvait, en continuant à ronfler, que l'idée de la potence n'avait pas le pouvoir d'interrompre son sommeil.

CHAPITRE XVIII.

« C'est un Daniel qui est venu pour juger ! Oui, un Daniel ! — O jeune et sage magistrat, combien je t'honore ! »

SHAKSPEARE, *Le Marchand de Venise*.

Les Skinners suivirent avec empressement le capitaine Lawton vers le quartier qui avait été assigné à la compagnie de cet officier. Le capitaine de dragons avait montré en toute occasion tant de zèle pour la cause qu'il avait embrassée, il méprisait tellement le danger quand il s'agissait de combattre l'ennemi, sa haute taille et son regard sévère contribuaient tellement à le rendre terrible en de pareils momens, que bien

des gens lui supposaient un esprit tout différent de celui du corps dans lequel il servait, et donnaient à sa bravoure le nom de férocité, à son zèle impétueux celui de soif du sang. Au contraire, quelques actes de clémence, ou pour mieux dire de justice impartiale, avaient valu à Dunwoodie, dans l'esprit de ceux qui le connaissaient mal, une réputation de tolérance coupable. C'est ainsi qu'il arrive souvent que l'opinion publique se trompe dans ses jugemens en distribuant l'éloge ou le blâme.

Tant qu'il avait été en présence du major, le chef des Skinners avait éprouvé cette contrainte dont un homme souillé de tous les vices ne peut se défendre quand il se trouve dans la compagnie d'un être vertueux. Il se sentit plus à l'aise près de Lawton, dont il croyait l'ame à peu près semblable à la sienne. Dans le fait, à moins qu'il ne fût avec ses amis intimes, Lawton avait un air grave et austère qui trompait tous les autres, et c'était un proverbe dans sa compagnie que le capitaine ne riait que lorsqu'il allait punir. S'approchant donc de lui avec un sentiment

intérieur de satisfaction, le Skinner entama la conversation ainsi qu'il suit :

— Il est toujours bon de savoir distinguer ses amis de ses ennemis.

A cette sentence servant de préface, le capitaine ne répondit que par un son inarticulé, qui semblait en reconnaître la justesse.

— Je suppose que le major Dunwoodie est dans les bonnes graces de Washington ? continua le Skinner d'un ton qui semblait exprimer un doute plutôt que faire une question.

— Il y a des gens qui le pensent, répondit Lawton d'un air d'insouciance.

— Les vrais amis du congrès et du pays, reprit le Skinner, voudraient que le commandement de la cavalerie fût confié à un autre officier. Quant à ce qui me concerne, si j'étais couvert au besoin par une troupe de bons cavaliers, je pourrais rendre des services bien plus importans que la capture d'un espion.

— Vraiment ! dit le capitaine en prenant un ton de familiarité ; et quels services ?

— Quant à cela, l'affaire serait aussi bonne pour l'officier que pour nous-mêmes, ajouta le Skinner en jetant sur Lawton un regard expressif.

— Mais encore quels services? demanda le capitaine avec un peu d'impatience, en pressant le pas pour que les autres ne pussent entendre cet entretien.

— Tout près des lignes de l'armée royale, presque sous les canons de ses batteries, il y aurait d'excellens coups à faire si j'avais une troupe de cavalerie pour nous protéger contre celle de Delancey, et pour empêcher qu'on ne nous coupât la retraite par Kingsbridge.

— Je croyais que les Vachers ne laissaient rien à faire aux autres.

— Ils ne s'oublient pas, ma foi; mais ils sont obligés de ménager un peu les gens de leur parti, dit le drôle avec toute confiance. Deux fois je suis entré en arrangement avec eux : la première ils ont agi honorablement, mais la seconde ils nous ont trahis, sont tombés sur nous et se sont emparés de tout le butin.

— Les infames brigands ! s'écria Lawton avec gravité. Je suis surpris que vous entriez en arrangement avec de tels coquins.

— Il faut bien, pour notre sûreté, que nous nous entendions avec quelques-uns d'entre eux ; cependant un homme sans honneur est pire qu'une brute. Pensez-vous qu'on puisse se fier au major Dunwoodie ?

— Vous voulez dire d'après des principes d'honneur ? dit Lawton.

— Sans contredit. Vous savez qu'Arnold jouissait d'une bonne réputation jusqu'à la capture de certain major de l'armée royale.

— Ma foi, je ne crois pas que Dunwoodie voulût vendre son pays comme Arnold était disposé à le faire ; et je ne crois pas qu'on puisse avoir en lui une entière confiance dans une affaire aussi délicate que celle dont vous parlez.

— C'est précisément ce que je pensais, répliqua le Skinner d'un air satisfait de lui-même, et content de sa pénétration.

Ils arrivaient alors à une grande ferme dont les bâtimens étaient en assez bon état, vu les circonstances du temps. Les dragons

tout habillés, étaient couchés dans les granges, et les chevaux sellés, bridés, et prêts à être montés au premier signal, mangeaient tranquillement leur fourrage sous un grand hangar qui les mettait à l'abri du vent piquant du nord. Lawton, priant les Skinners de l'attendre un instant, entra dans son logement. Il en revint bientôt tenant en main une grande lanterne d'écurie; et il les conduisit vers un grand verger qui entourait les bâtimens des trois côtés. La bande suivit son chef en silence, celui-ci s'imaginant que le dessein du capitaine était de le conduire dans un endroit où ils pussent causer de cet objet intéressant, sans courir le risque d'être entendus.

Se rapprochant du capitaine, et voulant tâcher de gagner la confiance de Lawton en lui donnant une opinion plus favorable de son intelligence, le chef des maraudeurs s'empressa de renouer la conversation.

— Croyez-vous que les colonies l'emporteront sur le roi? demanda-t-il avec l'air d'importance d'un politique de profession

— Si je le crois ! s'écria Lawton avec impétuosité ; mais reprenant aussitôt son sang-froid, sans doute je le crois, dit-il. Si la France nous donne de l'argent et des armes, nous chasserons les troupes royales en six mois de temps.

— Je l'espère aussi, dit le Skinner qui se souvenait pourtant qu'il avait plus d'une fois formé le projet de joindre les Vachers ; alors nous aurons un gouvernement libre, et nous qui combattons pour lui, nous en serons récompensés.

— Vous y aurez des droits incontestables, et ces gens qui vivent paisiblement chez eux seront couverts du mépris qu'ils méritent. Etes-vous propriétaire de quelque ferme ?

— Pas encore ; mais j'aurai bien du malheur si je n'en attrape pas quelqu'une avant que la paix se fasse.

— C'est bien ; songer à vos intérêts, c'est songer à ceux de votre pays. Faites valoir vos services, criez contre les Torys, et je gage mes éperons d'argent contre un clou rouillé que vous finirez par devenir tout au moins un clerc de comté.

— Ne croyez-vous pas que les gens de Paulding aient fait une sottise en refusant de laisser échapper l'adjudant-général de l'armée du roi ? dit le brigand mis hors de garde par le ton que prenait le capitaine en lui parlant.

— Une sottise ! s'écria Lawton en souriant avec amertume ; oui sans doute. Le roi George les aurait mieux payés, parce qu'il est plus riche. Il les aurait enrichis pour toute leur vie. Mais, Dieu merci, il règne dans le pays un esprit qui semble miraculeux. Des gens qui n'ont rien agissent comme si toutes les richesses des Indes devaient être le prix de leur fidélité. Nous serions encore bien des années esclaves de l'Angleterre, si tous nos concitoyens étaient des misérables comme vous.

— Comment ! s'écria le Skinner en faisant un pas en arrière, et en portant la main à son fusil pour coucher en joue le capitaine ; suis-je trahi ? Etes-vous mon ennemi ?

— Scélérat ! s'écria Lawton en détournant le fusil d'un coup de son sabre, dont la lame résonna dans son fourreau d'acier ;

is encore un mouvement pour diriger vers
oi ton fusil, et je te fends le crâne jusqu'aux
paules.

—Ainsi donc vous ne nous paierez pas,
apitaine Lawton ? dit le drôle tremblant,
n voyant un détachement de dragons en-
ourer sa troupe en silence.

— Vous payer! Si vraiment. Je compte
ien vous payer tout ce qui vous est dû.
enez, dit le capitaine en jetant par terre
n sac de guinées; voici l'argent envoyé par
colonel Singleton pour ceux qui arrête-
aient l'espion. Mais, bas les armes, co-
uins, et vérifiez si la somme est bien comp-
te.

La troupe intimidée obéit à cet ordre, et
indis que les Skinners étaient agréable-
ient occupés à voir leur chef compter les
ièces d'or, quelques dragons arrachèrent
crètement les pierres de leur mousquets.

—Eh bien, demanda Lawton, le compte
est-il ? Avez-vous la récompense promise?

— Il n'y manque rien, répondit le chef,
maintenant, avec votre permission, nous
lons nous retirer.

— Un moment ! répliqua Lawton avec sa gravité ordinaire. Nous avons été fidèles à nos promesses, maintenant il s'agit d'être justes. Nous vous payons pour avoir arrêté un espion, mais nous vous punissons comme voleurs, meurtriers et incendiaires. Saisissez-les, mes braves, et traitez-les conformément à la loi de Moïse. Quarante coups d'étrivières moins un.

Un pareil ordre était une fête pour les dragons. En un clin d'œil, les Skinners furent dépouillés de leurs habits, et attachés avec des courroies chacun à un pommier. Une cinquantaine de branches furent coupées à l'instant à coups de sabres, et les dragons eurent soin de choisir les plus souples pour s'en servir. Lawton donna le signal pour qu'ils se missent à l'ouvrage, leur recommandant de nouveau avec humanité de ne pas excéder le nombre de coups prescrit par la loi de Moïse; l'on entendit s'élever dans le verger des cris comparables au tumulte de la tour de Babel. Le chef élevait sa voix par-dessus toutes les autres, et il y avait de bonnes raisons pour cela : le capi-

taine avait averti le dragon chargé de lui administrer cette correction, qu'il avait affaire à un officier supérieur, et qu'il devait songer à lui rendre les honneurs convenables. La flagellation fut infligée avec beaucoup d'ordre et de célérité; la seule irrégularité qui s'y glissa, fut que les dragons ne commencèrent à compter leurs coups qu'après avoir fait l'essai de leurs baguettes, afin, comme ils le dirent, de reconnaître les endroits où ils devaient frapper. Cette opération sommaire étant terminée à la satisfaction du capitaine, il ordonna aux dragons de laisser les Skinners remettre leurs habits, et de monter à cheval, attendu qu'ils formaient un détachement qui devait s'avancer plus loin dans le comté.

— Vous voyez, mon cher ami, dit le capitaine au chef de la bande, quand celui-ci fut prêt à partir, que je suis en état de vous couvrir au besoin, et si nous nous rencontrons souvent, je vous promets que vous serez couvert de cicatrices qui, si elles ne sont pas très-honorables, seront du moins bien méritées.

Le brigand ne répondit rien, et ramassant son fusil, il pressa ses compagnons de partir. Dès que tous furent prêts, ils se mirent en marche en silence, se dirigeant vers quelques rochers à très-peu de distance, et près desquels était un bois épais. La lune se levait en ce moment, et il était facile de distinguer les dragons, qui étaient encore au même endroit. Tout à coup, les Skinners firent volte-face, les couchèrent en joue, et lâchèrent leur coup. Ce mouvement fut aperçu, on entendit le bruit des chiens frappant contre les platines, les soldats y répondirent par de grands éclats de rire, et le capitaine s'écria :

— Ah scélérats ! je vous connais, et j'ai fait retirer les pierres de vos fusils.

— Il fallait donc aussi prendre celle qui est dans ma poche, s'écria le chef, et presque au même instant il fit feu. La balle siffla aux oreilles de Lawton, qui secoua la tête, et dit en souriant qu'il n'avait été manqué que d'un pouce. Un dragon avait vu les préparatifs que faisait pour tirer un second coup le chef des Skinners, resté seul, toute sa

bande ayant pris la fuite après avoir vu échouer un projet inspiré par la rage et la vengeance. Le soldat venait de faire sentir l'éperon à son cheval à l'instant où le Skinner avait fait feu. La distance jusqu'aux rochers n'était pas grande, mais la nécessité d'éviter la vitesse supérieure du cavalier fit que le brigand, dans sa précipitation, laissa tomber son fusil et même le sac de guinées. Le dragon s'en saisit et voulut remettre l'argent au capitaine. Mais Lawton refusa de le reprendre, et lui dit de le garder jusqu'à ce que le Skinner vînt le réclamer en personne. Il aurait été assez difficile à aucun des tribunaux existant alors dans les États de faire mettre à exécution une ordonnance de restitution de cette somme, car elle fut, peu de temps après, très-équitablement distribuée par le sergent Hollister entre tous les soldats de la compagnie. Le détachement se mit en marche pour sa destination, et le capitaine retourna lentement vers son logement dans l'intention de se coucher. En ce moment son œil vigilant aperçut sur la lisière du bois, du côté où les Skinners

avaient disparu, une figure marchant d'un pas rapide parmi les arbres. Tournant aussitôt sur le talon, le capitaine s'en approcha avec quelque précaution, et, à son grand étonnement, il vit la vivandière en cet endroit solitaire à une pareille heure.

— Eh quoi ! Betty, s'écria-t-il, êtes-vous somnambule, ou rêvez-vous tout éveillée ? Ne craignez-vous pas de rencontrer le spectre de la vieille Jenny dans son pâturage favori ?

— Ah ! capitaine Jack, répondit-elle avec son accent ordinaire et en se dandinant d'une manière qui lui rendait difficile de lever la tête, ce n'est ni Jenny ni son spectre que je cherche, ce sont des herbes pour les blessés, et elles ont plus de vertu quand on les cueille au lever de la lune. J'en trouverai derrière ces rochers, et il faut que j'y aille bien vite, ou le charme perdra son pouvoir.

— Folle que vous êtes, dit Lawton, vous feriez mieux d'être dans votre lit que de courir sur ces rochers, où une chute vous briserait les os. D'ailleurs les Skinners se sont

enfuis sur ces hauteurs, et ils pourraient vouloir se venger sur vous d'une discipline que je viens de leur faire administrer. Croyez-moi, bonne femme, rentrez et reposez-vous : j'ai entendu dire que nous nous mettons en marche demain matin.

Betty n'écouta pas ces avis et continua à s'avancer de biais sur les rochers. Lorsque Lawton avait parlé des Skinners, elle s'était arrêtée un instant ; mais elle s'était remise en marche sur-le-champ, et elle disparut bientôt au milieu des arbres.

Lorsque le capitaine arriva à l'hôtel Flanagan, le factionnaire qui était à la porte lui demanda s'il avait rencontré Betty, et ajouta qu'elle venait de sortir en vomissant des menaces contre des insolens qui l'avaient tourmentée, et en disant qu'elle allait chercher le capitaine pour en demander justice. Lawton entendit ce récit avec surprise, parut frappé d'une nouvelle idée, et retourna en arrière du côté du verger, revint sur ses pas, et pendant plusieurs minutes se promena rapidement devant la porte de la mai-

son. Enfin il se décida à y entrer, se jeta sur son lit sans se déshabiller, et ne tarda pas à s'endormir.

Pendant ce temps les maraudeurs avaient gagné le haut des rochers, et s'étaient dispersés de tous côtés dans l'épaisseur du bois. Voyant pourtant qu'on ne les poursuivait pas, et dans le fait la poursuite aurait été impossible à de la cavalerie, le chef se hasarda à rappeler sa bande par un coup de sifflet, et en très-peu de temps il réussit à la rassembler dans un endroit où ils n'avaient rien à craindre de leurs nouveaux ennemis.

— Eh bien, dit un de ces brigands, pendant que ses camarades allumaient un grand feu pour se défendre contre le froid glacial de la nuit, après cela il n'y a plus rien à faire pour nous dans le West-Chester. Il y fera trop chaud à présent que nous aurons à nos trousses cette cavalerie de Virginie.

— J'aurai son sang, s'écria le chef, quand je devrais périr l'instant d'après.

Oh ! vous êtes vaillant, caché au milieu d'un bois, reprit l'autre en ricanant ; vous

qui vous vantez d'être si bon tireur, comment avez-vous manqué votre homme à quarante pas ?

— Sans ce cavalier qui me poursuivait, j'aurais étendu le capitaine Lawton sur la place. D'ailleurs le froid me faisait trembler, et je n'avais pas la main ferme.

— Dites que vous aviez peur, et vous ne mentirez pas. Froid ! je crois qu'il se passera du temps avant que je m'en plaigne. Le dos me brûle comme si j'étais sur le gril.

— Et cependant vous ne songez pas à vous venger. Vous baiseriez volontiers la verge qui a servi à vous battre.

— La baiser ! cela serait difficile, car je crois qu'on l'a usée jusqu'au dernier *brin* sur mes épaules, et qu'il n'en reste pas un fragment assez grand pour le baiser. Au surplus, j'aime mieux avoir perdu quelques lambeaux de ma peau que de l'y avoir laissée tout entière, et peut-être mes deux oreilles. Et c'est ce qui nous arrivera si nous nous mettons encore à dos cet enragé Virginien. Je lui donnerais volontiers de quoi faire une paire de bottes de mon cuir, pour sauver

le reste. Si vous aviez su profiter de l'occasion vous vous seriez adressé au major Dunwoodie, qui ne connaît pas à moitié si bien toutes nos œuvres.

— Silence, bavard! s'écria le chef avec fureur; il y a de quoi devenir fou de vous entendre déraisonner ainsi. N'est-ce pas assez d'avoir été volés et battus, sans que nous soyons encore étourdis de vos sottises. Allons! qu'on fouille dans les havre-sacs et qu'on voie ce qu'il y reste de provisions. Le moyen de vous fermer la bouche c'est de la remplir.

On obéit à cet ordre, et tous les Skinners, au milieu des plaintes et des contorsions occasionnées par leurs dos entamés jusqu'au vif, se préparèrent à prendre leur repas. Un grand feu de bois sec brûlait dans une fente de rochers, et enfin ils commencèrent à se remettre de la confusion de leur fuite et à recouvrer leurs sens égarés. Leur appétit apaisé, ils se dépouillèrent d'une partie de leurs vêtemens pour panser leurs blessures, et ils commencèrent en même temps à se livrer à des projets de vengeance. Ils passè-

rent enchantés de cette manière, proposant divers moyens de représailles; mais comme il fallait que chacun payât de sa personne pour les exécuter, et que tous exposaient à de grands périls, tous furent successivement rejetés. Il était impossible d'attaquer les dragons par surprise, car leur vigilance n'était jamais en défaut, et il y avait encore moins de probabilité de rencontrer le capitaine Lawton seul; car il était toujours occupé de ses devoirs militaires, et ses mouvemens étaient si rapides que le hasard pouvait le faire croiser leur chemin. D'ailleurs il n'était nullement certain que le résultat de cette rencontre dût être à leur avantage. La dextérité du capitaine était bien connue, et quoique le West-Chester fût un territoire inégal et montueux, l'intrépide partisan avait appris à son coursier à faire des bonds extraordinaires, et des murs de pierre n'offraient que de faibles obstacles à une charge de la cavalerie virginienne. Peu à peu la conversation prit une autre direction, et la bande finit par adopter un plan qui semblait devoir assurer en même temps vengeance et

profit. L'affaire fut discutée avec soin ; le temps et le mode d'exécution furent fixés ; il ne manquait plus rien aux arrangemens préalables de ce nouvel acte de scélératesse, quand ils tressaillirent en entendant quelqu'un s'écrier à voix haute :

— Par ici, capitaine Lawton ! par ici ! voilà ces coquins qui soupent tranquillement assis près du feu. Par ici ! Tuons les brigands avant qu'ils aient le temps de changer de place ! Vite ! descendez de cheval et armez vos pistolets.

Ces paroles effrayantes mirent en déroute la philosophie de toute la bande. Ils se levèrent précipitamment, s'enfoncèrent plus avant dans le bois, et comme ils étaient déjà convenus d'un lieu de rendez-vous pour leur expédition projetée, ils se dispersèrent vers les quatre points cardinaux. Ils entendirent certains sons et différentes voix de personnes qui s'appelaient les unes comme les autres ; mais comme les maraudeurs avaient le pied léger, ils furent bientôt à une assez grande distance pour ne plus rien entendre.



